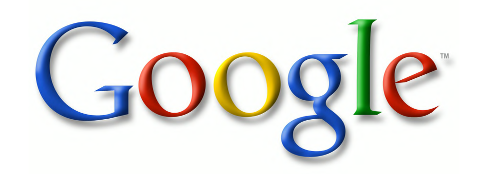





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





NOUVEAU
DICTIONNAIRE
ANTI-PHILOSOPHIQUE.

TOME SECOND.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE
DE
LA RELIGION,

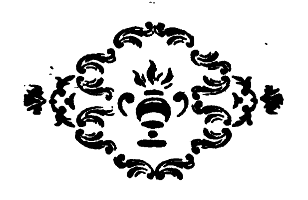
Où l'on établit tous les Points de la Religion, attaqués par les Incrédules, & où l'on répond à toutes leurs objections.

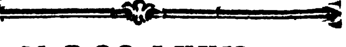
PAR L'AUTEUR

DES ERREURS *DE* VOLTAIRE.

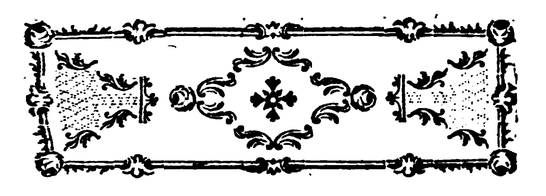
Rationabile obsequium vestrum. L'hommage que vous rendez à Dieu par la Religion, est toujours soutenu par la raison. *Aux Rom. C. 12.*

TOME SECOND.





M. DCC. LXXII.



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE DE LA RELIGION.



CRÉATION.

LA Création du monde est, de tous les points que nous propose la révélation, celui qui caractérise le plus sensiblement la puissance infinie, l'autorité absolue, & la sagesse souveraine de l'Être suprême, qui lie le plus intimement la Créature au Créateur par les devoirs sacrés de la reconnoissance & de l'amour, & qui, en surpassant notre raison, l'éclaire & la contente infiniment plus que tout ce que la Philosophie nous présente dans ses systêmes & ses objections.

Nous établissons la vérité du dogme de la création, dans l'article *Matière*, en répondant à la seconde question, qui est de sçavoir si la matière est éternelle. Nous nous bornerons ici à rapporter d'abord le récit que fait Moïse, & à le justifier par quelques courtes explications;

& nous ferons voir ensuite combien sont foibles les objections qu'y fait la Philosophie, & combien sont méprisables & absurdes les gloses que veulent y donner quelques mécréans.

Article premier.

Explication & éclaircissement sur le récit que fait Moïse de la Création.

Premier Jour. *Au commencement*, dit Moïse, *le Dieu fort commanda au Ciel & à la Terre d'exister.* Cette Terre fut d'abord nue, sans ornemens, sans parure, sans habitans; parce que la puissance divine, seul principe de tout ce qui est & de tout ce qui peut être, ne lui donna dans ces premiers momens que l'existence, sans lui donner encore l'action & la fécondité. *Terra autem erat inanis & vacua.* (Gen. 1.) Elle resta même couverte par les eaux, & enveloppée dans les ténébres, jusqu'à ce que le Seigneur dit: que la lumière soit faite, & à l'instant la lumière fut faite. *Dixitque Deus, fiat lux, & facta est lux.* Aussi-tôt un amas immense d'une matière infiniment déliée, remplit l'étendue inconcevable des Cieux. Cette lumière n'étoit point sensible, parce qu'elle n'étoit point encore en mouvement; & elle n'étoit point en mouvement, parce que le soleil, qui devoit le lui imprimer, n'existoit pas encore. Dieu, qui voyoit l'effet que devoit produire cette matière lumineuse, lorsqu'elle seroit mise en action par le soleil, & que la terre seroit peuplée de créatures intelligentes & sensibles, dit que la lumière étoit bonne. Il sépara la lumiére des ténébres; c'est-à-dire, qu'il régla le mouvement de la lumière, qui, par la révolution diurne, se feroit sentir sur un hémisphere, tandis qu'elle seroit en repos sur l'autre. Ce tems du mouvement de la lumière,

fut appellé le jour, ce tems du repos fut appellé la nuit; & cette durée successive de la création du Ciel, de la Terre & de la lumière, fut le premier jour de l'Univers.

Voilà tous les matériaux préparés pour le grand édifice du monde. La même parole toute puissante qui les a tirés du néant, va leur donner dans le second jour, l'arrangement, la forme, la disposition qu'ils doivent toujours garder. 2e Jour.

Que le firmament soit fait au milieu des eaux, dit le Dieu fort, qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et à l'instant le firmament fut fait, & il sépara les eaux d'avec les eaux. Les unes épaissies & condensées restent sur la surface de la Terre; les autres atténuées & volatilisées, s'élevent par leur légéreté dans toute l'atmosphere qui en est remplie, comme une infinité d'expériences le démontrent. D'autres plus atténuées encore, & plus légeres, s'élevent au-dessus de l'atmosphere même, réservées à des desseins que la petite raison de l'homme ne peut pas pénétrer, & que la Sagesse éternelle peut seule nous découvrir. C'est cette atmosphere composée d'air, d'eaux, & d'autres matières déliées, qui fait comme l'enveloppe de la Terre & l'azur du Ciel, qui, en environnant notre globe, nous rend les plus grands services par l'abondance des eaux qu'elle nous distribue, par les adoucissemens, les inflexions, les réverbérations de la lumière, qui sert à donner au jour un novel éclat, & la consistence & l'affermissement à l'ordre qui doit régner dans tout notre globe. C'est cette atmosphere qui est le firmament dont parle Moïse, & à qui il donne le nom de Ciel, comme nous le lui donnons encore tous les jours. Quel rapport admirable entre le récit de Moïse

& la vérité; entre ce qu'il nous apprend, & ce que nous éprouvons! Quel eſt le Philoſophe de la Grèce, de l'Egypte, de la Chaldée, qui ait été auſſi éclairé & auſſi inſtruit?

3[e] Jour. Avançons, & voyons les nouveaux effets de la Parole toute-puiſſante. *Dieu dit que les eaux ſe raſſemblent en un lieu, & que la Terre paroiſſe.* A cette parole, les montagnes & les collines s'élancent dans les airs, les vallées s'enfoncent : *Aſcendunt montes & deſcendunt campi*; d'immenſes réſervoirs ſe creuſent pour recevoir les mers. Les eaux étant raſſemblées, & la terre découverte, cette Terre ne montre encore qu'une ſable aride, ou un ſtérile limon qui attend de nouveaux ordres du Créateur. Il les donne, ces ordres : Que la Terre, dit-il, produiſe des herbes, des plantes, des arbres, qui la parent, la décorent, l'enrichiſſent; & que ces herbes, ces plantes, ces arbres renferment, chacun ſelon leur eſpèce, des ſemences, pour renaître d'eux-mêmes dans toute la durée des ſiécles. Le Créateur fut obéi. La Terre parut à l'inſtant parée d'une riante verdure, émaillée de fleurs, couverte d'arbres, douée d'une fécondité qu'elle ne doit qu'à cette divine Parole, & qui durera autant que l'Univers.

Pſ. 103.

Que ce récit eſt noble, que ces images ſont grandes, qu'elles ſont dignes de l'Être ſuprême! Que les Romans des Maillet, des Buffon, des Deſcartes, des Epicures, qui ne voient que du mouvement dans la création & la formation du monde : que ces Romans ſont pitoyables, comparés à ce que nous préſente le Docteur des Hébreux!

On le leur demande hardiment à tous ces faiſeurs de ſyſtême : Peut-il y avoir une production ou réproduction ſans germe, ſans ſe-

mence, ſans graine? Mais quelle eſpèce de mouvement faudra-t-il pour produire le germe d'un épi de bled, d'une grappe de raiſin, d'un œillet brillant, d'une petite violette? La raiſon leur dit-elle, ou l'expérience leur apprend-t-elle quelque choſe ſur cela? Le plus orgueilleux Philoſophe, le plus habile calculateur, en ſavent-ils plus ſur ce point que le Huron ſauvage, ou le Negre ſtupide, qu'on ne diſtingue preſque pas d'une bête de charge? Qu'on leur donne ſable, argile, limon purs, c'eſt-à-dire ſans aucune ſorte de germes, ni de ſemences; qu'ils agitent ces matières, qu'ils les arroſent d'une eau également pure; qu'ils les échauffent avec leur feu & leur mouvement, qu'en feront-ils éclore? Viendront-ils à bout de les rendre fécondes? Ne faudra-t-il pas néceſſairement en revenir à ce que nous apprend Moïſe, & reconnoître qu'il n'y a eu que la parole toute-puiſſante du Créateur qui ait pû donner à une matière inerte & ſtérile d'elle-même, l'activité, la force & la fécondité?

De nouveaux miracles vont ſignaler au quatrième jour la Puiſſance divine. *Que deux grands corps lumineux ſoient faits, dit le Seigneur, pour briller dans le Ciel, & pour éclairer la terre; qu'ils ſervent à régler les tems, les ſaiſons, les jours, & les années.* Et au même tems exiſte ce globe immenſe de feu, que nous appellons *le Soleil*, qui, par ſon ſeul mouvement ſur ſon axe, ébranle toute la matière lumineuſe; pour éclairer la terre, & la parer des couleurs les plus brillantes & les plus variées; qui, par ſa chaleur, ſemble être l'ame & la vie de toute la nature; qui, par la régularité de ſa courſe, (pour parler populairement) régle tout l'ordre, les devoirs, les occupations de la ſociété,

4e Jour.

C'est l'astre du jour, parce que Dieu l'a créé
Gen. 1. pour *présider au jour*; & il en crée en même-tems un autre pour présider à la nuit. Ce nouvel astre n'est point un corps de feu, parce qu'il falloit laisser du repos & du rafraîchissement à la Terre. Ce n'est point un corps éclatant par lui-même, parce qu'une grande lumière auroit nui au sommeil nécessaire aux Êtres vivans. C'est un corps opaque, qui ne donne qu'une lumière douce, affoiblie par la réflexion, encore suffisante pour se conduire dans le besoin, & qui, par la différence de ses phases, c'est-à-dire, du plus ou du moins de parties éclairées qu'elle présente successivement chaque jour du mois, peut servir à régler avec plus de détail encore les diverses occupations de la société.

Dieu embellit en même tems le Ciel d'une multitude innombrable de brillantes étoiles, & de corps opaques qui brillent également par une lumière empruntée. Ne croyons pas cependant que cette parure soit sans utilité. Ces brillantes étoiles serviront encore à nous marquer les routes des deux grands flambeaux qui nous éclairent : elles avertiront les cultivateurs du tems de la culture & des travaux : elles serviront de guides aux hardis navigateurs qui traversent l'immensité des mers : elles serviront un jour à découvrir les distances des autres spheres opaques qui roulent dans les Cieux.

Moïse appelle la Lune, un des deux grands corps lumineux destinés à éclairer la terre, parce que quoiqu'elle soit la plus petite des planetes, son voisinage de la Terre nous la fait paroître sensiblement plus grosse que les autres, & nous renvoie une quantité de lumière plus grande que toutes les autres pla-

netes ensemble, & les étoiles même ne peuvent nous en renvoyer.

Voilà la Terre parée & enrichie, les Cieux embellis, les Astres emportés avec une rapidité inconcevable dans leurs orbites : la libéralité infinie du Créateur va maintenant agir de concert avec sa Toute-puissance pour multiplier ses bienfaits. 5[e] Jour.

Que les eaux, dit-il, produisent des animaux vivans qui nâgent dans l'eau, & des oiseaux qui volent sur la Terre & sous le firmament du Ciel. Au même moment les rivières & les immenses réservoirs des mers sont remplis d'une prodigieuse multitude de poissons, dont la variété de grandeurs, de figures, d'instincts, de qualités est plus prodigieuse encore; les airs sont peuplés d'une multitude d'oiseaux, dont la beauté, la parure, le chant, la légéreté vous frappent encore davantage. Il les bénit, en leur disant : Croissez & multipliez-vous : remplissez l'étendue des eaux & le vuide des airs; & il leur donne en même-tems l'instinct, c'est-à-dire les qualités nécessaires pour pourvoir à leur conservation & multiplication. Ainsi finit le cinquième jour du monde.

Quelle vertu auroient donc pû avoir les eaux salées & bitumineuses de la mer, ou les eaux douces des rivières; quelle vertu auroit pû avoir l'air que nous respirons, pour donner naissance à ces peuples immenses qui les habitent, pour former leurs organes de telle manière qu'ils fussent nécessairement attachés à l'élement qui les a vu naître, & que ni les oiseaux ne pussent vivre dans les eaux, ni les poissons dans les airs ? Quelle différence de la Philosophie de Moïse, qui nous présente la parole toute-puissante de l'Être suprême, comme la cause unique de la fécondité des élé-

mens ; & celle de ces raiſonneurs extravagans, qui attribuent tout à ces paroles vuides de ſens, *le mouvement* & *le hazard*. L'homme, environné de tant de bienfaits & de tant d'objets d'admiration, en voyant, ſans pouvoir les comprendre, les myſtères de la création, ſe ſent porté à la reconnoiſſance la plus tendre envers le Créateur, & il ne peut pas s'empêcher d'admirer ſes infinies perfections. Les ſyſtêmes philoſophiques ne le menent qu'à l'abſurdité, l'ingratitude, l'impiété.

6e Jour. Les eaux & les airs ont leurs peuples; la Terre va auſſi avoir les ſiens. *Dieu dit que la Terre produiſe des animaux vivans, chacun ſelon ſon eſpèce, les animaux domeſtiques, les reptiles, les bêtes ſauvages*; & à la parole du Seigneur, les forêts, les montagnes, les plaines ſont couvertes d'animaux de toute eſpèce. Les uns, d'une inclination plus douce, reſtent dans les prairies & les plaines; les autres, plus timides & plus ſauvages, cherchent leur aſile dans les bois; d'autres plus agiles ſe retirent ſur les rochers & les montagnes. Tous, en faiſant éclater la ſageſſe & la puiſſance du Créateur, ſont doués de quelques qualités qui les rendront utiles ou néceſſaires à celui qui ſera bientôt déclaré le Roi de l'Univers.

Création de l'homme. Moïſe vient enfin à ce chef-d'œuvre admirable, par lequel le Seigneur couronne le grand ouvrage de la creation, inſtruit l'homme de ſon origine toute divine, lui donne les leçons les plus admirables & les plus propres à remplir ſon cœur de reconnoiſſance & d'amour envers le Créateur. Ce n'eſt plus ici le ton d'autorité abſolue, & qui commande au néant: c'eſt un ton de douceur, de complaiſance & d'amour. C'eſt un Dieu ſeul qui parle, & qui dit, *Faiſons*, comme ſi pluſieurs perſonnes

parloient ensemble, annonçant déja ce Mystère adorable qui ne devoit être clairement déclaré que quatre mille ans après par la Sagesse incarnée. *Dieu dit : Faisons l'Homme à notre image & à notre ressemblance, & qu'il commande aux poissons de la Mer, aux oiseaux du Ciel, aux bêtes, à toute la Terre, & à tous les reptiles qui se remuent sous le Ciel.* Il le compose de deux substances. Il lui donne un corps formé du limon de la terre : il inspire, & fait passer dans lui un souffle de vie, c'est-à-dire qu'il lui crée, & lui donne une ame qui vient immédiatement de Dieu même, & qui est d'une origine toute différente de celle du corps, & de la vie des autres créatures animées. Car le terme d'*inspiration* de vie n'est employé que pour l'homme seul. Spiritualité de l'ame.

Cependant comme parmi toutes les créatures, aucune n'étoit douée d'une ame spirituelle & immortelle, il ne s'en trouva aucune qui fût semblable à Adam. Dieu lui envoya donc un profond sommeil. Durant ce sommeil, il tire une des côtes de ce premier homme, il en forme une femme : il la présente à Adam à son réveil ; & Adam, en la voyant, dit aussitôt : Voilà l'os de mes os, & la chair de ma chair. L'époux & l'épouse seront deux dans une même chair, & leur union sera si douce, si sacrée & si tendre, que l'homme quittera tout, même son pere & sa mere, pour s'attacher uniquement & invariablement à son épouse. Formation de la Femme. Sainteté du Mariage.

Que de vérités sublimes & intéressantes nous découvre ce récit de Moyse ! Nous y voyons :

1°. La véritable dignité & grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu, par son ame spirituelle, libre, intelligente, immortelle. Conséquences de la création.

2°. Son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit, au jour de sa création.

3°. Son excellence & sa supériorité à toutes les créatures visibles, parce que si pour le corps il est, comme elles, tiré de la matière; il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son ame.

4°. Le respect, l'amour, les égards que l'homme doit avoir pour sa femme, puisqu'elle est la chair de sa chair, & les os de ses os, & qu'elle a été formée d'une de ses côtes, & tirée d'auprès de son cœur, pour être sa compagne, & non pas son esclave, pour être son aide, & non pas seulement l'instrument de ses plaisirs; & que rien n'est plus contraire aux intentions du Créateur, ni plus deshonorant pour l'humanité, que la brutalité Mahométane, qui sacrifie la plus douce & la plus aimable partie du genre humain, à la force & à la volupté de l'autre.

5°. La respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher, pour s'attacher invariablement à son épouse, & qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment qu'une même chair entre les deux.

6°. L'union, l'amour & la paix qui doit régner entre tous les hommes, puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même sang, & qu'ils ne font réellement tous sur la terre qu'une même famille.

7°. Les plus sacrés devoirs de la Religion; le culte, l'adoration, la reconnoissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, & qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de privileges, de graces & d'honneurs.

Qui eſt-ce qui avoit inſtruit Moyſe de tous ces détails intéreſſans, & de ces vérités ſublimes? Qui eſt-ce qui avoit répandu dans ſon eſprit ces grandes lumières? Comment cet homme, le plus ancien des Sages, des Législateurs, des Philoſophes connus, eſt-il ſi ſupérieur à tout ce que les autres hommes ont jamais imaginé, ou rêvé ſur l'origine du monde & du genre humain? Nous attendons ſur cela les réponſes, & les ſolutions de nos Savans, de nos Philoſophes, de nos Raiſonneurs modernes.

Il n'eſt donc pas néceſſaire de plaider davantage pour la vérité. Elle paroît avec trop d'éclat. Les explications que nous avons inſérée dans le récit de Moyſe ſont toutes fondées, o ſur les textes originaux de l'Ecriture, ou ſu les plus exactes obſervations de la Phyſiqu Il ne s'agit plus que de donner encore un no vel éclat a cette vérité, en faiſant ſentir l abſurdités de tout ce qu'y oppoſent les lib tins, les impies, les mécréans.

ARTICLE SECOND.

Abſurdités qu'oppoſent les libertins à l'Hiſtoi ſur le dogme de la Création.

Nous ne touchons pas maintenant à ce q a dit ſur l'éternité de la matière. Voyez l cle *Matière* de ce Dictionnaire. Nous f ſeulement un mot de réponſe à ce que le tionnaire Philoſophique préſente, au *Geneſe.*

I.

Au commencement Dieu créa le Ci Terre. *C'eſt ainſi qu'on a traduit; mais l*

tion n'eſt pas exacte. Il n'y a point d'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le texte porte : Au commencement les Dieux firent, ou les Dieux fit le Ciel & la terre. *Cette leçon d'ailleurs eſt conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avoient imaginé que Dieu employa les Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le Chaut Ereb. Les Phéniciens étoient depuis long-tems un peuple puiſſant, qui avoit ſa Théogonie, avant que les Hebreux ſe fuſſent emparés de quelques villages vers ſon pays. Il eſt naturel de penſer que quand les Hébreux eurent enfin un petit établiſſement vers la Phénicie, ils commencerent a apprendre la langue, ſur-tout lorſqu'ils y furent eſclaves ; alors ceux qui ſe mêlerent d'écrire, copierent quelque choſe de l'ancienne Théologie de leurs Maîtres. C'eſt la marche de l'eſprit humain.*

Ne diroit-on pas que cet homme-ci poſſéde toutes les hiſtoires, & qu'il eſt verſé dans toutes les langues anciennes ? Cependant il s'en faut beaucoup, comme nous allons le démontrer.

Il trouve d'abord que la traduction du premier verſet de la Geneſe n'eſt pas exacte. Qui le croiroit, que ce texte ayant toujours été ainſi traduit depuis dix-ſept ſiècles, par tous les ſavans de toutes les Communions chrétiennes, par les Grecs, les Latins, les Syriens, les Arabes, les Egyptiens, il ſe trouve aujourd'hui un homme, qui ſans rien ſavoir des langues anciennes Orientales, vous dit dit hardiment qu'aucun de ces traducteurs n'a été exact ! S'il avoit ſu la ſignification du mot *Elohim*, il n'auroit pas fait cette bévue. Ce mot, qui eſt pluriel, ſignifie, la force, la puiſſance, l'autorité abſolue. Il eſt traduit par le mot *Dieu*, parce qu'il n'y a que lui à qui ces perfections conviennent véritablement, & qui les ait par

lui-même. On ajoute le mot *crea*, en Hébreu *Bara*, au singulier, pour faire connoître qu'il n'y a qu'une seule nature, un seul créant ou Créateur. Cet usage de joindre un verbe singulier avec un nominatif pluriel se trouve souvent dans l'Hébreu. On pourroit en citer plusieurs exemples. Voilà donc déja notre réformateur pris en défaut.

Il prétend que les Hébreux copierent l'ancienne Théologie des Phéniciens. Mais par où a-t-il connu cette ancienne Théologie Phénicienne ? Ce ne peut être que par les Grecs qui n'ont guères écrit que mille ans après Moyse, ou par Sanchoniaton (si jamais cet auteur a existé) qui vivoit trois cens ans après le Législateur des Hébreux. Je dis si Sanchoniaton a jamais existé. Car un savant Anglois a Dodwel. démontré qu'il n'y a jamais eu de Sanchoniaton, & que la prétendue traduction de cet Auteur en langue Grecque, est un Roman de Philon de Biblos.

Il ajoute que les Phéniciens étoient depuis long-tems un peuple puissant, avant que les Hébreux se fussent emparé de quelques villages vers leur pays, & qu'ils apprirent leur langue lorsqu'ils furent leurs esclaves.

Il est bon de remarquer ici que la Phénicie est une petite langue de terre qui est au fond de la Méditerranée, qui n'est nullement comparable pour l'étendue avec le pays qu'occupérent les Hébreux, & qui étoit généralement aride & sablonneuse, surtout entre Tyr & Si- Strab. don. Les Phéniciens se rendirent fameux par lib. 16. leur commerce, & par les Colonies qu'ils conduisirent en différens pays. Mais il ne furent jamais un peuple puissant. La ville de Tyr est celle qui a le plus contribué à faire connoître les Phéniciens. Or Tyr ne fut fondée qu'en-

viron deux cens vingt ans après la mort de Moyse, auteur du Livre de la Genese. D'ailleurs ce Livre fut écrit avant que les Hébreux fussent établis dans le Pays de Chanaan, & avant qu'ils pussent avoir aucune communication avec les Phéniciens ; comment donc les Hébreux auroient-ils puisé chez eux les idées de leur Cosmogonie ? On demandera encore à cet homme aux recherches, où il a appris que les Hébreux ayent jamais été esclaves des Phéniciens. Depuis trois mille ans aucun Auteur n'en avoit dit mot. Mais on voit aisément que notre Ecrivain en est pour l'histoire ce que les faux monnoyeurs sont pour la monnoye. Tout ce qui vient d'eux est faux.

II.

La Terre étoit tohu, bohu, & vuide ; les ténébres étoient sur la surface de l'abîme, & l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. *Tohu, bohu, signifie précisément* cahos, désordre. *C'est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sans dessus dessous. L'esprit de Dieu signifie le vent qui agitoit les eaux. Cette idée est exprimée dans les fragmens de l'auteur Phénicien Sanchoniaton. Les Phéniciens croyoient, comme tous les autres peuples, la matière éternelle. On ne trouve même dans toute la Bible aucun passage, où il soit dit que la matière ait été faite de rien.*

C'est encore ici même ignorance & même hardiesse. *Tohu, bohu* ne signifie pas cahos, mais désert, solitude ; ce qui convenoit bien à l'état où se trouvoit la terre, telle que nous la représente Moyse dans sa narration du premier jour du monde.

Cet homme ose encore affirmer qu'il n'y a dans toute la Bible aucun passage où il soit dit que la matière ait été faite de rien. Et que

signifie donc celui-ci : *Je vous prie, ô mon fils, de porter vos regards vers le Ciel, sur la terre & sur-tout ce qu'ils renferment, & de reconnoître que Dieu les a créés de rien.* Peto nate, ut adspicias ad cœlum & terram, & ad omnia quæ in eis sunt, & intelligas quia ex nihilo fecit illa Deus ? Que signifient ces paroles du Pseaume : *Il a parlé, & tout a été fait ; il a ordonné & tout a été créé :* Ipse dixit & facta sunt, ipse mandavit & creata sunt ?

2 Mach. cap. 7.

Ps. 148.

III.

Dieu dit aussi, faisons l'homme à notre image. *Qu'entendoient les Juifs par faisons l'homme à notre image ? Ce que toute l'antiquité entendoit. On ne fait des images que des corps. Nulle nation ne s'imagina un Dieu sans corps. Les Juifs crurent un Dieu constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers Peres de l'Eglise crurent aussi Dieu corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de Platon.*

Que doit-on entendre par *faisons l'homme à notre image*, c'est ce que nous avons expliqué, en parlant de la création de l'homme. Les Juifs, dit l'Auteur, crurent constamment Dieu corporel. Mais avec quel éblouissant éclat de lumières ne peut-on pas dissiper les ténébres de ses mensonges ? Quelles idées magnifiques des grandeurs de Dieu, de son éternité, de son immensité, de sa spiritualité, & de toutes ses infinies perfections, ne nous fournissent pas les livres qui nous viennent des Juifs ? Et si les Philosophes entreprennent de nous faire connoître les grandeurs de Dieu, n'est-ce pas chez les Juifs, qu'ils iront en puiser les idées ? *Le Seigneur*, dit Moyse, *régne dans toute l'éternité, & au-delà de tous les siècles ; son véritable nom est le Tout-puissant. C'est le Roi invincible qui*

Deut. XV.

vit éternellement, qui subsiste pour jamais, & dont il est impossible de représenter toute la puissance, la grandeur, la miséricorde, dit l'auteur de l'Ecclé-
Eccli. 18. siastique. *Que vos connoissances sont admirables, Seigneur*, s'écrie David dans son extase; *qu'elles*
Ps. 138. *sont puissantes, & qui pourra jamais y atteindre! Où irai-je pour me dérober aux lumières infinies de votre esprit? Pourrai-je jamais échapper à votre vue! Si je m'éleve jusqu'aux cieux, je vous y trouve, si je pénétre jusqu'au centre de la terre, je vous y trouve encore. Volerai-je jusqu'à l'extrêmité des mers, ce sera votre puissance qui m'y conduira. M'envelopperai-je dans les ténébres? Mais les ténébres sont à votre égard comme la lumière du jour.* Qu'on parcoure tous les livres des Juifs, Job, Isaïe, Ezechiel, les Macchabées, &c. il vous présentent de toute part les plus sublimes idées de ces infinies & incompréhensibles perfections de Dieu; & l'on nous dit froidement, j'ajoute, méchamment : *Les Juifs crurent Dieu constamment corporel, comme tous les autres peuples.*

On sait combien étoient rigoureuses les défenses que faisoit la Loi d'avoir aucune statue, ni figure, ni représentation dans le lieu où l'on s'assembloit pour les devoirs de la Religion. On sait que les Auteurs Grecs & Romains attestent qu'on ne voyoit aucune espèce d'image dans le Temple des Juifs, parce qu'ils n'adoroient que la Divinité du Ciel, *Cœli numen adorant.* On sait que quand les Empereurs voulurent faire placer des statues dans le Temple, tous les Juifs en pleurs déclarerent qu'ils sacrifieroient plutôt leurs biens & leurs vies, que d'y consentir. Après cela ne faut-il pas être insensé pour affirmer que les Juifs crurent constamment Dieu corporel!

Dire ensuite que *tous les premiers Peres de l'Eglise crurent aussi Dieu corporel, jusqu'à ce*

qu'ils eussent embrassé les idées de Platon, cela est trop grossier est trop plat pour mériter une réponse ; combien ne nommerions-nous pas des plus anciens Peres de l'Eglise qui avoient été Philosophes & Platoniciens avant d'embrasser le Christianisme ; Athenagore, Justin, Origene, Clément d'Alexandrie & une infinité d'autres. Mais remarquez que le même Auteur, dans son Dictionnaire au mot *Christianisme*, dit en termes exprès, que *les Peres de l'Eglise des trois premiers siécles furent presque tous Platoniciens.* Telle est la sagesse de ce Philosophe, telles sont les lumières du Critique & la fidélité de l'Historien.

IV.

Il les créa mâle & femelle. *Si Dieu ou les Dieux secondaires créérent l'homme mâle & femelle à leur ressemblance, il semble en ce cas que les Juifs croyoient Dieu, ou les Dieux mâles & femelles. On ne sait d'ailleurs si l'auteur veut dire que l'homme avoit d'abord les deux sexes.*

Si l'on regarde ce propos, comme le propos d'un incensé, il faut loger l'auteur où il mérite de l'être. Si on le regarde comme le propos d'un libertin, il excite une juste horreur, & demande punition.

V.

Et il se reposa le septième jour. *Les Phéniciens, les Chaldéens, les Indiens disoient que Dieu avoit fait le monde en six tems, que l'ancien Zoroastre appelle les six Gambars si célébres chez les Perses. Il est incontestable que tous ces peuples avoient une théologie avant que la Horde Juive habitât les déserts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'elle pût avoir des Ecrivains. Il est donc de la plus grande*

vraisemblance que l'histoire des six jours est imitée de celle des six tems.

Qu'est-ce que cette citation perpétuelle des Ecrivains, Docteurs & Philosophes Phéniciens, Chaldéens, Indiens, desquels il ne reste aucun ouvrage, & qu'on ne connoît que par quelques rélations postérieures d'un grand nombre de siécles à Moyse ? Si l'homme du Dictionnaire connoît ces auteurs, que ne nous en rapporte-t-il les passages ? Que ne fixe-t-il la date & le tems auquel ils ont vécu ? mais il seroit bien embarrassé de le faire.

Pour ce qui est de Zoroastre, on sait bien qu'il y a eu un homme de ce nom du tems de Cambyse Roi de Perse, c'est-à-dire, plus de mille ans après Moyse ; & tout ce qu'on a dit des Zoroastres plus anciens, n'est qu'un tissu de contes assez mal arrangés, selon le sentiment de Bayle, & du Docteur Prideaux Doyen de Norwich. Les Gambars des Zoroastres *si célebres chez les Perses*, ne deviendront pas célebres parmi nous sur l'autorité de notre Docteur.

VI.

Du lieu de volupté sortoit un fleuve qui arrosoit le Jardin, & de-là se partageoit en quatre fleuves, &c. *Suivant cette version, le Paradis terrestre contenoit près du tiers de l'Asie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tigre ont leur source à plus de soixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent gueres à un Jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil ou le Niger, commence à plus de sept cens lieues des sources du Tigre & de l'Euphrate ; & si le Phison est le Phase, il est étonnant de mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scythie, & celle d'un fleuve d'Afrique..... Dieu mit donc l'homme dans ce Jardin de volupté*

afin qu'il le cultivât. Il est difficile qu'Adam cultivât un jardin de sept à huit cens lieues de long, apparemment qu'on lui donna des aides.

On prend quelquefois le ton railleur, quand on veut faire mieux sentir le ridicule d'une chose. Mais il faut être sûr de son fait, sans quoi on n'a pas les rieurs de son côté. Notre redoutable Critique n'est-il point dans le cas ? Il veut répandre du ridicule sur l'idée du Paradis terrestre. Nous ne répondons pas ici à tout ce qu'une imagination folle & impie ose débiter. Nous renvoyons à l'article *Paradis terrestre* de cet Ouvrage, où tout ce qui concerne ce point de la révélation est examiné, justifié & prouvé.

VII.

Or le Serpent étoit le plus rusé de tous les animaux. Il dit à la femme, &c. L'histoire du Serpent qui tenta Eve est un sujet que les Philosophes rappellent avec complaisance. A cette occasion je rapporterai une conversation qu'il y eut entre un de ces Messieurs & un Juif, précisément sur le même sujet.

LE PHILOSOPHE.

Hé bien vous autres pauvres Juifs, vous croyez donc fermement tous ces vieux contes de votre Bible ; & vous êtes bien persuadés qu'Eve eut une belle conversation avec un Serpent ?

LE JUIF.

Et vous autres, Chrétiens, ne le croyez-vous pas aussi ?

LE PHILOSOPHE.

Bon, bon. Ceux qui pensent ne croient que ce que la raison leur démontre.

LE JUIF.

Et votre raiſon vous démontre-t-elle que vous ne devez pas croire aux Livres de Moyſe? Votre raiſon vous démontre-t-elle que Moyſe ait été un ſtupide ignorant, ou un groſſier ſéducteur? Toute l'antiquité l'a regardé comme un des plus grands Hommes qui ait jamais été. Ses Cantiques ont une élévation & une noblesse dont aucun Poëte ni Orateur n'a jamais approché. Il nous donne toujours des idées les plus ſublimes de la Divinité. Le culte qu'il établit eſt le plus auguſte qui fût jamais chez aucun peuple. Son Hiſtoire eſt la ſeule où l'on trouve ſûrement l'origine des anciennes Nations. Il ne peut donc pas être regardé comme un ignorant. Il ne peut pas non plus être regardé comme un ſéducteur. Il a écrit & parlé ſans aucun intérêt; il n'a jamais rien fait ni pour lui, ni pour ſes enfans. Que répondez-vous à cela?

LE PHILOSOPHE.

Quel conte que celui de la converſation d'Eve avec le Serpent! Un Serpent qui parle! Eve qui croit que les animaux parlent! Il faut mettre cela avec les contes du cheval d'Achille qui lui annonça ſa mort, du fleuve Caucaſe qui dit bon jour à Pythagore, de l'arbre qui annonça la ſageſſe d'Apollonius de Thyane. Porphyre & Philoſtrate qui rapportent ces faits ne méritent pas d'être crus. Moyſe ne le mérite pas davantage. Eve pouvoit-elle croire qu'un Serpent eût la faculté de parler? Ne devoit-elle pas être effrayée de l'approche & de la familiarité d'un Serpent? Peut-on concevoir quelque choſe de plus mal imaginé?

LE JUIF.

Je suis bien surpris de vous entendre parler ainsi de Porphyre & de Philostrate dont vous citez si souvent & avec emphase les revêries, dans les écrits que vous faites contre votre Religion.... Mais laissons cela, & revenons à notre mere Eve.

Pour sa belle conversation avec le Serpent, je ne vous dirai pas, comme nos Rabbins, que Samaël, c'est-à-dire Satan, se transforma en beau jeune homme tout brillant de lumières, & que s'étant mis à cheval sur un Dragon d'une énorme grandeur, il tint à Eve ces beaux propos. J'aime mieux ce qu'ont dit vos anciens Docteurs; que dans ces courts momens de l'innocence de nos premiers Peres, ils ne devoient pas craindre l'approche des animaux, dont ils savoient qu'ils étoient les maîtres, & qu'ils n'avoient encore vu causer aucun désordre; que Satan déjetté depuis peu de l'état d'honneur & de gloire dans lequel il avoit été créé, put bien être jaloux du bonheur dont jouissoient des créatures qu'il regardoit comme très-inférieures à lui; que par haine pour le Créateur, & dans les mouvemens de sa jalousie, il put bien tenter de les faire tomber dans le péché; que pour cela il n'avoit qu'à remuer les organes du Serpent, & former des sons propres à tromper Eve; alors cette créature qui n'existoit que depuis quelques heures peut-être, n'examina point quel principe pouvoit donner la parole à cet animal. Et si elle croyoit qu'il n'eût pas naturellement la faculté de parler, elle devoit être encore plus surprise & plus facile à séduire, lorsqu'elle l'entendoit parler réellement.

Enfin comme ce fait est arrivé, il y a près

de six mille ans, on ne peut le combattre qu'en en faisant voir l'impossibilité absolue, ou le défaut d'autorité dans celui qui le rapporte. L'impossibilité absolue ne peut pas se démontrer. Pour l'autorité de Moyse, hélas vous ne faites que bégayer, Messieurs les Philosophes, quand il s'agit de répondre à ce que nos Rabbins & vos Docteurs, vous présentent pour établir l'autorité de ce grand Législateur.

LE PHILOSOPHE.

Mais quelle absurdité de dire que le Serpent, en punition de son méfait, a été condamné à ramper sur son ventre, & que par vengeance il cherche toujours à mordre? Le Serpent n'est-il pas aujourd'hui ce qu'il a été de tout tems. Les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens, les Arabes ont toujours regardé le Serpent comme le Simbole de la vie. Les Empereurs de la Chine antérieurs à Moyse, portoient toujours ce Simbole sur leur poitrine. Pilpay, Lockman faisoient parler les animaux chez les Indiens. Tout est ici allégorique; il n'y a point de réalité.

LE JUIF.

Mais qu'elle absurdité aussi de citer si souvent & si hardiment des Auteuts dont on ne connoît que les noms, desquels on ne sait rien de certain, dont on a à peine quelques mots, quelques fragmens informes, & qui ne sont même rapportés que par des Ecrivains postérieurs de huit, dix, douze, ou quinze siécles? Cet air d'érudition peut en imposer aux petits-maîtres suffisans & superficiels; mais comment le regardent les hommes raisonnables & instruits!

Où avez-vous appris la manière dont les Empereurs Chinois antérieurs à Moyse, étoient accoutrés ? Citez les auteurs, les dates, &c. Prétendez-vous que votre autorité suffise, pour qu'on vous en croie sur votre parole ?

Citez-nous quelque morceau de Pilpai, ou Bilpai. Comment vous, qui êtes si érudit, ignorez-vous que le Lockman, dont parlent les auteurs Arabes, n'est autre qu'Esope le Phrygien, & qu'il n'a jamais été dans les Indes ? Comment ignorez-vous que chez les Egyptiens, les Arabes, les Chaldéens, le Serpent ne se prenoit pour le Simbole de la vie, que parce que le même mot dans leur langue signifioit également, la vie ou un Serpent ?

Enfin vous trouvez de l'absurdité dans la Sentence portée par le Seigneur contre le Serpent. Mais vos sages, vos anciens, n'y voyent qu'un signe mémoratif de l'événement le plus frappant, le plus instructif & le plus propre à humilier & à confondre l'orgueil humain. Leur philosophie est certainement beaucoup plus sage & plus raisonnable que la vôtre ; & moi Juif, je n'hésiterois pas sur le choix.

VIII.

Les Dieux Helohim voyant que les filles des hommes étoient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent. *Cette imagination fut encore de tous les peuples. Il n'y a aucune Nation, excepté la Chine, où quelques Dieux ne soient venus faire des enfans à des filles. Les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortels devoient être supérieurs aux autres hommes. Aussi la Genese ne manque pas de dire que ces Dieux qui coucherent avec nos filles, produisirent des géans.*

Voici encore un de ces traits de hardiesse qu'on a peine à croire, même après l'avoir vu. Moyse, dans tous les Livres de la Loi, rappelle sans cesse le grand dogme de l'unité de Dieu, il prend toutes les précautions imaginables pout préserver les Hébreux de l'Idolâtrie ; l'Homme du Dictionnaire veut nous faire entendre que Moyse a parlé de plusieurs Dieux, qu'il a reconnu des Dieux inférieurs. Une pareille absurdité ne mérite pas d'être rélevée.

Le sens de ce passage, *videntes autem filii Dei filias hominum*, est simple & naturel. L'esprit de piété s'étant conservé dans la postérité de Seth, elle fut appellée *la race des enfans de Dieu ;* & celle de Caïn, de laquelle l'Ecriture n'annonce rien de semblable, fut appellée *la race des enfans des hommes.* Ces deux branches pendant long-tems ne prenoient point d'alliance l'une chez l'autre. Ce ne fut que peu de siécles avant le déluge, que les descendans de Seth s'allierent avec ceux de Caïn. Et ce fut de ces alliances qui vinrent ces hommes hardis & puissans dont parle l'Ecriture. Car les hommes qui ne craignent pas Dieu sont toujours les plus dangereux & les plus redoutables. La traduction la plus juste de ce passage est donc celle qu'ont toujours donnée toutes les Communions chrétiennes. Aquila & Simmaque, qui firent les premières versions de l'Ecriture, & qui étoient attachés au Judaïsme, traduisent ce passage : l'un par ces mots : *les enfans d'Helohim*, c'est-à-dire de Dieu, & l'autre : *les enfans des Puissans.*

Enfin c'est une remarque aussi grossière qu'absurde de dire que toutes les Nations, excepté la Chinoise, ont imaginé que les Dieux étoient venus faire des enfans à des filles.

les. Ce fut la folie des Grecs, dont la Religion passa dans tout l'Empire Romains. Mais on ne trouvera rien de cette folie chez les Perses, les Germains, les Japonois, les Indiens, les Arabes, & chez la plupart des peuples de l'Amérique. Ces peuples furent moins extravagans, parce qu'ils ne connurent ni les Grecs ni les Romains.

Voyez Hyde, Tacite &c.

I X.

On peut juger de la fidélité & du bon sens de l'Auteur par les observations qu'il fait sur l'ignorance de Moyse, à qui il prête des sentimens & une manière ridicule de penser sur les cieux, le firmament, les étoiles, &c. pour avoir l'occasion de les combattre. On peut juger de son goût par ces remarques qu'il fait : *Le Seigneur fit à Eve & à Adam des tuniques de peau, ce passage prouve bien que les Juifs croyoient Dieu corporel, puisqu'ils lui font exercer le métier de Tailleur.... Dieu dit à Noé, je vais faire alliance avec vous & avec tous les animaux. Dieu faire alliance avec des bêtes ! Quelle alliance.... Il mit devant le Jardin de volupté un Chérub avec un glaive. Chérub signifie un bœuf. Un beuf armé d'un sabre fait une étrange figure à une porte.* Je ne vais pas plus avant. Ce ne sont-là que de plattes bouffonneries, & qu'on pardonneroit à peine aux charlatans des carrefours. L'homme instruit & éclairé, sait que le mot *Chérubin* signifie force, puissance, & ce qui est propre à inspirer le respect, ou la terreur.

Il sait que le mot d'*Alliance*, dans le cas dont il s'agit, ne signifie que *la promesse* que faisoit le Seigneur de ne plus bouleverser la Terre par un nouveau déluge, & c'est ce que le texte annonce expressément.

Il méprise souverainement le Pasquin égale-

ment indécent & impie, qui, à l'occasion des habits que Dieu donna à nos premiers parens, ou leur inspira de se donner, dit que le Créateur du Ciel & de la Terre exerça le métier de Tailleur.

Il reconnoît enfin que l'Ecriture, entre les mains des impies, est, comme le disoit Jesus-Christ, *Margaritæ ante porcos.*

CULTE DE RELIGION.

PAR le mot de Culte, on entend les rites, cérémonies & observances qui ont été légitimement établies pour rendre les hommages, & remplir les devoirs auxquels les hommes sont tenus envers la Divinité.

Ces rites, cérémonies, & observances doivent d'abord avoir été établies par une autorité légitime, sans cela elles ne pourroient pas imposer une obligation véritable. Elles doivent être propres à honorer l'Être suprême, sans cela elles ne seroient que des superstitions vaines, ou même des abominations & des crimes, telles qu'il s'en rencontroit dans la plupart des fêtes payennes. Elles doivent conduire l'homme à la vertu, & le rendre agréable aux yeux de Dieu, sans quoi elles manqueroient une des principales fins pour lesquelles le culte est établi. Voilà l'idée qu'on doit se faire du Culte.

On distingue deux sortes de cultes; le culte extérieur, & le culte intérieur. Le culte extérieur consiste dans ces rites, cérémonies & observances dont nous venons de parler; & il est comme le corps de la Religion. Le culte intérieur consiste dans les sentimens de respect, d'anéantissement, d'adoration, & d'amour, dont on doit être pénétré en pratiquant ces rites & ces cérémonies; & c'est ce

qui fait l'esprit & l'ame de la Religion. Le culte extérieur est d'obligation, mais il ne devient digne de Dieu, & n'est propre à sanctifier l'homme, que quand il est uni au culte intérieur.

Tout ce qui concerne le culte est traité de *superstition* par les réformateurs philosophes. Ils ne présentent pas cependant, pour le combattre, des raisonnemens fort redoutables. Ils sentent bien qu'ils ne le peuvent pas; mais ils ont recours à un ton railleur; ils s'efforcent de répandre du ridicule sur les pratiques du culte; & par-là ils surprennent les ignorans, ils en imposent à des esprits superficiels, ils flattent ceux qui sont déja mal disposés pour ces observances religieuses & ces respectables devoirs.

Nous, pour porter la lumière dans l'ame des lecteurs, & leur donner des idées justes sur tout ce qui a rapport à cette matière, nous établirons d'abord la néceffité du culte de Religion; ensuite nous en démontrerons la sainteté; nous ferons voir après, les avantages qui en résultent; enfin nous répondrons à tout ce que les ennemis du culte osent nous opposer.

ARTICLE PREMIER.

Nécessité du Culte de Religion.

Dès qu'on admet un Être suprême, un Dieu Créateur, & qu'on a une connoissance suffisante de la nature de l'homme, on ne peut pas s'empêcher de regarder la nécessité du culte comme un dogme incontestable. Les droits de l'Être suprême, & les devoirs de la créature, sont deux principes qui présentent cette vérité dans la plus grande évidence.

Nécessité du Culte déduite de l'idée que nous avons de Dieu.

1°. Dieu est l'Être par lui-même, l'Être infiniment parfait, infiniment grand : comme Créateur, il est le principe de tout ce qu'il y a de bien & de perfection dans les créatures. C'est donc pour ces créatures un devoir naturel & indispensable de reconnoître par leurs hommages qu'elles tiennent tout de Dieu ; & c'est dans Dieu un droit essentiel & inaliénable d'exiger ces hommages.

2°. Il est l'auteur, le distributeur, le conservateur de tous les biens, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel, soit pour la vie présente, soit pour l'état à venir. Il est donc juste qu'il y ait de la part des créatures des actions de graces & des témoignages de reconnoissance pour les biens reçus, & des prières & des demandes pour ceux que l'on attend.

3°. Il est le Dieu des créatures sensibles, comme il l'est des créatures purement intelligentes. Ses droits sont les mêmes sur les unes & sur les autres. Il ne peut y avoir qu'un culte purement intellectuel & spirituel de la part des pures intelligences. Cela est évident & incontestable. Mais, par les mêmes principes, il est également évident & incontestable que des créatures qui réunissent l'intelligence & les sens, sont tenues envers lui à un culte, partie spirituelle & partie sensible, parce qu'il faut que tout dans la créature rende hommage à Dieu.

4°. Il est la fin à laquelle tout doit nécessairement se rapporter, parce qu'un Être infini ne peut avoir d'autre fin que lui-même. Il faut donc qu'il y ait des actes par lesquels toutes

les créatures fassent connoître qu'elles rapportent véritablement tout à lui.

Voilà des idées très-simples & très-claires. C'est la plus pure raison qui nous les présente elle-même. C'est Dieu qui les a gravé lui-même dans le cœur de l'homme, en le créant. On sait très-bien que le libertinage & les passions peuvent les affoiblir & les obscurcir; mais elles ne peuvent jamais les entièrement effacer. Or, c'est sur ces idées & ces vérités qu'est fondé le culte de Religion.

Ce seroit envain que les libertins, philophes, & autres ennemis du culte nous opposeroient cette parole du Fils de Dieu, qu'*il faut adorer en esprit & en vérité*. Car premièrement, il ne convient guères à ces Mrs. de citer l'Evangile; ce Livre n'est pas de leur compétence. Ensuite il est très-évident que Jesus-Christ ne s'est point borné à recommander le culte purement spirituel, puisqu'en mille endroits de son Evangile, il nous recommande les devoirs & les observances du culte extérieur. Enfin ce texte bien entendu prouve également la nécessité de l'un & l'autre culte. Il faut adorer *en esprit*, c'est-à-dire, qu'on ne doit pas se borrer aux observances & cérémonies extérieures du culte, mais que l'esprit & le cœur en doivent être l'ame, par les sentimens dont on sera animé en les pratiquant; & cette leçon étoit très-nécessaire pour les Juifs. Il faut adorer en *vérité*, c'est-à-dire, qu'il ne doit rien y avoir que de légitime, de juste, & de fondé sur l'autorité, dans ces observances & ces cérémonies; & cette leçon étoit nécessaire aux Samaritains pour qui Jesus-Christ parloit. En effet, leur Religion n'étoit qu'un mélange de cérémonies Judaïques & Payennes, & renfermoit par conséquent beaucoup de faux

Joan. 4.

& de répréhensible ; voilà l'explication la plus simple & la plus vraie de ces paroles de Jesus-Christ, qu'*il faut adorer en esprit & en vérité.*

Nécessité du Culte invinciblement prouvée par la nature de l'homme.

1°. L'homme est un composé d'un corps & d'une ame ; il est environné de biens qui ont été créés pour son usage, ses besoins & ses plaisirs ; il est pourvu de différens sens qui le mettent en état de jouir de tous ces biens. Tout cela, il le tient de son Dieu, son Créateur, son Bienfaiteur & son Pere. Tout cela doit donc aussi être un instrument de sa reconnoissance, & de ses hommages envers celui de la bonté & de la libéralité duquel il le tient.

2°. Comme il est de la grandeur de Dieu d'exiger de sa créature tous les hommages dont elle est capable, il est également du devoir de la créature de les lui rendre avec fidélité, zele & amour. Or l'homme rend à Dieu, ou du moins il doit lui rendre les hommages de son esprit, en adorant avec une respectueuse soumission ses incompréhensibles mystères. Il lui rend ceux de son cœur, en se soumettant avec amour à tous ses commandemens. Ses sens & son corps lui doivent aussi les leurs. Mais ces hommages de son corps & de ses sens ne peuvent se trouver que dans l'accomplissement extérieur & sensible des devoirs du culte. Alors tout est dans l'ordre ; parce qu'il n'y a rien dans l'homme, qui, selon les droits du Créateur & les devoirs de la créature, ne soit alors consacré par la Religion, & sanctifié par la Religion.

3°. Comme presque toutes les connoissances, les pensées, les sentimens de l'homme lui

viennent par ses sens, & par les impressions que les choses sensibles font sur ses sens; il faut donc aussi qu'il y ait du sensible dans le culte de la Religion, afin que ce sensible du culte fasse continuellement renaître, & qu'il nourrisse & conserve la connoissance, les pensées & les sentimens de Religion. Sans ce secours, toutes les vues de Religion s'affoibliroient peu-à-peu, & peut-être s'évanouiroient entièrement. Qu'on bannisse le culte de la Religion; que l'homme ne voie plus rien, & n'entende plus rien qui la lui rappelle; elle sera bientôt oubliée & effacée de son cœur.

4°. Une Religion purement intellectuelle & spirituelle peut bien convenir aux Anges, parce qu'ils ne sont qu'intelligence & esprit. Mais par la même raison d'analogie à la nature de l'homme, il lui faut une Religion qui soit partie intellectuelle, & partie sensible; parce qu'il a une intelligence & des sens, & que ces deux parties de lui-même sont également tenues à des devoirs & à des hommages envers le Créateur.

Voilà, comme nous l'avons déja dit plus haut, des idées très-simples & très-claires, & qui sont émanées de la plus pure raison. Ce sont autant de vérités qu'on ne peut ni contester, ni combattre de bonne foi, parce qu'on ne peut rien avoir d'aussi clair & d'aussi évident à y opposer.

Aussi le culte de Religion est-il aussi ancien que le monde même. On ne peut pas montrer la date de son établissement & de son origine. On voit par la Genèse que les enfans d'Adam offroient déja à Dieu des sacrifices. Il y a toujours eu un culte chez toutes les Nations, comme le témoignent tous les Ecrivains qui ont traité des mœurs & des Religions des an-

ciens peuples. C'eſt donc un ſentiment comme naturel & inné dans l'homme, que l'obligation de rendre un culte à la Divinité. La néceſſité du culte de Religion eſt donc une vérité également démontrée par les faits & par la raiſon.

ARTICLE SECOND.

Sainteté du Culte de Religion.

Nous ne parlerons dans cet article, ni du culte établi autrefois par le miniſtère de Moyſe chez les Hébreux, ni du culte uſité dans le tems de la loi de nature. Nous nous renfermons préciſément dans ce qui regarde le culte de la Religion Chrétienne, & nous en démontrons la ſainteté par l'autorité divine qui l'a établi & réglé, & par la nature même de ce culte.

Le premier & le véritable Auteur du culte de la Religion Chrétienne, c'eſt l'Homme-Dieu, Jeſus-Chriſt, Chef & Fondateur de cette Religion; & enſuite l'Egliſe qui a reçu de lui un pouvotr & une autorité abſolue & infaillible, pour en preſcrire & en régler tous les détails. Voilà ce qui rend ce culte véritablement ſaint, & infiniment auguſte & reſpéctable.

La ſanctification du ſeptième jour, le Sacrifice de la Meſſe, les Sacremens, les Prières, les offrandes au Seigneur, les Aſſemblées religieuſes, tout cela a été inſtitué par Jeſus-Chriſt; ou ce qui en a été tiré de l'ancienne Loi, qui étoit auſſi une loi divine, a été de nouveau confirmé & ordonné par Jeſus-Chriſt. Mais il a laiſſé à ſon Egliſe, à laquelle il a promis ſon aſſiſtance ſpéciale juſqu'à la fin des ſiécles, il lui a laiſſé le pouvoir de régler les rites & les cérémonies, & tout ce qui devoit

appartenir au culte divin. Ainsi ce qu'il y a d'essentiel dans ces fonctions, ces exercices, ces devoirs de Religion, c'est Jesus-Christ qui l'a prescrit lui-même. Ce qui devoit les rendre plus augustes aux yeux des fidéles, plus propres à leur en inspirer le plus grand respect, & les y faire participer avec plus de fruit, ce sont les Apôtres eux-mêmes, & les successeurs des Apôtres, c'est l'Eglise toujours assistée par le Saint-Esprit qui l'a réglé.

L'homme qui examinera avec attention & avec un esprit droit tout ce qui a été ainsi établi & réglé, n'y trouvera certainement rien qui ne soit infiniment respectable par lui-même, qui ne soit digne de Jesus-Christ, qui ne soit convenable aux besoins, qui ne s'accorde avec les devoirs, & qui ne puisse contribuer au bonheur de l'homme. Mais il en sera toujours plus intimément convaincu, à mesure qu'il examinera encore plus en détail ce qui fait la nature, l'objet & la fin du culte.

Quelle est, en effet la fin qu'on se propose par les œuvres du culte? Tout s'y rapporte à la gloire de l'Être suprême, & à la sanctification de l'homme. C'est-là la fin du Sacrifice, des Sacremens, des Assemblées religieuses, des Prières, des Instructions, & de tout ce qui peut être regardé comme pratique & exercice du culte.

On trouve dans le Sacrifice tout ce que la Religion peut avoir de plus auguste & de plus saint. Ce Sacrifice s'offre pour honorer les grandeurs infinies de Dieu, pour faire couler sur les hommes les graces qui leur sont nécessaires, pour reconnoître ses bienfaits, pour expier leurs péchés. C'est sa sainteté, son prix, son mérite infini, qui a engagé l'Eglise à ordonner que l'assistance au Sacrifice de la Messe

feroit la première des œuvres par lesquelles on sanctifieroit le jour du Seigneur.

Les Sacremens de la Religion Chrétienne font tous des principes de la Grace, ou des signes efficaces de la Grace. Le Baptême est pour consacrer l'homme à Dieu, & le faire enfant adoptif de Dieu; la Pénitence pour le réconcilier avec Dieu; le Mariage pour sanctifier une alliance qui est nécessaire à la conservation de l'espèce humaine, selon les desseins de Dieu. On trouvera les mêmes vues & les mêmes secours de sainteté dans les autres Sacremens.

Les Assemblées religieuses ont été établies pour célébrer par des Cantiques divins les grandeurs de Dieu, le remercier de ses bienfaits, lui représenter les besoins de ses créatures, implorer son secours, instruire les Fidéles, leur rappeller les vues, les devoirs, l'intérêt de la Religion.

Les Solemnités remettent sous nos yeux tout ce que la Religion a de plus grand & de plus intéressant. Elles sont toutes un mémoratif annuel ou des plus augustes mystères de la Religion, & de ce qu'a fait Jesus-Christ sur la terre pour la rédemption & l'instruction du monde, ou des combats, des victoires, des sublimes vertus des Héros du Christianisme. Il n'y a donc rien dans toutes ces solemnités qui ne porte les caractères de sainteté, & qui ne fournisse des motifs & des secours pour arriver à la sainteté.

Les prières, les supplications publiques, les processions, les sociétés où l'on s'exerce aux œuvres de piété, de miséricorde & de charité, sont encore une partie précieuse du culte. Ce sont, ou des moyens d'intéresser le Ciel pour l'homme, ou des hommages publics de

reconnoissance & d'actions de graces pour les bienfaits reçus, ou des établissemens honorables à la Religion & utiles à la société. Les abus qui pourroient quelquefois se glisser dans ces sortes d'œuvres & d'exercices, ne doivent pas les faire blâmer, condamner & proscrire. Ces abus sont la faute de l'homme, & non de la Religion.

Les réformateurs sans sagesse ne parlent que de casser & supprimer. Les hommes éclairés & judicieux ne désapprouvent que les abus, & ne s'attachent qu'à les corriger.

Il est donc vrai que le culte est établi par une autorité divine, & qu'il n'a pour fin que la gloire de l'Être suprême & la sanctification des créatures. Or ces deux titres en démontrent incontestablement la sainteté. Que des libertins, lorsqu'ils en parlent, prodiguent à leur ordinaire leurs termes chéris, de superstitions, d'absurdités, d'occupations bonnes pour le peuple; que des hommes orgueilleux le méprisent; que des femmes, dont le plaisir & la vanité absorbent toutes les pensées, & épuisent toute l'activité de leur esprit, le dédaignent; on ne doit pas en être surpris. Doit-on attendre autre chose de gens chez qui la licence tient lieu de sagesse, l'orgueil de raison, & les passions de Religion?

ARTICLE TROISIEME.

Avantages du Culte de Religion.

Le culte extérieur est la leçon la plus frappante, la plus persuasive, & souvent la plus instructive de Religion; la plus frappante par l'impression qu'il fait nécessairement sur l'homme; la plus persuasive, par la force de l'exemple; la plus instructive, parce qu'il rappelle

à l'homme ses devoirs les plus sacrés, ses intérêts les plus grands, & les vérités les plus importantes. Tels sont les avantages du culte de Religion.

Presque toutes les pensées, les sentimens, les connoissances de l'homme lui viennent par ses sens; ses sens ont presque toujours plus de force pour le décider & l'entraîner, que ses lumières & sa raison même; enfin rien ne fait sur lui des impressions si fortes & si dominantes, que les choses extérieures & sensibles. Ces vérités n'ont pas besoin de preuves. Chacun n'a qu'à en appeller à sa propre expérience.

Qu'est-ce qu'éprouve en effet une jeune personne dans les spectacles profanes, dans ces spectacles où tous les sens sont à la fois enchantés, surpris & entraînés par la magnificence éblouissante de tout ce qui les frappe, par la richesse des décorations, par le son harmonieux des voix & des instrumens, par les graces des danses, par les maximes tendres & voluptueuses dont le théâtre rétentit? Alors dans l'yvresse des sens la raison s'oublie elle-même, laisse le cœur sans défense; la vertu la plus ferme s'amollit, s'ébranle, succombe, & dans la douceur du plaisir on devient criminel, sans s'être presque apperçu qu'on le devenoit.

Ce que ces spectacles font sur le cœur humain, pour remuer les passions, ceux du culte le font également pour inspirer le respect & l'amour de la religion. Qu'un homme entre dans les Temples Chrétiens aux jours des plus grandes solemnités, lorsque ces Temples sont décorés avec une magnificence plus auguste, éclairés par des milliers de flambeaux, remplis d'une multitude de Fidéles respectueu-

ſement proſternés, tandis que les Miniſtres annoncent également par leurs chants & par leur recueillement & leur modeſtie, les ſentimens de Religion dont ils ſont pénétrés; qu'un homme entre alors dans ces Temples, il ne pourra pas réſiſter à l'impreſſion que ces auguſtes ſpectacles feront ſur lui, le reſpect pour la Religion s'imprimera néceſſairement dans ſon ame, elle occupera tout ſon eſprit; des ſens elle paſſera dans ſon cœur; elle y fera naître la vénération & l'amour qui lui ſont dûs, & il en ſortira infailliblement plus religieux qu'il n'y ſera entré. Que les ennemis du culte faſſent ici tous les raiſonnemens qu'ils voudront; l'expérience en démontrera le faux & la foibleſſe.

Auſſi eſt-ce-là la véritable raiſon pour laquelle Dieu avoit ordonné cette pompe extraordinaire pour le culte qu'on devoit lui rendre dans ſon Temple à Jéruſalem. Magnificence de bâtimens, richeſſe de décoration, ordre du ſervice, tout ſembloit y annoncer la majeſté de celui qui regne dans les Cieux. C'eſt pour cela que dès le premier ſiécle de la paix de l'Egliſe, le grand Conſtantin, les Evêques & les peuples contribuerent ſi généreuſement à tout ce qui pouvoit donner un air plus auguſte au culte divin. C'eſt pour cela que l'Egliſe a toujours exigé la ſplendeur, l'ordre, la décence la plus grande dans ſes Temples, ſes cérémonies, ſes Miniſtres, ſes enfans. C'eſt de Dieu, il eſt vrai, que viennent les dons de piété & de Religion. Mais il n'eſt perſonne qui n'éprouve combien ſervent à les nourrir & à les conſerver, ces ſpectacles auguſtes, que le culte extérieur offre à nos ſens.

Le ſecond avantage que procure le culte

extérieur, consiste dans la force de l'exemple. On fait sans peine, ou du moins avec moins de peine, ce qu'on voit faire aux autres, parce que l'exemple est le plus efficace de tous les moyens qu'on puisse employer pour persuader. Si on a de la répugnance pour certains exercices de la Religion, l'exemple encourage; si l'on est indifférent, l'exemple détermine; si l'on est malheureusement assez prévenu contre ces exercices pour les dédaigner, l'exemple parle fortement à la conscience, qui ne manque pas alors de faire des reproches, & de condamner. Car en voyant ce que font les autres, on est bien vivement averti de ce qu'on peut faire soi-même & de ce qu'on doit faire.

Puis donc que la fin du culte est de rendre à Dieu les hommages qui lui sont dûs, de sanctifier l'homme, d'exprimer & de nourrir les sentimens de Religion, l'exemple procure donc un avantage infiniment estimable, en donnant plus de facilité pour remplir des devoirs aussi sacrés. Comme on convient que les exemples du vice sont toujours contagieux & funestes, de même on doit convenir que les exemples de Religion & de piété ne peuvent pas manquer d'être infiniment avantageux.

Enfin le culte extérieur est la leçon la plus instructive. Ce culte consiste principalement dans ces points déja annoncés dans l'article précédent, savoir, les Solemnités, les Sacremens, les Prières, les Assemblées religieuses pour s'édifier, s'instruire, s'exercer aux vertus. Or tout cela renferme les leçons les plus instructives, les plus importantes, les plus nécessaires.

Qu'est-ce en effet que cette suite de solemnités qui reviennent annuellement dans le

Christianisme ? C'est une suite de tableaux magnifiques, par lesquels sont comme peints à nos yeux les plus sublimes mystères de la Religion. Par le moyen de ces solemnités, la connoissance de la Religion, des dogmes, des devoirs, s'imprime dans les ames, s'y renouvelle, s'y conserve, s'y perpétue nécessairement.

Qu'est-ce que les Sacremens ? Ce sont des rites sacrés pour conférer la grace d'adoption divine, ou pour l'augmenter, ou pour la faire renaître si on l'avoit perdue par le péché. Ce qu'il y a d'extérieur & de sensible dans tous les Sacremens, est un symbole qui exprime l'opération insensible de l'esprit sanctificateur dans celui qui les reçoit. Ces rites sont donc par eux-mêmes très-instructifs.

Tout ce que la Religion peut faire naître dans une ame, d'admiration, de transports & d'extase sur les grandeurs divines, tout ce qu'elle peut y mettre de capable de toucher le cœur de Dieu, tout ce qu'elle peut inspirer de sentimens d'adoration, de respect, de reconnoissance, d'amour, d'humilité, de contrition, se trouve réuni dans la liturgie, c'est-à-dire, dans les prières du Culte. C'est ce qu'on éprouve en chantant ces Cantiques, ces Pseaumes que l'Esprit-Saint inspira autrefois aux Prophêtes, pour en faire éternellement le trésor des Fidéles & de la Religion : c'est ce qu'on éprouve en entendant lire ces Evangiles sacrés, où Jesus-Christ parle lui-même aux hommes pour les éclairer & les instruire ; c'est ce qu'on éprouve en s'unissant à ces touchantes Oraisons, ou Prières que l'Eglise adresse à Dieu au nom de tous ses Fidéles, & par lesquelles elle lui représente leurs vœux & leurs besoins.

Les Assemblées religieuses auxquelles la piété ou la charité ont donné naissance, sont-elles moins utiles & moins respectables? Elles ont pour objet ou d'honorer singulièrement différens mystères de la Divinité, ou de rendre quelques hommages particuliers à la Mere du Verbe incarné, ou de donner des soins tendres & charitables aux pauvres, aux orphelins, aux prisonniers, aux malades, & à tous ceux qui sont sans ressources dans les besoins. Y a-t-il quelque chose de plus honorable à la Religion, ou de plus conforme à l'humanité, ou de plus avantageux à ceux qui s'exercent dans ces sortes d'œuvres? Y a-t-il quelque chose de plus digne d'une Loi qui est toute renfermée dans l'amour de Dieu & du prochain? *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. Hoc est maximum & primum Mandatum. Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum. In his duobus Mandatis universa Lex pendet & Prophetæ.*

Matth. 22.

Nous avons présenté avec toute la précision possible, dans ces trois articles, tout ce qui concerne le Culte. En voilà la nécessité démontrée par les droits essentiels du Créateur, & par les devoirs indispensables de la créature; la sainteté, par l'autorité divine & infaillible qui l'a établi, & par la nature même du Culte; les avantages, par les effets admirables qu'il produit parmi les hommes. Si malgré ces raisons si fortes & si convaincantes, on trouve cependant toujours des hommes qui se montrent les ennemis déclarés du Culte, qui en dédaignent les devoirs, on ne doit pas en être surpris. Il n'est pas fort difficile de découvrir les raisons & les véritables causes de l'éloignement qu'ils en ont. Ces raisons sont :

1°. Que ces œuvres & ces exercices du Culte *humilient* l'homme, & lui font trop sentir qu'*il n'est* qu'une créature foible, une créature qui ne peut rien par elle-même, qui est redevable de tout ce qu'elle a, & de tout ce qu'elle est, à Dieu seul. Or cet aveu coute trop à l'orgueil de l'homme; il n'aime pas à le faire, sur-tout publiquement; cela ne s'accorde nullement avec la fierté philosophique.

2°. Que ces exercices, ces œuvres, ces devoirs sont pénibles, assujettissans, & exposent à la censure. On aime mieux vivre à sa liberté, on ne veut pas se gêner, on craint les langues des libertins; & c'est ainsi que la fierté philosophique se change en foiblesse & en lâcheté.

3°. Que plusieurs de ces exercices, & surtout ceux qui sont commandés, exigent nécessairement une réforme dans la conduite, & un changement dans le cœur. Or ce changement & cette réforme couteroient trop, on ne veut pas en faire les frais; on en est même fort éloigné. Voilà encore la fierté philosophique qui étouffe les plus sages avertissemens de la raison & de la Religion.

4°. Qu'on n'est point instruit, & qu'on ne veut point s'instruire des vérités essentielles que nous avons prouvées & démontrées. Dans une fière & méprisable ignorance, on croit avoir répondu à tout, en lâchant ces beaux termes de superstition, d'absurdités, de préjugés populaires, &c. Voyons donc maintenant de quel côté sont les préjugés & les absurdités; & examinons ce que ces redoutables raisonneurs ont à nous opposer.

ARTICLE QUATRIEME.

Objections des Philosophes contre le Culte de Religion.

I.

Exam. Imp. concluf. *La seule Religion qu'on doive professer*, prononce définitivement l'Auteur de l'examen important, *est celle d'adorer Dieu & d'être honnête homme. Le grand nom de Théiste, qu'on ne révère pas assez, est le seul qu'on doit prendre.*

Voilà un Chrétien rénégat, qui fronde & proscrit tout Culte de Religion; & voici ce que lui répond le plus grand homme qu'ait eu Rome Payenne. *En vérité, je ne sais pas, si en proscrivant tout Culte de Religion; la société humaine, la probité, & une des plus excellentes vertus, qui est la justice, pourroient jamais subsister. Otez la Religion & le Culte, on ne verra dans le monde que trouble & confusion.* Quibus sublatis perturbatio vitæ sequitur & magna confusio. Atque haud scio an pietate adversùs Deos sublatâ fides etiam & societas humani generis, & una excellentissima virtus, justitia tollatur. (De Nat. Deorum lib. 1.)

Je laisse au lecteur à décider lequel des deux paroît le mieux penser, du rénégat ou du Payen.

I I.

A quoi servent, demande le Militaire Philosophe, *ces usages superstitieux qu'on nous fait regarder comme sacrés, ces Messes, ces Chants, ces Cérémonies auxquelles on nous enjoint d'assister, &c?* (Ch. 20.)

La superstition est une manière de culte qui outrage Dieu, au lieu de l'honorer. Comment le prétendu Philosophe prouveroit-il que le

chant des Pseaumes sacrés, la Messe, les Prières qu'on adresse au Seigneur pour reconnoître ses bienfaits, ou pour implorer son secours, & les autres rites du Culte Chrétien, outragent le Seigneur? Le mot de superstitieux est bien-tôt lâché, & souvent bien indécemment appliqué.

III.

Le grand Voltaire trouve qu'il seroit indigne du Créateur d'exiger des hommages de ses créatures ; & voici comment il exprime sa pensée.

Quel culte, quel hommage exige-t-il de vous ?
De sa Grandeur suprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux flattent-ils sa Puissance ?

Poëme de la Loi naturelle.

Mais quelle indignité y auroit-il donc que Dieu exigeât de ses créatures, 1°. des hommages, comme les Princes en exigent de leurs sujets? 2°. de la reconnoissance, comme un bienfaiteur, de celui qui a reçu quelques bienfaits? 3°. des témoignages d'amour, comme un Pere, de ses enfans? Et faudroit-il pour cela accuser Dieu d'une indigne jalousie?

La pensée du Payen Cicéron est bien plus chrétienne que celle du Chrétien Voltaire. *Pourquoi*, demande-t-il, *rendons-nous un Culte & des honneurs aux Dieux immortels, pourquoi leur adressons-nous des prières?* Quid est quod Diis immortalibus cultus, honores, & preces adhibeamus ? Tout cela seroit fort inutile, ajoute-t-il, si la Divinité n'avoit pas les regards fixés sur nous, si nous lui étions indifférens, & si nous n'avions pas des graces & des faveurs à en espérer. Cicéron regardoit donc la Divinité comme la source & le prin-

De Nat. Deorum lib. 1.

cipe de tous les biens, & les obſervances du Culte comme le moyen de les obtenir. C'eſt ainſi qu'un Payen même ſemble défendre le Culte de Religion & le Chriſtianiſme, que des Chrétiens font hautement profeſſion de mépriſer & de déteſter.

I V.

Après avoir ainſi préparé les eſprits à l'impiété par la propoſition que nous venons d'examiner, Voltaire tranche la difficulté par cette déciſion.

Uſages, intérêts, culte, loix, tout diffère.
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire.

Mais, Mr. le Docteur, par ce mot de *juſte*, ou vous n'entendez que la juſtice ſociale, ou vous entendez la juſtice qui comprend tous les devoirs de l'homme. Si vous n'entendez que la juſtice ſociale, vous êtes un vrai impie, puiſque vous ne connoiſſez aucun devoir de l'homme envers Dieu. Si vous entendez la juſtice qui renferme tous les devoirs de l'homme, c'eſt-à-dire, ſes devoirs envers la Divinité & la ſociété, votre beau vers ne préſente plus que des mots vuides de ſens. Répondez au Dilemme.

Vous dites enſuite que *le reſte eſt arbitraire.* Je ſais que vous n'êtes pas aſſez inſenſé pour nier l'exiſtence de Dieu. Je crois que vous raiſonnerez aſſez bien, pour conclure de l'exiſtence de Dieu, la néceſſité d'un Culte. Mais tout Culte, quel qu'il puiſſe être, eſt-il bon, & Dieu les agrée-t-il tous indifféremment les uns comme les autres? Je penſe que vous ſerez d'aſſez bonne foi, pour convenir que ce ſeroit une extravagance & une impiété; car on va vous démontrer que cela répugne eſ-

sentiellement à l'idée qu'on doit avoir de Dieu.

Corollaire.

Dieu n'est pas indifférent pour toute sorte de Culte.

Dieu ne peut ni exiger ni agréer aucun *culte* qu'il ne soit digne de lui. S'il y a donc quelque espèce de Culte où il y ait des choses qui soient indignes de Dieu, on ne peut pas croire qu'il les agrée, & qu'il soit indifférent pour ces sortes de Cultes. De-là on doit tirer les conclusions suivantes.

1°. Si dans quelques-uns des Cultes qui sont établis sur la terre, il y a quelque chose qui soit opposé à la Loi naturelle, ou qui renferme quelque impiété, on ne peut pas dire que Dieu agrée ces sortes de Cultes, & qu'il les regarde du même œil, dont il regarderoit un Culte pur & innocent. Ainsi les impudicités autorisées & prescrites chez les Payens, pour les fêtes de la bonne Déesse, pour celles de Vénus & d'Adonis, n'étoient pas des hommages, mais des outrages faits à la Divinité. Ainsi le mystères abominables des Payens, dont nous trouvons les descriptions dans les anciens Apologistes du Christianisme, sont également condamnables au tribunal de la raison & de la Religion. Ainsi les sacrifices de victimes humaines qui ont été en usage chez les Africains, les Gaulois, les Méxicains, & chez plus de vingt différentes Nations, au rapport du Payen Porphyre, & d'un très-grand nombre d'autres Ecrivains, n'étoient Eufeb. Præp. que des actes de cruauté & de fureur, & non Ev. l. 4. pas des actes de piété & de Religion. Peut-on c. 16. dire que Dieu fût indifférent pour ces sortes de Cultes?

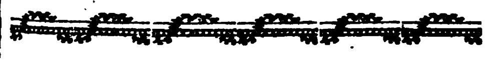
2°. Si du Paganisme nous passons aux au-

tres Religions, la même vérité se prouve aussi invinciblement. Le Juif maudit & déteste Jesus-Christ Fondateur & Chef de la Religion des Chrétiens ; le Socinien ne le regarde que comme un grand homme chéri de Dieu, le Musulman le respecte comme un Prophête, le Déiste ne tient compte de ses Loix, le Chrétien l'adore comme son Dieu, & l'écoute comme un Législateur divin, suprême, & absolu. Dira-t-on que Dieu regarde d'un œil égal les malédictions du Juif, l'indifférence du Socinien, le foible respect du Turc, le mépris du Déiste, & l'adoration du Chrétien ? Que l'homme raisonnable réfléchisse là-dessus, & qu'il juge.

Nous avouons bien que Dieu, en exigeant un Culte & des hommages, auroit pû absolument laisser au choix de l'homme les expressions & les pratiques de ce Culte, pourvu qu'elles fussent saintes & innocentes. On pourroit croire que les choses furent en cet état durant le tems de la Loi naturelle. Mais afin que le Culte fût plus saint, plus parfait, & plus digne de lui, il a voulu ensuite lui-même en prescrire un spécialement, & le régler ; & c'est le Culte des Chrétiens. Ce Culte avoit été annoncé par les Oracles des Patriarches & des Prophêtes, près de deux mille ans avant son établissement, & il dure depuis plus de dix-sept siécles. Qu'on lise les savans Ouvrages d'Eusebe de Césarée sur la préparation & sur la démonstration Evangélique, on ne pourra plus douter que le Culte des Chrétiens ne soit d'institution divine. On ne trouvera rien de plus lumineux, de plus convaincant, & de plus persuasif sur un sujet si important.

Nous n'avons point parle dans ces articles

de plusieurs usages & pratiques de dévotion particulières que l'Eglise permet. Cette permission suffit pour les rendre respectables, parce que l'Eglise ne peut rien permettre qui ne soit selon le véritable esprit de la Religion. Les railleries que font quelquefois sur ces sujets quelques libertins, ne sont que le fruit de la malignité ; ce ne sont pas des objections, & elles ne méritent point une réponse.



DÉLUGE.

LE Déluge est cette épouvantable catastrophe qu'éprouva, il y a plus de quatre mille ans, l'Univers, lorsqu'il fut enseveli & noyé dans les eaux en punition de ses crimes, par la colere du Tout-puissant, & qu'il ne se sauva qu'une seule famille miraculeusement réservée pour repeupler la Terre.

Les Chrétiens croient ce déluge universel sur l'autorité des Livres divins ; ils en apperçoivent encore des traces sensibles, & des preuves infaillibles dans presque toutes les parties de la Terre ; & nos savans Philosophes leur disent qu'avec toute leur créance & leur foi, ils ne sont que des sots, des aveugles, des ignorans. Très-convaincus de leur certaine science, ils affirment que le déluge universel est *une chimere absurde en Physique, démontrée impossible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'insuffisance de la quantité d'eau*, & que *c'est un mystère qu'on croit par la Foi, & que la Foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas.* Dict. Philos.

Ces Mrs. les Philosophes, sont-il autorisés à le prendre sur un ton si haut ? Les Chrétiens

sont-ils aussi simples & aussi méprisables qu'on ose le prétendre ? C'est ce qu'il faut examiner.

La question du déluge est une question de fait. Or, les questions de fait ne peuvent, & ne doivent se décider que par la certitude des témoignages, & par l'autorité des témoins que l'on cite. On ne peut contester un fait, qu'en démontrant l'insuffisance des témoignages que l'on apporte en preuves, ou l'impossibilité absolue de ce qui est attesté. Sur ces principes, voyons qui est-ce qui a raison, ou des Chrétiens qui croient le déluge, ou des mécréans qui se moquent de la crédulité des Chrétiens. Voyons de quel côté est la certitude, la raison, la sagesse dans la manière de procéder.

Gen. 6. Matth. 24. 1 Petr. 3. Les Chrétiens se fondent sur l'autorité des Livres divins, La Genese, l'Evangile, les Epitres Canoniques du Chef des Apôtres, qui nous parlent de ce grand événement. Ils appellent les mécréans à l'inspection du globe que nous habitons, & qui atteste encore aujourd'hui le bouleversement général qu'il a éprouvé autrefois par le séjour des eaux sur sa surface. Enfin ils présentent comme déposans pour le fait qu'ils défendent, des Philosophes, des Savans, des Ecrivains très-anciens, qui n'étoient point instruits de la révélation, mais aussi qui n'avoient point d'intérêt à la combattre.

Il est vrai que les mécréans rient, quand ils entendent citer la Bible. Mais on sait qu'il est bien plns aisé de prendre le ton railleur, que de raisonner juste. Ces Mrs. ne nous en fournissent les preuves que trop souvent. Le plus sot ignorant, pourvu qu'il soit hardi, peut en ce point être mis de niveau avec eux. Entrons

trons donc dans le détail des preuves que nous avons annoncées.

1°. On trouve non-seulement dans les entrailles de la terre, & dans les endroits les plus bas, mais jusques dans les terreins les plus élevés, & même jusques sur les plus hautes montages, des lits, des couches, des amas de coquillages de mer, & d'herbes marines; on y trouve des poissons pétrifiés, des ossemens d'animaux qui ne se voient que dans des climats fort éloignés. Woodward, Vallisneri, Scheuzer, Buffon, les Transactions philosophiques, les mémoires de l'Académie des Sciences, en fournissent des preuves & des détails, dont les plus fiers & les plus opiniâtres ennemis du vrai sont forcés de convenir. Il faut donc que tout cela ait été poussé du sein des mers, & transporté par l'agitation des eaux. Il faut donc que la surface des eaux ait au moins égalé la cime des plus hautes montagnes, qu'elles y aient séjourné longtems, & qu'elles aient été dans une grande agitation pendant ce séjour.

Or, ce sont-là autant de circonstances que Moyse nous détaille dans son récit du déluge. Gen. 7.
Il nous dit que les eaux s'éleverent de quinze 20. 24.
coudées, c'est-à-dire, d'environ quatre toises au-dessus des montagnes; qu'elles resterent dans cette élévation durant cent cinquante Ibid. 8.
jours; qu'au bout de cinq mois, le Seigneur 13. 5.
envoya les vents sur cette terre couverte & détrempée par les eaux; que ces eaux agitées Ibid. 8.
alloient & revenoient par une espèce de flux 13. 4.
& de reflux; que ce ne fut qu'après trois mois d'agitation & de diminution, que la cime des montagnes commença à reparoître; & qu'il fallut encore trois autres mois avant que la terre fût suffisamment desséchée.

Ces transports, ce mêlange, cette confusion de tant de choses sorties du sein des eaux, que nous reconnoissons encore tous les jours, n'étoient-elles pas une suite nécessaire de leur agitation; & ne sont-ce pas autant de monumens toujours subsistans de la vérité du fait rapporté par Moyse? L'inspection du monde ne prouve-t-elle pas la vérité du récit de Moyse, & le récit de Moyse ne s'accorde-t-il pas parfaitement avec ce que nous reconnoissons dans ce monde?

2°. Dans les gorges des grandes chaînes de montagnes, telles que sont les Alpes & les Pirénées, on trouve en certains endroits d'autres montages, qui ne sont que des amas immenses de gros cailloux accumulés & entassés. Ces montagnes sont moins élevées que celles qui sont de roc vif. Les cailloux sont liés ensemble par une espèce de ciment d'une dureté presque égale à celle de la pierre. Dans les quartiers qui s'en détachent, on reconnoît souvent des herbes marécageuses, noircies, desséchées & fortement incorporées dans cette espèce de ciment.

Si l'on fait attention à cette espèce de flux & de reflux des eaux, rapporté par Moyse, & à leur violente agitation, on ne fera pas surpris de ces amas immenses de cailloux, qui forment de nouvelles montagnes dans ces gorges inégalement resserrées. Mais on donne hardiment le défi à tous les Philosophes, d'en rendre raison dans aucun des systêmes qui ne supposera pas le récit de Moyse.

3°. L'histoire du déluge a été connue de tous les anciens peuples. Berose le Chaldéen nous parle de l'Arche qui s'arrêta vers la fin du déluge sur une montagne d'Armenie. Nicolas de Damas, dans le 96e. Livre de ses Hist-

Joseph. Antiq. l. 1, c. 4.

toires, dit qu'au tems du déluge, il y eut un homme, qui, arrivant avec une arche ou vaisseau, sur une haute montagne d'Arménie, échappa à ce fléau universel, & que les restes de cette arche se sont conservés long-tems sur cette montagne. Abydene, auteur d'une Histoire des anciens Medes & Assyriens, donne de ce déluge quantité de détails, tous semblables à ceux qu'en donne Moyse. Qu'on lise le Traité de Lucien sur la Déesse Syrienne, on y trouvera toutes les circonstances de ce terrible événement, aussi clairement & aussi énergiquement exposées, que dans le Livre de la Genèse. Si nous citons ici Lucien, ce n'est que comme déposant & attestant de la tradition générale qu'il trouva chez les Orientaux sur le déluge.

Præp. Ev. l. 9. c. 11.

A la clarté & à l'évidence de ces différentes preuves que nous venons de donner, il n'est point d'homme raisonnable qui hésite, ou à qui il vienne le moindre doute. Le mécréant de son côté, n'ose pas entreprendre de les combattre; mais il tâche de faire diversion, d'éblouir par un jargon scientifique, de surprendre ceux qui seroient peu instruits, en leur présentant de prétendues impossibilités.

On peut juger de la profondeur de sa science, & de la force de ses raisonnemens, par l'entretien suivant, dans lequel un mécréant rapporte tout ce qui est objecté contre le déluge par l'Auteur du Dictionnaire Philosophique.

LE MÉCRÉANT.

Bon. Bon. Ce n'est qu'une vieille fable que votre déluge universel, une de ces vieilles erreurs, que la crédulité ignorante admet, & dont le Philosophe voit d'abord l'absurdité.

LE CHRÉTIEN.

Peut-on en sûreté vous en croire sur votre parole, Monsieur, & doit-on préférer votre autorité à celle de Moyse, & à celle de tant d'Ecrivains estimés & respectés, & certainement très-dignes de l'être ?

LE MÉCRÉANT.

Il n'y a que la raison qui fasse autorité. Et la raison me dit, que le déluge est une chimère absurde en Physique, démontrée impossible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'insuffisance de la quantité d'eaux.

LE CHRÉTIEN.

Mais qu'est-ce que la gravitation ? Et que font les loix de la gravitation, pour ou contre l'inondation du globe ?

LE MÉCRÉANT.

Et qui est-ce qui ignore que la gravitation est cette force par laquelle les corps s'attirent mutuellement, en raison directe de leur masse, & en raison inverse du quarré de leurs distances ?

LE CHRÉTIEN.

Eh bien que font ces loix de la gravitation ? Empêchent-elles que la pluie ne tombe sur la terre, que les eaux ne coulent, qu'elles n'inondent les campagnes, qu'elles ne s'élevent quand elles sont en grande quantité ? Ont-elles donc pu empêcher le déluge ?

Que font les loix des fluides pour ou contre le même fait ? L'air est fluide, la fumée est fluide, l'eau est fluide & liquide. Les liquides se mettent de niveau, agissent & pesent

en tout ſens, c'eſt-à-dire, par les côtés, comme ſur le fond; & cette nature même des liquides, ſert à rendre raiſon de pluſieurs des phénomenes du déluge. Je ne vois pas pourquoi on emploie ces grands mots de loix des *fluides*, de loix de la gravitation, pour combattre le récit de Moyſe.

LE MÉCRÉANT.

Mais il eſt impoſſible de démontrer qu'il y ait eu une quantité d'eau ſuffiſante pour couvrir tout le globe, & pour s'élever de quinze coudées au-deſſus des plus hautes montagnes.

LE CHRÉTIEN.

Et combien y a-t-il de faits qu'on eſt obligé d'admettre, quoiqu'on ne puiſſe pas démontrer de quelle manière ils ont pu arriver. Parce que je ne pourrois pas comprendre comment une choſe auroit été faite, ſerois-je en droit de conclure qu'elle n'a pas été faite?

LE MÉCRÉANT.

Mais où trouverez-vous une quantité d'eaux ſuffiſantes, pour couvrir le globe entier?

LE CHRÉTIEN.

Mais vous, avez-vous jaugé la profondeur de toutes les mers? Avez-vous meſuré la quantité des eaux raréfiées, qui ſont mêlées avec l'air qui fait notre atmoſphere? Savez-vous juſqu'à quel point ces eaux ſont raréfiées, juſqu'à quelle hauteur elles s'élevent, quel volume elle feroient, ſi la puiſſance du Créateur qui les a raréfiées & diviſées, & qui, par la raréfaction les tient ſuſpendues, les épaiſſiſſoit, les condenſoit, & les laiſſoit, ſelon les loix de la gravitation & de l'équilibre,

retomber sur le globe que nous habitons Monsieur, vous ignorez bien plus de choses que vous n'en savez, & vous en croyez bien moins que vous ne devez.

Allez, Monsieur, allez, dès que vous en aurez le loisir, lire le trente-huitième chapitre du Livre de Job; là vous apprendrez combien sont risibles ces petits êtres, qui prétendent nous donner toutes les dimensions des œuvres de la puissance du Créateur.

LE MÉCRÉANT.

Oh je le vois. Vous voulez me parler de vos eaux inférieures & supérieures, de vos cataractes du Ciel, de vos sources du grand abîme, & de tous ces autres ingrédiens, que Moyse rapporte, que l'ignorance admet, & qui sont également réprouvées par la Philosophie, la saine Physique, & le bon sens. Mais qu'avancerez-vous par-là?

LE CHRÉTIEN.

La science n'est pas toujours le lot de ceux qui affectent le plus d'en avoir; & la raison & le bon sens ne se trouvent pas toujours avec le ton le plus fier & le plus décidé.

LE MÉCRÉANT.

Sont-ce là toutes les preuves que vous donnez de vos eaux inférieures & supérieures, & de tout le reste?

LE CHRÉTIEN.

Non, Monsieur: Ce n'est qu'un mot que j'ai voulu mettre avant les preuves. Je vous dis donc qu'il y a des eaux supérieures à celles que nous voyons, & qui sont répandues dans toute l'atmosphere, & peut-être

encore au-dessus de l'atmosphere, qu'il y en a une quantité immense, que le degré de la raréfaction régle la hauteur où elles s'élevent, & que Moyse, en distinguant des eaux inférieures & supérieures, n'a rien dit qui ne s'accorde avec la Physique & la vérité.

1°. Il y a des eaux supérieures à celles que nous voyons, & qui sont répandues dans toute l'atmosphere. On peut en juger par la quantité immense d'eau qui s'éleve continuellement de la surface des mers, & qui ne s'éleve jamais plus abondamment que lorsque l'air est le plus serein, & par conséquent, lorsqu'on peut le moins s'en appercevoir. Ce sont ces eaux qui forment en partie les nuages, & qui vont ensuite, sur les aîles des vents, fertiliser les terres.

2°. La quantité de cette eau répandue dans l'atmosphere est immense, puisque l'évaporation des mers est continuelle, puisqu'elle est plus abondante dans les climats chauds que dans les climats froids ou tempérés, & que c'est principalement dans les climats les plus chauds, qu'est la plus grande étendue des mers.

3°. Selon les loix de la Physique, la raréfaction doit être plus grande dans les climats plus chauds que dans les autres. Selon les loix de l'équilibre & de l'hydrostatique, plus les liquides sont raréfiés, plus ils doivent avoir de facilité à s'élever; & comme on ne sait pas le degré de raréfaction, on ne peut pas régler le degré d'élévation.

4°. La Toute-puissance du Créateur a-t-elle pu raréfier au commencement, une partie des eaux, & les transporter dans les espaces immenses de l'atmosphere, & même au-dessus de l'atmosphere? & s'il l'a pû, l'a-t-il fait?

Voilà deux questions que je mets en avant. Quel seroit l'homme assez hardi pour répondre négativement à la première question ? Pour la seconde, elle ne se peut décider que par l'autorité & le poids des témoignages & des témoins. Nous ne présentons d'abord que le témoignage de Moyse. Mais en est-il un comparable à celui-là, pour l'antiquité, l'authenticité, l'autorité ?

V. les articles *Moyse* & *Ecriture*.

LE MÉCRÉANT.

Monsieur, je suis prêt d'abandonner le sentiment des Philosophes & d'épouser le vôtre, pourvû que vous vouliez bien convenir d'une chose avec moi ; c'est que le déluge universel est la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler. Car tout y est miracle. Miracle, que quarante jours de pluies aient inondé les quatre parties du monde, & que l'eau se soit élévée de quinze coudées au-dessus de toutes les plus hautes montagnes ; miracle, qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le Ciel ; miracle, que tous les animaux se soient rendus dans l'Arche, de toutes les parties du monde ; miracle, que Noé ait trouvé dequoi les nourrir pendant dix mois ; miracle, que tous les animaux aient tenu dans l'Arche avec leurs provisions ; miracle, que la plûpart n'y soient pas morts ; miracle, qu'ils aient trouvé dequoi se nourrir au sortir de l'Arche ; miracle, &c.

Mais ce sont-là des mystères qu'on croit par la foi, & la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas ; ce qui est encore un autre miracle.

LE CHRÉTIEN.

Seriez-vous bien en état de soutenir le beau

principe que vous établissez : *Le miracle se croit par la foi, & la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas.* Car c'est-là tout ce que vous voulez dire. Or, voici les conséquences de ce beau principe. C'est que la foi consiste à croire l'impossible; c'est que toutes les Communions chrétiennes qui remplissent toute l'Europe, la moitié de l'Amérique, & une grande partie de l'Afrique & de l'Asie, croient l'impossible; c'est que sur cette multitude immense d'hommes, il y en a bien une centaine qui ont assez d'esprit & de bon sens, pour ne pas croire l'impossible. Monsieur, Monsieur, ne craignez-vous pas qu'on ne dise de vos Philosophes, ce que St. Augustin disoit d'une certaine espèce d'hommes de son tems, & qu'il appelloit des extravagans orgueilleux, *homines superbè delirantes.* Aug. Conf. lib. 5.

Mais venons au détail de vos graves difficultés. *Miracle*, dites-vous, *que quarante jours de pluie aient inondé les quatre parties du monde*, &c. Mais y êtiez-vous, pour mesurer les volumes, les masses, les torrens d'eaux qui se précipiterent de toute l'atmosphere, épaissie pendant quarante jours & quarante nuits sans discontinuer ? Mais savez-vous en quel état se trouvoit la surface de notre globe avant le déluge, & la quantité d'eaux qu'il falloit alors pour le couvrir tout entier ? Mais savez-vous s'il n'y avoit pas des réservoirs immenses d'eaux souterreines, qui, poussées & élancées par la puissance du Seigneur, se joignirent encore à celles du Ciel ? Lisez les sages & savantes observations de Mr. l'Abbé Pluche sur le déluge, & vous serez un peu plus modeste & un peu plus réservé. Spect. de la Nature, tome 3.

Miracle, qu'il y ait eu des cataractes dans le Ciel, &c. Hé ne peut-on pas, & ne doit-on

pas entendre physiquement par-là, ces amas, ces réservoirs immenses d'eaux, atténuées & répandues dans l'atmosphere, lesquelles se précipiterent en torrens dès qu'elles furent rapprochées & condensées? Ce mot de cataractes, veut-il dire autre chose que la précipitation des eaux; & les cataractes du Ciel, signifieront-elles autre chose que les eaux qui se précipitent du Ciel?

Miracle, que tous les animaux se soient rendus dans l'Arche, &c. Mais ne dites-vous pas vous même que, *Deus est anima brutorum*, & que ce Dieu fait mouvoir les animaux, comme il fait mouvoir les astres. Ainsi dans vos beaux systêmes, quelle difficulté y avoit-il à les conduire à ce rendez-vous?

V. Dict. Philos. article *Bêtes*.

Miracle, que Noé ait trouvé dequoi les nourrir pendant dix mois. Mais n'avoit-il pas eu assez de tems pour leur faire leurs provisions, puisqu'il mit tant d'années à construire l'Arche?

Miracle, que tous les animaux aient tenu dans l'Arche avec leurs provisions. Mais il semble que vous ne sachiez pas ce que c'est qu'un vaisseau. Nos plus gros vaisseaux de guerre ne sont que de très-petites machines, en comparaison de ce qu'étoit l'Arche; & cependant il est inconcevable qu'on puisse y faire entrer tant des choses pour les agrets, provisions, munitions, service d'artillerie; & avec tout cela l'on y voit encore quelquefois des troupeaux entiers.

Miracle, que tous ces animaux aient trouvé dequoi se nourrir en sortant de l'Arche. Mais vous ne faites donc pas attention qu'après le déluge, les animaux carnaciers ne devoient pas manquer de trouver dequoi se nourrir. Pour les autres animaux, ils ne pouvoient pas manquer d'herbages à demi-desséchées. Et de quoi

vivent les loups, les sangliers, les chamois durant les longs hyvers? Hé, Monsieur, de pareilles objections sont-elles dignes de votre savante & profonde Philosophie?

Mais ensuite que direz-vous de tous ces monumens du déluge, ces couches, ces lits de coquillages, & toutes ces productions de la mer, que l'on trouve par-tout dans les entrailles de la terre, dans le voisinage & jusqu'au sommet des plus hautes montagnes?

LE MÉCRÉANT.

Je dirai que cela ne prouve rien du tout pour le déluge. Je vous dirai que ce lits, ces couches de coquilles qu'on a découvert de tout côté, à soixante, à quatre-vingt, à cent lieues même de la mer, sont une preuve incontestable, qu'elle a déposé peu-à-peu ces productions maritimes sur des terreins qui étoient autrefois les rivages de l'Océan.

LE CHRÉTIEN.

On ne peut pas faire une réflexion plus heureuse. En la suivant, on trouvera qu'il y a eu autrefois des ports de mer dans les Villes de Suisse & sur le Mont-Cénis; car dans tous ces endroits-là on trouve de ces lits & de ces couches de coquilles, que la mer a déposé peu-à-peu sur ces terreins, lorsqu'ils étoient baignés par l'Océan.

LE MÉCRÉANT.

Oserez-vous nier que la mer ait pu couvrir successivement tous les terreins l'un après l'autre, & que cela ait pu arriver par une gradation continuelle, dans une multitude prodigieuse de siécles?

LE CHRÉTIEN.

Oui, Monsieur, j'ose le nier.

LE MÉCRÉANT.

La mer, en cinq cens années de tems, s'est retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne, qui étoient de grands ports, & a laissé environ deux lieues de terrein à sec. Par cette progression, il est évident qu'il lui faudroit deux millions deux cens cinquante mille ans, pour faire le tour de notre globe. Donc, la mer se déplace successivement.

LE CHRÉTIEN.

Je vous assure que Bergerac ne nous conte rien dans son voyage de la Lune, de plus admirable, que ce que vous nous contez vous-même ici. Il se peut faire, dites-vous, que la mer ait couvert successivement tous les terreins l'un après l'autre. C'est donc à dire qu'il peut se faire que la mer ait passé autrefois par-dessus les Alpes, les Pyrenées, les chaînes des montagnes de l'Afrique; c'est donc à dire qu'il peut se faire que les baleines se soient promenées autrefois dans les campagnes de la Suisse, & qu'on ait pêché des huîtres sur le grand Saint-Bernard. Oh, Monsieur, que cela est bien trouvé. Mais en ces tems-là où étoient les habitations des hommes? Car selon les loix de la gravitation & les loix des fluides, le globe devoit alors être entièrement couvert par les eaux.

LE MÉCRÉANT.

Monsieur, il ne s'agit pas de ricaner; il s'agit de m'expliquer comment la mer a pu se retirer d'Aiguemortes, de Fréjus, & de Ravenne

dans l'eſpace de cinq cens ans, ſans quoi j'aurai toujours le droit de conclure qu'elle a pu ſucceſſivement couvrir tous les terreins l'un après l'autre.

LE CHRÉTIEN.

Je vous rendrai compte très-volontiers de ce changement qui eſt arrivé à ces villes, & à quelques autres qui ſe trouvent dans la même poſition. Mais je dois d'abord vous dire & vous démontrer, que le monde eſt encore aujourd'hui tel qu'il étoit il y a deux & trois mille ans; & que quelques petits amas de ſable ou de gravier, arrêtés ſur quelque côte, n'ont pas plus fait de changement dans le monde, qu'en font dans une rivière quelques pieds de terre ou de cailloutage qui s'ébouleront & s'arrêteront ſur ſon bord.

Qu'on conſulte Strabon, Pomponius Mela; ces Géographes qui écrivoient, il y a ſeize à dix-ſept cens ans; on trouvera qu'ils nous repréſentent les côtes de l'Eſpagne, des Gaules, de l'Italie, de la Grece, de l'Aſie & de l'Afrique, telles que nous les voyons encore aujourd'hui; que des ports de mer ſitués dans tous ces différens pays, & connus depuis plus de deux mille ans, ſe trouvent encore aujourd'hui dans la même place où ils ſe trouvoient alors, & reçoivent les vaiſſeaux comme ils les ont toujours reçus. Cependant ſelon votre beau calcul, ces ports devroient déja ſe trouver à huit ou dix lieues des côtes. Que l'on compare nos cartes modernes à celles qui ſont faites ſur Strabon, Pomponius Mela, &c. on y verra les côtes de la Méditerannée parfaitement les mêmes; on y verra Calpe ou Gibraltar, Carthagene, Barcelone, Marſeille, Antibes, Gènes, Oſtie, Naples, Corfou, Conſ-

tantinople, Seïde ou Sidon, Carthage, ou plutôt ses ruines, on les verra encore aux mêmes lieux où elles étoient autrefois. Ainsi cette idée du déplacement des mers, n'est qu'une imagination de Romancier.

Ce changement de position pour Aiguemortes, Fréjus & Ravenne, ne prouve rien pour vous. On bâtit d'abord ces villes dans des endroits marécageux, on y construit des ports, on néglige de les curer, la vase s'y amasse, elle se répand; ce n'est pas la mer qui se retire; c'est un bourbier qui s'éleve, qui corrompt l'air, qui fait déserter les habitans. Aussi Aiguemortes n'est plus qu'une retraite de pêcheurs; Fréjus, ville Episcopale, n'est qu'un village presque abandonné. Ces villes & ces ports, seroient encore frequentés comme ils le furent autrefois, si l'on avoit donné les soins nécessaires pour les entretenir. Combien y a-t-il que le port de Cette ne seroit plus rien, si l'on ne travailloit pas toujours à le vuider?

Pour Ravenne, on sait qu'elle étoit autrefois au milieu des eaux; & c'est pour cela qu'on appelloit autrefois ses habitans, les Grenouilles de Ravenne, *Ranæ Ravennates*. A quelque distance de cette ville étoit un port, où Auguste tenoit une flotte pour la sûreté de la mer Adriatique. Mais le terrein s'étant élevé peu-à-peu, on fauche, on moissonne aujourd'hui où l'on ne faisoit autrefois que pêcher. Ainsi je ne vois rien en cela, qui puisse faire soupçonner ce déplacement de mers que vous imaginez.

LE MÉCRÉANT.

Cependant, combien trouve-t-on aujourd'hui d'excellens Ecrivains qui admettent ce changement. Lisez la savante Histoire Natu-

relle de Mr. de Buffon, & vous verrez toutes les découvertes & observations qu'il a fait sur cela.

LE CHRÉTIEN.

On faisoit autrefois des Romans de galanterie, on en fait aujourd'hui de Physique. Tel est le Livre de la Théorie de la Terre, par Mr. de Buffon. C'est le jugement qu'en portent les Sages.

LE MÉCRÉANT.

Peut-on parler ainsi des Ouvrages d'un aussi grand Homme que Mr. de Buffon?

LE CHRÉTIEN.

Je rendrai volontiers aux talens de Mr. de Buffon, la même justice que tout le public lui rend. Mais je ne m'écarterai gueres des sentimens de ce public, en disant que Mr. de Buffon n'a prétendu donner qu'un Roman dans son Histoire de la Théorie de la Terre.

Peut-on croire en effet qu'il parle sérieusement, quand il vous dit que les planetes, ces corps froids & opaques, ont été formées du corps même du soleil, qui n'est que feu & lumière? Quelle imagination, de dire que cela est arrivé par la chûte oblique d'une comete sur cet astre, que la comete par cette chûte a sillonné le Soleil, & en a enlevé une grande quantité de matière, qui a donné naissance à ces planetes, lesquelles se sont mises à courir plus ou moins loin du soleil, selon leur plus ou leur moins de densité. Les belles découvertes qu'il nous donne là. Tom. I. p. 194.

Peut-on croire qu'il parle sérieusement, quand il vous dit que ces planetes ont été autrefois de petits soleils, qui ont dû brûler pen- Ib. 217.

dant quelque tems, mais qu'elles se sont éteintes faute de matières combustibles, comme le soleil s'éteindra probablement par la même raison dans les âges futurs ? Mais, dira-t-on à Mr. de Buffon, si le soleil doit s'éteindre peu-à-peu, il doit donc être déja moins chaud qu'il n'étoit il y a deux siécles, & en remontant jusqu'à dix, douze, quinze, vingt siécles, il devoit être toujours plus chaud. Quelle devoit donc être la chaleur qu'on éprouvoit sur la terre, il y a cinq cens, mille, deux mille, ou trois mille ans ? Tout cela ne doit-il pas être mis au nombre des idées romanesques ?

Ib. 140. Peut-on croire qu'il parle sérieusement, quand il vous dit que cette mer immense qui sépara l'ancien continent du nouveau, a pu se former tout-à-coup par l'affaissement de quelque vaste caverne dans l'intérieur du globe ; que les eaux qui couvroient la terre, ont alors coulé nécessairement de tous côtés pour former l'Océan Atlantique, & que c'est ainsi que se sont découvertes les terres que nous habitons ? Qui est-ce qui a donné à Mr. de Buffon les nouvelles de cette catastrophe ? En quel tems s'est fait cet affaissement ? Quelle idée doit-on se former de l'Architecte qui avoit si mal construit & si mal étayé cette grande partie de l'univers ? Enfin quelle caverne, que celle qui avoit près de quatre mille lieues de long, sur douze à treize cens de large ?

Ib. 114. &c. Peut-on croire qu'il parle sérieusement, quand il explique la manière dont se sont formées les montagnes ? Elles ne se sont formées, vous dit-il, que par diverses couches de parties de pierre & de terre, que les eaux ont entraînées & transportées, & qui se sont élevé peu-à-peu ; que c'est ainsi que se sont formées les chaînes immenses des Alpes, des Pyrenées,

du Caucase, &c. Mais, lui dira-t-on, lorsque la cime même de ces masses immenses étoit couverte par les eaux, quelles étoient alors les régions de la terre que les hommes auroient habitées ? Ou quelles étoient alors les loix des fluides, de l'hydrostatique, & de la gravitation ?

Je n'aurois jamais fini, si je voulois faire de pareilles observations sur toutes les autres choses qu'il avance dans ce même genre. Vous pouvez en juger vous-même par cet échantillon.

LE MÉCRÉANT.

Et que répondriez-vous à l'objection de Mr. du Marsais, qui vous dit que les dimensions de l'Arche de Noé font voir l'impossibilité qu'il y avoit d'y placer & d'y nourrir la dixième partie des animaux qui devoient y être.

Analyse de la Religion Chrét. page 4.

LE CHRÉTIEN.

Je luis répondrois que nos Philosophes sont bien plus hardis à affirmer, qu'habiles à prouver. Du Marsais fait cette assertion, & les preuves sont restées au bout de sa plume. Puisqu'il n'a pas été en état d'en fournir aucune, je n'ai rien à lui dire de plus. Au reste, nous autres Chrétiens, nous ne nous mettons gueres en peine des objections, difficultés, assertions de Mrs. les Philosophes; elles sont toutes confondues par les excellentes dissertations que nous ont donné sur ce sujet Jean Buteo, Chanoine régulier de saint Antoine, & Mr. Pelletier de Rouan. Ces excellens Ouvrages ne laissent rien à désirer sur ce point. On en trouvera tous les détails dans le premier volume de la Bible, imprimée à Avignon chez Merande en 1767, en seize volumes in-quarto.

LE MÉCRÉANT.

Pour tout cela je ne changerai pas d'avis.

LE CHRÉTIEN.

Vous êtes encore jeune, Monſieur. Je ne deſeſpére pas que vous ne deveniez un jour plus ſage.

DESTIN.

On trouve dans le Dictionnaire Philoſophique un article ſur le Deſtin, où l'Ecrivain a ramaſſé aſſez exactement, & copié aſſez fidèlement toutes les extravagances qu'a débitées Hobbes ſur ce ſujet. Il s'efforce de les embellir des graces de ſon ſtyle, & il les répete d'un air qui annonce qu'il eſt très-content d'avoir ſi bien dit.

On peut regarder le ſyſtême du Deſtin comme la preuve la plus forte de l'aveuglement du Paganiſme, de l'extravagance des anciens Philoſophes, & de la ſtupidité groſſière de ceux qui les ont écouté. Le Deſtin, ſelon eux, étoit une Loi, un Décret éternel, néceſſaire, qui fixoit & régloit irrévocablement tout ce qui devoit jamais arriver à un chacun, & qui ſoumettoit également les hommes & les Dieux. Il eſt vrai que pluſieurs ſavans Payens ont reconnu toute l'extravagance de cette opinion: Ciceron ne fait qu'en railler dans ſon Livre *De Fato*, où il dit expreſſément que le Deſtin n'eſt qu'une chimere, *Fati vis nulla eſt*. Seneque la combat fortement dans le ſecond Livre des *Queſtions naturelles*; & Plutarque dans ſon Traité des contradictions des Stoïciens, en fait voir toute l'abſurdité.

Cependant c'eſt cette abſurdité qu'on prétend renouveller aujourd'hui, & qu'on s'effor-

ee d'étayer par le raisonnement, les exemples & l'autorité. On pourra juger de la force de ces preuves, & de la vigueur de ces raisonnemens par le Dialogue suivant. C'est un Fataliste & un Sage qui parlent. Le Fataliste répète tout ce qui est présenté dans le Dictionnaire Philosophique; & le Sage lui fait remarquer combien tout cela est mal raisonné.

LE FATALISTE.

Quoi, vous n'admettez pas le système du Destin! Vous me surprenez.

LE SAGE.

Et vous, vous l'adoptez; vous me surprenez encore bien davantage.

LE FATALISTE.

La doctrine du Destin est peut-être la plus ancienne qu'on connoisse, puisque c'est dans le plus ancien de tous les auteurs, Homere, que l'on en trouve l'idée & la notion, ce qui prouve qu'elle étoit très en vogue de son tems. Les Pharisiens chez les Juifs l'enseignoient également; pourquoi êtes vous si surpris que des Philosophes l'admettent?

LE SAGE.

Arrêtez, Monsieur, vous faites d'abord un anachronisme trop fort, pour qu'on vous le passe. Vous dites que le plus ancien des Livres que nous ayons c'est Homere; & Moyse, dont nous avons également les livres, vivoit près de six cens ans avant Homere. Le premier nâquit l'an du monde 2464, & l'autre l'an 3039. Commencez donc par réformer ce point. Salian.

Pour la Doctrine des Phariséens, vous ne l'entendez pas mieux que la Chronologie. Le

Destin qu'on dit qu'ils admettoient, n'étoit autre chose que la prescience infaillible de Dieu, telle que l'admettent les Théologiens & les Philosophes Chrétiens. Si l'historien Joseph a employé le mot de *Destin*, c'est parce qu'il écrivoit pour des Grecs & des Romains qui n'entendoient rien à cette prescience.

Que pouvoit être en effet le Destin pour des Docteurs comme les Pharisiens ? Ils admettoient la liberté dans l'homme ; ils lui donnoient la raison pour guide ; ils reconnoissoient des vices & des vertus, des peines & des récompenses, & un jugement après la mort ; ils étoient extrêmement zèlés pour la Religion, les devoirs du culte, la prière, & pour tout ce qui peut nous donner les plus hautes idées des grandeurs de Dieu.

C'est l'historien Joseph qui nous peint ainsi les Pharisiens. « Leur manière de vivre, nous » dit-il, est très-simple. Ils ne connoissent » point les délices de la vie. Ils ne s'éloignent » jamais de ce que la raison leur a une fois » montré. Ils reconnoissent un *Destin*, de ma» nière cependant que l'homme n'en est pas » moins libre : Dieu, disent-ils, ménageant les » choses de telle façon que l'homme a toujours » sa liberté, pour choisir entre le vice & la » vertu, quoique tout arrive toujours selon » les vues de Dieu. Ils admettent l'immortalité » de l'ame, un jugement après la mort, des » traitemens tels qu'on les aura mérité par ses » vertus ou par ses crimes, des peines éter» nelles pour les méchans ; & tout ce qu'il y a » de plus solemnel dans le culte divin & dans » la prière, se régle par leurs sentimens. »

Antiq. Jud. liv. 18. c. 2.

Monsieur, reconnoîtriez-vous ces gens-là pour des Fatalistes ; ou seriez-vous vous-même Fataliste avec tous les Dogmes des Pharisiens ?

LE FATALISTE.

Un Philosophe est très-persuadé que tout se fait par des loix immuables, que tout est arrangé, que tout est un effet nécessaire.

LE SAGE.

Tant pis pour le Philosophe. Sa persuasion ne fait gueres d'honneur à sa raison.

LE FATALISTE.

Ou le monde subsiste par ses loix Physiques; par sa propre nature; ou un Etre Suprême l'a formé selon ses loix suprêmes. Dans l'un & l'autre cas, ces loix sont immuables; dans l'un & l'autre cas, tout est nécessaire. Les corps graves tendent vers le centre de la Terre, sans pouvoir tendre à se reposer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas; tout est arrangé, engrené, limité. L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées. Il vient un tems où il perd nécessairement ses dents, ses cheveux, ses idées.

LE SAGE.

L'abus d'un terme fait tout le fond de votre Sophisme; l'explication de ce terme suffit pour le faire évanouir. Qu'on explique seulement ce mot *nécessaire*, & toute votre doctrine ne présente plus qu'un ridicule verbiage.

Il est des choses nécessaires par des loix immuables, desquelles loix l'usage & l'application n'est point soumise à notre volonté; il en est de nécessaires par des loix immuables, dont l'application & l'usage est soumis à notre volonté. Voilà deux genres de nécessités bien différentes l'une de l'autre.

Ainsi, selon la nécessité du premier genre; il est nécessaire (que nous le voulions, ou que nous ne le voulions pas) que les corps graves tendent vers le centre de la terre, & qu'un corps qui a plus de densité que le liquide dans lequel on le plonge, descende au fond.

Ainsi, selon la nécessité du second genre, il est nécessaire qu'un homme qui en se battant reçoit un coup d'épée dans le cœur, en périsse. Mais il n'étoit pas nécessaire que cet homme se battît; il s'est battu, parce qu'il l'a voulu. Il n'étoit donc pas nécessaire que cet homme mourût d'un coup d'épée.

Enfin quel abus de termes, de dire que le Destin des corps graves est de descendre, d'un poirier de ne point porter d'ananas! Les anciens Fatalistes ont-ils jamais rien avancé d'aussi risible.

LE FATALISTE.

Mais Dieu ne fait rien d'inutile. Donc tout est nécessaire.

LE SAGE.

Il n'est pas nécessaire qu'un homme ait un tel nombre de dents. Quand il s'en fait arracher une, il n'est pas moins homme qu'auparavant. Cette dent lui servoit quand elle étoit saine. Elle n'étoit donc ni inutile, ni nécessaire. Il vous seroit bien nécessaire à vous d'être un peu plus Logicien.

LE FATALISTE.

Ne regardez-vous pas comme des imbécilles ceux qui disent: Mon Médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il l'a fait vivre dix ans de plus qu'elle ne devoit vivre. Car il est clair que cette tante ne pouvoit pas s'em-

pécher d'avoir dans un tel tems une certaine maladie, que le Médecin ne pouvoit pas être ailleurs que dans la ville où il étoit, que cette tante devoit l'appeller, & lui prescrire les drogues qui l'ont guérie. Le Médecin n'a certainement pas contredit en cela l'ordre de la nature, il l'a suivi.

LE SAGE.

Hé, Monsieur, combien n'y a-t-il pas de maladies qu'on pourroit s'empêcher d'avoir? Combien sont occasionnées par des imprudences, des excès, des débauches qu'on auroit pu éviter. Tel meurt d'une indigestion qui eût encore vécu long-tems s'il eût été plus sobre; tel périt, &c. Le mal marié n'attribue pas son malheur au Destin, & à des loix immuables & nécessaires. Il ne s'en prend qu'à lui-même. *Tu l'as voulu, George Dandin.* Le mal marié raisonne bien mieux que le Fataliste.

Quelles sont ces loix immuables qui attachoient le Médecin à la ville, qui obligeoient la malade de l'appeller, qui rendoient la maladie nécessaire? n'est-ce pas là un jargonnage à faire frémir le bon sens? Loin d'être Philosophe, n'est-ce pas deshonorer la raison, que de parler ainsi!

LE FATALISTE.

Un Paysan croit qu'il a grêlé par hazard sur son champ. Mais le Philosophe sait qu'il n'y a point de hazard, & qu'il étoit impossible dans la constitution de ce monde qu'il ne grêlât pas ce jour-là en cet endroit.

LE SAGE.

Vous faites dire au Paysan ce qu'il ne dit pas. Il regarde la grêle, non comme un effet

du hazard, mais comme un malheur, & il s'en tient là. Il en fait sur ce point autant que le Philosophe. Le Philosophe n'en fait pas plus que lui; mais il bavarde davantage.

LE FATALISTE.

Mais ne seroit-il pas plaisant qu'une partie du monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût pas ? qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive, ne dût pas arriver ?

LE SAGE.

Tout ce que vous dites-là n'est fondé que sur une ridicule équivoque de ce mot *Devoir*. Ce mot signifie quelquefois la future existence d'une chose, d'autres fois la nécessité d'une chose, & quelquefois encore l'obligation qu'impose une chose. Faisons ces trois propositions : *Je dois aller me promener après le dîner....Un mur qui perd son à-plomb doit tomber... Un sujet doit obéir à son Prince.*

La première proposition signifie l'existence future d'une chose qui dépend précisément de ma volonté, & revient à celle-ci : J'irai me promener après le dîner, parce que je le veux ainsi. La seconde signifie que selon les Loix Physiques, le mur ne peut plus subsister. La troisième exprime une obligation civile & religieuse, à laquelle on ne peut pas manquer, sans se rendre criminel.

Mettriez-vous au rang des beaux esprits, ou au rang des.... ceux qui raisonneroient comme les Fatalistes ?

LE FATALISTE.

Vous avez beau dire, Monsieur; quand on y regarde de près, on voit que la doctrine contraire

contraire à celle du destin est absurde. Mais il y a beaucoup de gens destinés à raisonner mal, d'autres à ne point raisonner du tout, d'autres à persécuter ceux qui raisonnent.

LE SAGE.

Il est, dites-vous, beaucoup de gens destinés à mal raisonner. Cela est vrai. Les Philosophes Fatalistes nous en fournissent des exemples sensibles : d'autres, ajoutez-vous, à ne point raisonner du tout ; & ceux-là sont moins à plaindre que ceux qui raisonnent mal : d'autres à persécuter ceux qui raisonnent. Mais ceux qui raisonnent en Fatalistes ne méritent pas d'être persécutés ; ils ne méritent que la risée & le mépris.

Qu'est-ce, en effet, que le Fatalisme ? C'est une force aveugle qui entraîne invinciblement tous les êtres & toutes les créatures ; qui détermine nécessairement tout en elles indépendamment de leur volonté, & décide inévitablement de tout le cours de leur vie, & enfin de leur sort. Vous dites que la doctrine contraire à celle du Fatalisme & du Destin est absurde. Cela étant :

Il est donc absurde de dire que l'homme est libre, & qu'il est capable de faire le bien ou le mal, à son choix.

Il est donc absurde de faire des loix pour punir le vice, & pour récompenser la vertu.

Il est donc absurde d'établir des Sociétés politiques, des Etats, des Gouvernemens dont les membres soient tenus à des devoirs réciproques.

Il est donc absurde de reconnoître aucune autorité comme véritable & légitime.

Il est donc absurde de dire qu'il y ait des vices & des vertus.

Il est donc absurde d'admettre une Religion, un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur du crime. Voilà votre philosophie & votre sagesse. Adieu, Monsieur le Fataliste..



ÉCRITURE SAINTE.

TOUS ceux qui traitent de la Religion, défenseurs ou adversaires, doivent également convenir qu'il n'est aucun point qui soit plus intéressant & plus décisif, dans ces sortes de discussions, que celui de l'autorité des Livres que nous appellons Divins. Car si ces Livres sont véritablement authentiques & inspirés, c'est-à-dire, s'ils ont été écrits sous la direction de l'Esprit-Saint, & s'ils ont été conservés dans toute leur pureté; dès-lors il n'y a plus de difficultés à faire, tout est dédidé; l'Incrédule est confondu, & le Chrétien triomphe. Mais si leur authenticité & leur caractère de divinité restent douteux, il n'est plus aucun point fixe auquel on se puisse tenir dans l'examen de la Religion. Aussi les Docteurs Chrétiens n'ont-ils rien oublié pour établir & démontrer l'autorité des Livres sacrés, ni les Docteurs de l'impiété pour l'affoiblir & la combattre.

Si l'on démontre donc à l'homme qui est capable de suivre un raisonnement, & qui est docile à sa raison, si on lui démontre que les Livres de l'Ecriture Sainte sont les Livres les plus authentiques qu'il y ait jamais eu dans le monde, c'est-à-dire, ceux qui méritent le plus de créance & de foi; si on lui démontre que ces Livres portent des caractères évidens d'inspiration & de divinité, c'est-à-dire, qu'ils

n'ont pu être écrits avec le secours des seules lumières naturelles, mais qu'il a fallu à leurs auteurs une assistance spéciale, & des lumières surnaturelles de la part de Dieu, il faudra conclure de-là qu'il n'est point d'autorité plus respectable & plus forte que celle des Livres saints, qu'il n'en est point à laquelle il soit plus raisonnable de se soumettre, & à laquelle il soit plus criminel de résister.

Or, les deux points d'où suivent ces conséquences, savoir, l'authenticité & la divinité de ces Livres, nous espérons de les mettre dans le plus beau jour, & de les démontrer de manière à ne laisser ni incertitude, ni nuages, ni doute dans l'esprit. C'est ce qui se fera par les deux propositions que nous allons établir.

PREMIERE PROPOSITION.

Les Livres de l'Ecriture Sainte ont la plus grande authenticité que l'homme raisonnable, & le critique le plus sévere puissent exiger.

Preuves de la Proposition. Des Livres qui ont été tous écrits par des auteurs contemporains, ou presque contemporains, lesquels tenoient le rang le plus distingué dans une Nation; des Livres qui ont toujours été confiés à la garde de l'autorité publique, auxquels il étoit défendu, sous les plus grièves peines, de faire le moindre changement; que l'on ne communiquoit aux étrangers qu'avec les précautions les plus grandes; qu'un même peuple a regardé, pendant une longue suite de siècles, comme son trésor le plus précieux, & s'est intéressé à conserver dans la plus grande intégrité; que deux Nations, toujours jalouses l'une de l'autre, ont conservé avec le respect le plus religieux. Des Livres qui réunis-

ſent tous ces caractères, doivent être regardés comme revêtus de la plus grande authenticité que l'on puiſſe déſirer; & l'on défie les Incrédules d'en citer d'autres, qui réuniſſent tous ces caractères & tous ces avantages.

Or, tous ces caractères & ces avantages ſe retrouvent dans les Livres de l'Ecriture Sainte.

Ces Livres ſont donc le plus authentiques, les plus sûrs, les plus dignes de foi que l'on connoiſſe.

La première Propoſition, qui ſert de principe à ce raiſonnement, eſt ſi claire & ſi ſimple, qu'il n'eſt point de critique qui oſe la conteſter.

La ſeconde Propoſition eſt l'application de ce principe aux Livres ſaints. Si nous faiſons voir que cette application eſt parfaitement juſte, dès-lors il faudra néceſſairement admettre la troiſième Propoſition, & convenir qu'il n'y a point au monde des Livres plus authentiques que ceux de l'Ecriture Sainte. Or, c'eſt ſur quoi nous allons donner les preuves les plus claires & les plus convaincantes, en reprenant chaque partie de la première Propoſition.

I.

Les Livres Saints ont été écrits par des Auteurs contemporains.

1°. Le Pentateuque, ſi nous en exceptons le Livre de la Geneſe, ou Origine du Monde, & ſur lequel nous ferons ci-après quelques obſervations: le Pentateuque n'eſt que l'Hiſtoire de la ſortie des Hébreux de l'Egypte, de la promulgation & de tout le détail de la Loi, & du ſéjour de ce peuple dans les déſerts, juſqu'à ce qu'il arriva ſur les bords du Jourdain,

pour se mettre en possession de la Terre promise. Or, Moyse est le Héros ou le Chef sous lequel tous ces événemens eurent lieu; & c'est lui-même qui en est l'Historien. Voilà donc la première partie des Ecritures qui a pour auteur un homme contemporain des choses même qu'il raconte.

Josué, successeur de Moyse, conduisit toute l'entreprise de l'Etablissement des Hébreux dans la Terre promise, & ce fut lui-même qui écrivit l'histoire de cet Etablissement. Il joignit son ouvrage à celui de Moyse même, dont il rapporte la mort dans un chapitre qu'on a joint au Deuteronome. Cela est attesté par le Livre même : *Scripsit quoque (Josue) omnia* Josue
verba hæc in volumine Legis Domini. 24.

3°. Le Livre des Juges passe pour avoir été écrit par Samuël, qui fut lui-même le dernier de ces Juges; & l'on croit qu'il composa cet ouvrage sur les Mémoires & Archives publiques, qu'il avoit à sa disposition comme Chef de son peuple. Il est encore l'auteur d'une bonne partie du premier Livre *des Rois*, lequel porte aussi le titre de *Livre de Samuël.* Voilà 1. Paral.
donc encore un Auteur contemporain, ou pres- 29.
que contemporain des choses qu'il écrit.

4°. Les Paralipomenes nous apprennent que l'Histoire de David a été écrite par les Prophêtes Samuël, Nathan & Gad, qui avoient vécu avec ce Prince; celle de Salomon, de Roboam 2 Paral.
& d'Abia, par les Prophêtes Addo & Semeïas, c. 9. 12.
qui parurent sous leurs regnes. Ce mêmes Paralipomenes nous instruisent également des Ecrivains de l'histoire des autres Rois, lesquels étoient aussi contemporains de ces Princes. Esdras & Nehemie étant à la tête de leur Nation, écrivirent eux-mêmes ce qui se passa de 2.
leur tems. Judas Macchabée ramassa tous les mé- Macch. 2.

moires de ce qui arriva aux Juifs, pendant les guerres qu'il ſoutint contre les Rois de Syrie.

Voilà toute la ſuite de l'Hiſtorique de l'Ancien Teſtament, & qui, depuis Moyſe juſqu'aux Macchabées incluſivement, comprend environ quatorze cens ans. Par ce premier coup d'œil, on voit que tous les Ecrivains ſont des contemporains; que ce ſont des hommes diſtingués par leurs rangs, ou par leurs talens, par leurs lumières & par leurs vertus; qu'on y trouve des Légiſlateurs, des Prophêtes, des Généraux d'armée, les plus grands Hommes, les premiers Chefs, les plus reſpectables Conducteurs de la Nation.

Qu'eſt-ce que les Incrédules pourroient trouver parmi les Auteurs profanes que l'on pût comparer avec les Auteurs Hébreux? Et quand ils exhalent tant de bile contre ces Auteurs & contre cette Nation, qu'ils les traitent d'ignorans, de barbares, de fanatiques, de ſuperſtitieux, de horde arabe; qu'ils les repréſentent comme les plus mépriſables de tous les hommes, ſe font-ils beaucoup d'honneur à eux-mêmes, & leurs déclamations doivent-elles faire beaucoup d'impreſſion?

Nous avons dit que nous ferions quelque obſervation ſur le premier Livre du Pentateuque. Moyſe n'y parle pas comme contemporain, il ne le pouvoit pas. Mais ce Livre en ſera-t-il pour cela moins authentique & moins digne de foi? Non certainement: car on doit faire attention que ce Moyſe avoit été ſpécialement choiſi par le Seigneur pour conduire l'entrepriſe la plus extraordinaire & la plus grande qui fût jamais; pour être l'interprête de ſes volontés, de ſes ordres & de ſes loix; pour être le thaumaturge le plus admirable qu'on eût vu en aucun ſiécle; pour repréſenter enfin

parmi les hommes de la manière la plus frappante, toute l'autorité & la puissance de Dieu même. *Voilà que je t'ai établi*, lui dit le Seigneur, *pour le Dieu de Pharaon ; & Aaron, ton frere, sera ton Prophête & ton Ministre.* Peut-on douter qu'un homme tel que Moyse ait été inspiré de Dieu, & qu'il ait été surnaturellement éclairé pour connoître lui-même, & pour nous instruire ensuite, de l'origine du Monde. Aussi Josué nous dit-il qu'*après Moyse on ne vit plus dans Israël de Prophête qui l'ait égalé pour les lumières, la puissance, la force, les miracles, les prodiges, & pour les intimes communications avec Dieu.*

Exod. 7.

Deut. 34.

Pour l'Histoire Evangélique, ou le Nouveau Testament, nous n'avons d'autres Auteurs que des Apôtres & des Disciples de Jesus-Christ. Ces Apôtres & ces Disciples ayant été témoins oculaires de ce qu'ils rapportent, ou ayant vécu du tems de Jesus-Christ même, il s'ensuit que tout le Nouveau Testament n'a été écrit que par des Auteurs contemporains.

II.

Les Livres Saints ont été confiés à la garde de l'Autorité publique.

Ce qui donne encore aux Livres saints un caractère unique d'authenticité, c'est que c'étoit un dépôt confié à l'Autorité publique qui veilloit à leur conservation & à leur intégrité. C'étoit-là un point que les Hébreux avoient extrêmement à cœur. Les Livres de la Loi se conservoient dans l'arche même, qui étoit dans le sanctuaire : Moyse l'avoit ainsi ordonné. *Prenez*, dit-il aux Lévites, *ce volume de la Loi, & le placez dans un dès côtés de l'Arche du Seigneur.* Son successeur en usa de même. Car

Deut. 31.

le Livre de Josué, ou de l'établissement des Hébreux dans la Palestine, fut joint au Livre de la Loi par l'ordre de Josué lui-même, & conservé avec les mêmes soins. Lorsque le Grand-Prêtre Helcias voulut exciter le zèle du pieux Josias, après les affreux désordres qui avoit régné sous Manassez & Ammon, prédécesseurs de ce Prince, il lui fit présenter le volume de la Loi qui avoit étoit conservé dans le temple. Nehemie, qui gouvernoit la république Juive peu après la captivité, fit construire une bibliothèque dans laquelle il plaça tous les Livres qui intéressoient la Nation, & tous ceux des Prophêtes, & de David. Judas Macchabée, si connu par ses grandes victoires sur le Roi de Syrie, & qui fut le restaurateur de la liberté & de la Religion de son peuple, suivoit l'exemple que Nehemie avoit donné. Enfin Joseph nous apprend que c'étoient les Grands-Prêtres & le Prophêtes qui avoient ordre non-seulement d'écrire les fastes de la Nation, mais encore de veiller à ce qu'ils fussent conservés dans toute leur intégrité. Nos Philosophes ne seront-ils point fachés que nous mettions au jour des preuves si éclatantes de l'authenticité de Livres saints, ou que pourront-ils répondre à ces preuves?

2 Paral. 34.

2 Macch. 2.

Ibid.

Lib. I. contra Apion.

III.

Les Livres Saints ont toujours été regardés par les Hébreux, comme le plus précieux trésor de la Nation, & conservés dans la plus grande intégrité.

Un troisième caractère d'authenticité qui met les Livres Saints au-dessus de tous les autres livres, c'est le respect infini qu'a eu pour eux toute la Nation pendant une longue suite

de siécles, & l'attention qu'on avoit pour les conserver sans la moindre altération. C'est sur quoi l'Historien Joseph va lui-même nous parler.

« C'est avec beaucoup de sagesse, nous dit-» il, qu'on n'a point laissé parmi nous à cha-» cun la liberté d'écrire. Les Prophêtes seuls » en ont eu la commission. Les uns, divine-» ment inspirés, nous ont instruits des cho-» ses qui étoient de la plus haute antiquité, les » autres ont écrit l'histoire de ce qui étoit » arrivé de leur tems. Ainsi nous n'avons » pas, comme les autres Nations, des multi-» tudes de livres, dont les uns contredisent » les autres. Nos Livres se réduisent au nom-» bre de vingt-deux, desquels les cinq premiers » sont de Moyse, les autres sont de différens » Prophêtes. Depuis tant de siécles que notre » Nation subsiste, il ne s'est trouvé personne » qui ait osé y ajouter, y changer, ou en ôter » la moindre chose. Car c'est un principe gravé » dans l'ame de tous les Juifs dès leur nais-» sance, de regarder ces Livres comme Divins, » d'y demeurer constamment attachés, & de » donner même avec joie leur vie pour dé-» fendre leur créance. Aussi a-t-on vu souvent » un grand nombre de Juifs, aimer mieux » souffrir les plus horribles supplices, & en » durer divers genres de mort, que de pro-» férer une seule parole contre leur Loi, & » de manquer à quelques-unes des observan-» ces de leur Religion. Les Grecs pourroient-» ils nous fournir quelques exemples sembla-» bles » ? Je ne crois pas qu'on soit tenté de nous demander d'autres preuves du respect qu'avoient les Juifs pour les Livres Saints, & de leur soin à les conserver dans toute leur intégrité.

Lib. 2. contra Apion.

IV.

Les Livres de Moyse ont toujours été conservés avec le respect le plus religieux par les Juifs & par les Samaritains, quoique ces deux Nations fussent toujours ennemies l'une de l'autre.

Les Samaritains étoient des peuples originaires de la Médie, & de la province de Chut ou Chus vers les Indes, lesquels furent transportés par Salmanazar dans la Palestine, après la destruction du Royaume d'Israël, & la captivité des dix Tribus. Ces peuples étant Idolâtres, & ayant été affligés de divers fléaux qui sont rapportés dans les Livres Saints & par Joseph, ils crurent que tous leurs malheurs venoient de ce qu'ils ne savoient pas quel étoit le culte qu'exigeoit le Dieu des pays qu'ils étoient venus habiter. Il demanderent donc au Roi d'Assyrie, de leur envoyer quelques prêtres Israélites, pour leur apprendre ce culte qu'ils ignoroient; ils obtinrent ce qu'ils avoient demandé, & se firent ensuite une Religion, mêlée de Judaïsme & d'Idolâtrie.

4 Reg. 17.

Ils adopterent le Pentateuque que ces prêtres Israélites leur avoient communiqué, & ils le regarderent avec le même respect que le regardoient les Juifs eux-mêmes. La jalousie qui subsista toujours entre les deux Nations, ne les empêcha jamais, ni l'une ni l'autre, de regarder également Moyse comme leur Législateur, & de conserver ses livres dans la même intégrité & avec les mêmes soins. Nous avons encore aujourd'hui ce texte Samaritain, qui ne différe du texte Hébreu que pour de petites choses, qui peuvent attacher des éplucheurs scrupuleux; mais il est absolu-

ment le même pour toutes les loix, les prodiges, les personnes, les actions. Ainsi ce Pentateuque Samaritain, donne encore un nouveau dégré d'authenticité à nos Livres Saints.

V.

Les Livres Saints ne se communiquoient qu'avec des précautions infinies, pour en conserver infailliblement toute la pureté.

On peut juger des précautions que prenoient les Juifs dans la communication des Livres Saints, par ce qu'ils firent à l'égard de Ptolomée Philadelphe, second Roi d'Egypte depuis Alexandre le Grand. Ce Prince ayant appris que les Juifs avoient des Livres dont on faisoit la plus grande estime, & qui étoient de la plus haute antiquité, voulut en enrichir la belle bibliothéque qu'il formoit à Alexandrie. Il envoya une ambassade au Grand-Prêtre Eléazard, pour le prier de lui communiquer ces Livres précieux, & de lui envoyer en même-tems des hommes habiles pour les traduire en Grec. Ce fut le Grand-Prêtre lui-même, qui, avec le conseil de la Nation, fit le choix de ceux à qui cet important Ouvrage devoit être confié. C'étoient soixante & douze hommes, choisis parmi les plus anciens Docteurs de la Loi. On leur remit un exemplaire des Livres Saints écrit en lettres d'or, & on leur donna ordre de les rapporter quand ils auroient fini la traduction que le Roi avoit demandé. L'Ouvrage étant achevé, on en fit la lecture en présence de tous les Juifs d'Alexandrie, afin d'y faire les corrections nécessaires, si l'on s'appercevoit qu'on eût manqué en quelque point à bien rendre le texte de la Loi. Mais l'approbation fut géné-

Anti-quit Jud. l. 12. c. 2.

rale ; & c'est cette traduction, qu'on appelle la version des Septante, & que l'Eglise Juive & l'Eglise Chrétienne ont toujours également respectée.

VI.

Les Livres Saints sont invinciblement démontrés authentiques, par la conformité qui se trouve entre les exemplaires conservés par les Juifs, & les exemplaires qu'ont les Chrétiens.

Depuis plus de dix-sept cens ans, les Chrétiens sont séparés des Juifs, & depuis cette séparation il y a entre les uns & les autres la plus grande opposition & la plus grande contrariété de sentimens. Ils ont les uns & les autres les mêmes Livres, sur lesquels sont fondés leur croyance & leur Religion. Les uns & les autres les regardent comme des Livres divins, comme des Livres auxquels il n'est pas permis de changer un mot, une syllabe, un point. Quoique les Chrétiens s'en servent avec avantage pour combattre les Juifs, les Juifs se font le point de Religion le plus inviolable de n'y rien changer ; ils se défendent par l'interprétation & le raisonnement, mais ils ne nient ni n'alterent le texte, & ils n'accusent jamais les Chrétiens de l'avoir altéré ; on trouve la plus parfaite conformité entre leurs exemplaires & les nôtres. Or, puisque malgré cette opposition & cette contrariété de sentimens entre les Juifs & les Chrétiens, les uns & les autres nous présentent toujours des exemplaires si conformes des Livres Saints, n'est-ce pas une preuve démonstrative qu'ils les ont de part & d'autre conservé, depuis tant de siécles, dans toute leur pureté ? N'est-ce pas, avec tout ce que nous avons déja dit, la démonstration la plus évidente de leur authenticité ?

Que l'homme du Dictionnaire, que le prétendu Milord Bolingbroke, que l'Auteur des trois Homélies, car c'est ici le Protée de la fable, puisque ces trois hommes n'en font qu'un; que cet homme fasse sur quelques mots, quelques expressions, des chicanes que nous détruirons aisément ci-après; cela n'empêche pas que les Livres qui sont entre les mains des Juifs & ceux qui sont entre les mains des Chrétiens, ne soient absolument & parfaitement les mêmes, pour le fond, les faits, la révélation, les dogmes, la morale, & que l'on ne retrouve exactement dans les uns tout ce qui est annoncé dans les autres. Il faudroit donc avoir renoncé à toute raison & à toute pudeur, pour oser nier l'authenticité de ces Livres, car ce n'est encore que de ce point unique qu'il s'agit ici; & c'est aussi cet unique point que nous nous sommes proposés de démontrer.

Résumé des Preuves.

Il n'est personne, soit parmi les incrédules, soit parmi les Chrétiens, qui ne sache que nous avons des Livres que nous appellons, les Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament, & c'est assez généralement tout ce que la plupart des uns & des autres en savent. Mais que ces Livres aient été écrits par les plus grands hommes d'entre les Hébreux, par des hommes & des Prophêtes divinement inspirés, par des hommes infiniment respectables par leurs talens, leurs lumières, leurs vertus, par des hommes contemporains, & qui ne nous annoncent que ce qui s'est passé sous leurs yeux & de leurs tems; mais que ces Livres aient toujours été regardés avec le respect le plus religieux, & qu'on ait pris tou-

tes les précautions dont est capable la prudence humaine, pour les conserver dans toute leur intégrité & leur pureté; que ces Livres enfin, soient par-là même revêtus des plus grands caractères d'authenticité qu'il soit possible de trouver, c'est ce que la plupart des hommes ignorent, ou à quoi du moins ils ne font guéres d'attention.

Cependant, des Ecrivains incrédules & des libertins, profitent de cette indolence & de cette ignorance presque générale, & ils en abusent pour insulter la Religion & séduire des Chrétiens ordinairement trop peu instruits, & naturellement trop bien disposés à la séduction & à l'infidélité. C'est pour cela que nous avons cru devoir démontrer ce point d'une manière propre à confondre les séducteurs, & à rendre inexcusables ceux qui se laisseroient entraîner à la séduction. Venons maintenant au second point, qui concerne les Livres Saints, c'est-à-dire, la Divinité, ou inspiration de ces mêmes Livres.

SECONDE PROPOSITION.

Les Livres Saints sont évidemment des Livres Divins, c'est-à-dire, des Livres inspirés & dictés par l'esprit de Dieu.

Preuves de la Proposition. On doit regarder comme évidemment Divins, c'est-à-dire, comme dictés par l'Esprit de Dieu, des Livres qui annoncent des vérités qu'aucunes lumières naturelles ne pouvoient découvrir, & que Dieu seul pouvoit connoître & manifester.

Or, les Livres Saints annoncent des vérités qu'aucunes lumières naturelles ne pouvoient découvrir; & que Dieu seul pouvoit connoître & manifester.

Donc, *les* Livres Saints ſont évidemment des Livres divins, c'eſt-à-dire, inſpirés & dictés par l'Eſprit de Dieu.

Il n'eſt certainement perſonne qui ne ſente d'abord l'évidence de la première propoſition; ainſi elle n'a nul beſoin de preuve. Toute la difficulté ne peut donc rouler que ſur la ſeconde; & on la démontre avec la dernière clarté, par ce raiſonnement très-ſimple, & que nous préſentons ainſi.

Il n'y a que Dieu qui puiſſe connoître, prédire, & annoncer ce qui doit arriver, & ce qui arrivera infailliblement dans une longue ſuite de ſiécles; & il n'eſt point de lumières naturelles qui puiſſent le prévoir infailliblement.

Or, les Livres Saints nous annoncent comme des vérités, l'enchaînement d'un grand nombre d'événemens & de faits qui ne devoient arriver que dans une longue ſuite de ſiécles.

Donc, les Livres Saints nous annoncent des vérités qu'aucunes lumières naturelles ne pouvoient découvrir, & que Dieu ſeul pouvoit connoître & manifeſter.

En effet, ces vives lumières qui percent dans les profondeurs obſcures de l'avenir; qui montrent comme déja préſent, ce qui ne doit arriver que dans les ſiécles les plus reculés; qui préſentent les révolutions, & les détails des révolutions que doivent éprouver les Empires, ces lumières ſont infiniment audeſſus des intelligences humaines; elles ſont un caractère eſſentiel de la Divinité; & il n'y a que la Divinité qui puiſſe les communiquer. Or, ce ſont ces lumières toutes divines qui ſont répandues de toute part dans les Livres Saints, & qui y ſont répandues avec tant

d'éclat, qu'il eſt impoſſible que le fidéle & le mécréant, le Chrétien & l'incrédule, n'en ſoient pas également éblouis & frappés.

Dans ces Livres, on voit annoncé bien des ſiécles auparavant, preſque tout ce qui doit faire la deſtinée de l'Univers; on y voit tout ce qui doit faire en particulier, l'hiſtoire de la poſtérité d'Abraham, toutes les révolutions que doivent éprouver les plus grandes Monarchies du monde, tout le détail de la vie admirable, du ſacrifice ſanglant, & du régne glorieux de Jeſus-Chriſt; enſorte que l'on peut regarder ces Livres comme une prophétie continuelle, & comme l'Hiſtoire anticipée de l'Univers avant l'établiſſement de la Religion.

Mais parce que ces vérités ſi lumineuſes, ſi intéreſſantes, ſi déciſives, ne ſont pas généralement aſſez connues, nous allons préſenter comme en raccourci ces divers Tableaux Prophétiques, comme autant de titres qui conſtatent la Divinité & l'inſpiration des Livres Saints.

Ier. Tableau Prophétique.

Toute l'Hiſtoire des Hébreux repréſentée en détail, & annoncée par les Prophéties des Livres Saints.

Depuis Abraham, le Pere des Croyans, juſqu'à la deſtruction de la République Judaïque ſous Veſpaſien, il s'écoule plus de vingt ſiécles. Dans ce long intervalle, il n'arrive preſque rien au peuple Hébreu, qui n'ait été annoncé par les Prophêtes auſſi clairement qu'il a été enſuite fidélement repréſenté par les Hiſtoriens.

Abraham étoit encore ſeul, & ſans enfans, lorſque le Seigneur, lui faiſant parcourir la Paleſtine, lui annonce qu'il aura une poſtérité

aussi nombreuse que les étoiles qui brillent dans le Ciel; que cette postérité sera d'abord opprimée dans une terre étrangère, mais qu'au bout de quatre cens ans, elle en sortira riche & triomphante, pour entrer en possession de Gen. 15.
ce pays même, par les victoires qu'elle remportera sur les anciens habitans. Le séjour du peuple Hébreu en Egypte, l'oppression qu'il y essuya, sa triomphante sortie sous la conduite de Moyse, ses victoires sous Josué, tout cela a-t-il pu être mieux représenté par les Historiens, qu'il n'avoit été annoncé par les Prophéties? Le petit-fils d'Abraham est sur le point de mourir; il rassemble autour de son lit ses enfans; il les instruit en détail de leur future destinée; il leur marque déja ce que chacun d'eux doit, trois cens ans après, posséder dans le pays de Chanaan; il voit les Rois qui sortiront de son sang; enfin, il annonce avec Gen. 49.
extase, dix-sept cens ans avant l'événement, celui qui doit être l'attente & le Libérateur des Nations.

Moyse, l'interpréte des volontés du Seigneur & son confident, le fléau de Pharaon, le Législateur de son peuple, au même tems qu'il instruit ce peuple des divines Loix, il voit avec douleur les prévarications & les crimes auxquels il s'abandonnera après son Deut.
établissement dans la terre promise; il lui an- 29. 30.
nonce la pesanteur des coups dont il sera frap- 31. 32.
pé, ses tardifs repentirs, les miséricordes du Seigneur qui se laissera toucher à leur pénitence, & les Libérateurs qu'il enverra. Qu'on lise les oracles de Moyse, ou l'Histoire des Juges, on trouvera les mêmes événemens.

Salomon abuse des dons que le Seigneur 3. Reg.
avoit répandu avec profusion dans son ame, 11.
& après avoir été le plus sage des hommes,

il devient le plus criminel des débauchés. *Un*
Prophête va lui annoncer de la part du Sei-
gneur, qu'en punition de ses désordres, son
Royaume sera partagé & démembré, & qu'il
n'en restera que la plus petite portion à
famille; & c'est ce qui arriva quelques ann
après sous Roboam succêsseur de Salom
Voilà la division qui partagea les Etats
Hébreux en deux dominations, le Royau
de Juda, & le Royaume d'Israël ou de
marie, telle qu'elle avoit été prédite par
Prophête.

Les peuples du Royaume de Samarie se
vrent à toutes les abominations de l'Idolât
& de la débauche. Le Seigneur les menac
Mich. 1. & les fait avertir par différens Prophêt
Michée annonce que *Samarie sera réduite en*
monceau de pierres, abandonnée aux flammes,
Amos. 5. *ruinée jusqu'aux fondemens*; Amos, qu'*Israël*
enlevé du lieu de sa naissance, & transporté
delà de Damas; Osée, que *les enfans de Sam*
rie seront écrasés contre la pierre, les femmes
ceintes partagées en deux, les hommes passés au
de l'épée.

C'est ce qu'on vit arriver plusieurs ann
après, lorsque Phul Roi d'Assyrie enleva
grand nombre d'Israélites, & lorsqu'ensui
Salmanazar acheva de détruire cette Mon
4 Reg. chie, prit Samarie, & emmena captif Osée
17. le dernier de ses Rois. Les habitans de Ju
imitent les déréglemens des Israélites, & ils
ont à leur tour part à leurs châtimens. La
captivité des Juifs à Babylone, est annoncée
deux cens ans avant qu'elle arrive, par le
Prophête Isaïe, & elle est présentée ensuite
If. 45. avec plus de détail encore par Jéremie. Le
premier de ces Prophêtes appelle déja par son
nom le grand Cyrus qui doit autoriser les

Juifs à retourner dans leur patrie, à relever les murs de *Jérusalem*, & à rebâtir le Temple du Seigneur. Le second donne le nombre précis des années que doit durer la captivité. Jérém. 29.

Il falloit les révolutions les plus singulières pour que ces Prophéties se vérifiassent; rien n'y préparoit lorsque ces Prophêtes parloient aux Juifs. Les Médes étoient alors une Nation encore foible, & les Perses une Nation ignorée. Cependant tout ce que les Prophêtes avoient annoncé, est ensuite vérifié par l'événement.

La dernière révolution que les Juifs devoient éprouver, c'étoit la ruine entière de leur République par les armes de Vespasien, leur bannissement de leur propre patrie, & leur dispersion chez toutes les Nations. Cette Dan. 9.
révolution, Daniel la voit cinq cens ans auparavant, en déclare les causes, en peint les suites & les horreurs. Entendons-le parler lui-même. « J'étois en prière vers le tems du sacrifice du soir, lorsqu'un Ministre Céleste » s'approche de moi, & me dit : C'est dans » soixante & dix semaines (d'années, c'est-à-» dire, quatre cens quatre-vingt-dix ans) » qu'est renfermé le tems le plus intéressant » pour la Ville Sainte, & pour votre peuple. » Soyez donc, Prophête, attentif à mes pa-» roles : Depuis la Prophétie de Jérémie, qui » a annoncé le rétablissement de Jérusalem, » jusqu'au Christ, Roi & Chef de votre peu-» ple, il y aura sept semaines, & soixante-» deux semaines. Dans l'intervalle des sept » premières semaines, on rebâtira la ville & » les murs de Jérusalem; & soixante-deux » semaines après, le Christ sera mis à mort. » Son malheureux peuple qui doit le renier, » sera exterminé en punition de cet énorme

» crime. Une Nation guerrière, conduite par » son chef, renversera de fond en comble la » Ville & le Temple ; tout sera saccagé ; la » fin de la guerre achevera la désolation, & » cette désolation ne finira plus ».

Le Prophète auroit-il pû s'exprimer avec plus d'énergie, s'il avoit été lui-même témoin de ce qui se passa dans cette affreuse & dernière guerre, sous laquelle succomba la République Juive, sans avoir jamais pû se relever ?

Il y a encore une infinité de révolutions, d'événemens, & de faits particuliers qui ont été annoncés par des Prophéties, & qu'on pourroit aussi rapporter. Mais on n'a promis qu'un Tableau en raccourci ; & celui qui a été donné suffit bien pour prouver ce que nous avons avancé. Portons les yeux sur le second Tableau, qui est encore plus frappant.

IIe. Tableau Prophétique.

Les révolutions des plus grandes Monarchies, annoncées par les Prophéties des Livres Saints.

Les anciennes Monarchies les plus fameuses, furent celle des Assyriens ou Chaldéens, qui fut renversée par les Perses, celle des Perses qui fut engloutie par les Grecs sous Alexandre, celle des Grecs qui devint à son tour la proie des Romains. L'Egypte & la Phénicie eurent aussi leurs révolutions particulières. Les Ecrivains Grecs nous ont bien conservé en partie le souvenir de ces grands événemens, les Prophètes Hébreux nous les ont peint de la manière la plus vive, longtems avant qu'ils dussent arriver.

Ce fut l'an du monde 3516 que la superbe Babylone, la plus magnifique, la plus riche,

la plus puissante de toutes les Villes de l'Orient, la Capitale d'un des plus grands Empires qu'il y ait jamais eu, ce fut l'an du monde 3516, qu'elle fut prise par les Médes & les Perses, ainsi que le rapportent Hérodote & Xenophon. Mais trois cens ans avant cette grande catastrophe, Isaïe la représentoit déja par ces vives images : « Poussez des cris & des hurlemens, voici le jour du Seigneur, » voici la punition de Babylone, telle que l'a » vue Isaïe fils d'Amos. Je vois fuir les Ba- » byloniens comme des Daims timides, & » comme des agneaux sans défense ; personne » ne songe à réunir les combattans ; l'effroi » s'est emparé de tous les cœurs. Je vais sou- » lever contr'eux, dit le Seigneur, les Médes » qui ne pensent point à combattre pour l'or » & pour l'argent. Tout ce qui se trouvera » devant eux tombera sous leurs coups ; tout » ce qui se présentera sera passé au fil de l'é- » pée ; les femmes enceintes, les enfans à la » mammelle, seront également immolés. Cette » superbe Babylone qui commandoit à tant » de Rois, ce monument si fameux de l'or- » gueil Chaldéen, sera mis dans le même état » que Sodome & Gomorrhe, dont on n'ap- » perçoit pas aujourd'hui les vestiges ». Environ cent ans avant le siége de Babylone, & dans le tems même où la puissance Chaldéenne étoit à son plus haut degré sous le grand Nabuchodonosor, Jérémie annonce plusieurs circonstances de la prise de cette Ville ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles sont absolument les mêmes, que celles que les Historiens Grecs les mieux instruits, nous ont ensuite raconté. Isaiæ 13.

Comme l'Empire Babylonien fut renversé par les Médes & les Perses sous Cyaxare &

Cyrus, ainsi l'Empire des Perses fut renversé par Alexandre & par les Grecs. Cette nouvelle révolution fut présentée à Daniel deux cens ans avant qu'elle arrivât, car ce Prophête vivoit sous les Rois Babyloniens, & mourut au commencement de l'Empire des

Daniel 8. Perses; & voici comment il s'exprime: « J'ai » vu un Belier qui donnoit de ses cornes contre l'Occident, l'Aquilon & le Midi. Nul » des animaux ne pouvoit lui résister, ni lui » échapper, tout lui réussissoit, & il s'éleva » au plus haut degré de puissance & de gran- » deur. Mais il vient de l'Occident un Bouc » qui parcouroit la terre avec une rapidité in- » concevable. Ce Bouc avoit entre les yeux » une corne extrêmement remarquable. Il s'ap- » proche du Belier, l'attaque, le terrasse, l'écra- » se, & il s'éleve à une puissance qui va toujours » en augmentant. Cependant la grande corne » du Bouc se brise, & en place de celle-là » il s'en éleve quatre autres qui sont beau- » coup moins considérables, de l'une des- » quelles il en sort une médiocre, qui fait » cesser le sacrifice perpétuel, & qui détruit » le lieu de la sanctification. Je m'appliquois, » dit le Prophête, à chercher l'intelligence » de cette vision, lorsque l'Ange du Seigneur » me parla ainsi: Le Belier que vous avez vu, » c'est le Roi des Médes & des Perses, & ce » Bouc impétueux, c'est le Roi des Grecs. » Cette grande corne que vous avez remar- » quée désigne le premier Roi de cette Nation, » & ces quatre cornes qui ont poussé, après » que la grande a été brisée, annonce les » quatre Monarchies qui se formeront de » l'Empire de ce premier Monarque, mais qui » ne l'égaleront pas ».

Ainsi sont désignés le renversement de

l'Empire des Perses, la défaite de Darius, la puissance d'Alexandre, les quatre Monarchies qui après sa mort se formerent de ses conquêtes, & qui furent les Royaumes d'Asie, d'Egypte, de Syrie & de Macédoine. On voit encore dans la même prophétie toutes les barbaries d'Antiochus Epiphanes, dont nous n'avons dit qu'un mot, pour nous en tenir toujours à la plus grande précision.

Nous ne devons pas cependant quitter ce sujet sans faire deux remarques, qui seront très-courtes. La première, c'est que cette prophétie fut présentée à Alexandre le Grand lorsqu'il passa à Jérusalem; que ce conquérant en fut dans l'étonnement; que de l'étonnement il passa au respect pour cet oracle, qu'il regarda comme véritablement divin; & que cela lui inspira une si grande affection pour les Juifs, qu'il leur donna dans sa nouvelle ville d'Alexandrie, les mêmes droits & les mêmes privileges qu'aux Macédoniens. Joseph. Antiq. l. 11.

La seconde, c'est que l'ancien Philosophe Porphyre, ennemi aussi juré des Chrétiens, que le sont nos Philosophes modernes, fut si frappé de cette prophétie, qu'il ne crut pouvoir la décréditer, qu'en disant que le Livre de Daniel n'avoit point été fait par Daniel lui-même, mais par quelque Juif contemporain d'Antiochus Epiphanes. Mais premièrement, ce Porphyre n'a fourni aucune preuve de ce qu'il ose avancer; secondement, Daniel annonce bien des choses qui ne devoient arriver que deux cens ans après Antiochus, comme ce qui regarde les révolutions de l'Empire Romain, la naissance & la mort du Christ, la ruine de Jérusalem & du Temple. Tout cela avoit été également annoncé par Daniel, & n'est arrivé que deux

ſiécles après cet Antiochus. Comment Porphyre ſe tirera-t-il de cette difficulté ?

Enfin l'Empire Romain, qui devoit engloutir tous les autres Empires, les ſurpaſſer en puiſſance & en gloire, & voir naître l'Empire de Jeſus-Chriſt, eſt également préſenté au même Prophête, lorſqu'il explique à Nabuchodonoſor le ſonge myſtérieux que ce
Daniel 2. Prince avoit eu. « Vous avez vu, Prince, lui » dit le Prophête, une ſtatue d'une grandeur » prodigieuſe, dont la tête étoit d'or, la poi» trine d'argent, les cuiſſes d'airain, les jambes » de fer, & les pieds en partie de fer & en » partie d'argile. Vous contempliez cette ſta» tue, lorſqu'une petite pierre ſe détachant » d'elle-même d'une montagne, vient frapper » les pieds de la ſtatue. A ce coup tout ſe » briſe & ſe réduit en pouſſière, l'or, l'ar» gent, l'airain, le fer, l'argile ; tout ſe diſſi» pe, il n'en reſte pas le moindre veſtige ; & » la petite pierre devient une montagne qui » remplit tout l'Univers. Tel a été votre ſon» ge, Prince ; & en voici l'explication. Le » Dieu du Ciel vous a donné en partage la » puiſſance, l'empire & la gloire ; vous êtes » le Roi des Rois, tout eſt ſoumis à votre » volonté & à vos loix ; c'eſt donc vous, Prin» ce, qui êtes repréſenté par l'or dont cette » tête eſt formée. Après vous il viendra un » autre Empire, qui eſt repreſenté par l'argent, » & qui n'égalera pas votre puiſſance, de mê» me que l'argent n'égale pas le prix de l'or. » Ce nouvel Empire ſera ſuivi d'un troiſième, » qui eſt repréſenté par l'airain, & qui s'é» tendra dans toute la terre. Il en viendra » enfin un quatrième, qui eſt repréſenté par le » fer ; & comme rien ne réſiſte au fer, qu'il » briſe tout, qu'il vient à bout de tout, ainſi

» ce

» ce dernier Empire se rendra le maître de » tous les autres, & engloutira tous les au- » tres. Ces pieds, moitié de fer & moitié » d'argile, marquent la division qu'il y aura » dans cet Empire; division qui formera deux » partis, dont l'un se soutiendra, & l'autre » sera dissipé. Ces deux partis s'uniront par » le sang; mais cette union ne sera pas plus » solide que celle de l'argile avec le fer. Et » ce sera alors que le Dieu du Ciel donnera » naissance à un nouvel Empire qui s'étendra » dans l'Univers entier, & qui durera éter- » nellement ».

Il faudroit être bien peu versé dans l'histoire ancienne, pour ne pas saisir d'abord le sens de cette prophétie magnifique. Qu'on se transporte aux tems de Nabuchodonosor le Grand, qui est le premier objet de cette prophétie. C'est son Empire qui est représenté par la tête de ce colosse, laquelle est toute d'or; & cet Empire, au rapport de Berose le Caldéen, étoit incomparablement plus étendu & plus puissant que celui des Perses, qui le renverserent quarante-cinq ans après la mort de Nabuchodonosor. L'Empire des Perses, qui ne subsista que deux cens & quelques années, est représenté par l'argent. L'airain annoncé l'Empire des Grecs, lequel ayant été partagé en plusieurs Monarchies, fut totalement englouti par les Romains.

Apud. Joseph. lib. I. contra Apion.

Enfin ce dernier Empire est représenté par le fer qui dompte tout, ainsi que s'exprime le Prophête, & c'est par-là qu'il caractérise la supériorité de l'Empire Romain par l'étendue, la force & la puissance. Il annonce encore les grandes divisions qu'il y eut entre les premiers Chefs sur la fin de la République, & les alliances infructueuses qu'i's firent entr'eux,

lorsque Pompée épousa Julie, fille de César, & lorsque Marc-Antoine épousa Octavie sœur d'Auguste. Et c'est alors qu'il marque le véritable but de sa magnifique prophétie, en annonçant l'Empire spirituel de Jesus-Christ, lequel doit s'étendre dans toute la terre, & durer jusqu'à la consommation des siécles. Ce seroit ici le lieu de placer notre troisième tableau prophétique de la vie, des miracles, & de l'établissement de l'Empire de Jesus-Christ. Mais comme nous en avons déja donné l'esquisse dans le portrait que nous avons fait de Jesus-Christ au commencement de l'article *Christianisme*, nous n'en répeterons rien en ce lieu-ci.

Réflexion sur le caractère prophétique des Livres de l'Ecriture.

Ce caractère prophétique des Livres Saints, entraîne nécessairement les conséquences les plus pressantes contre les Philosophes. Car si ces Livres sont véritablement prophétiques, il faut nécessairement qu'ils aient été inspirés & dictés par l'Esprit de Dieu. S'ils sont inspirés, dès-lors ils sont Divins; & s'ils sont Divins, on ne doit regarder que comme des collections de blasphêmes tout ce que la cabale Philosophique vomit contr'eux. Cette cabale ne pourroit se défendre qu'en niant l'authenticité de ces Livres, & en disant qu'ils ont été fabriqués après les événemens. Mais on en a démontré avec la dernière clarté, l'antiquité & l'authenticité. Serrés entre ces deux genres de preuves, que peuvent-ils dire encore? On va mettre le comble à leur confusion, en répondant à ce qu'ils ont osé objecter.

Réponses aux objections des Philosophes sur les Divines Ecritures.

I.

Plusieurs Savans ont cru que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moyse. Ils disent qu'il est avéré par l'Ecriture même, que le premier exemplaire connu, fut trouvé du tems du Roi Josias, & que cet exemplaire fut apporté au Roi par le Secrétaire Saphan. Or, entre Moyse & cette avanture il y a 867 ans. Ce Livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babylone, & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les Saintes Ecritures. Tiré du Dict. Philos.

Cet homme auroit parlé plus juste, si au lieu de de dire *plusieurs Savans*, il eût dit, plusieurs impies, &c. & nous, nous allons montrer que ces impies, ou savans, ne débitent que des absurdités & de faussetés.

Il est faux que l'exemplaire trouvé sous le Roi Josias ait été le premier exemplaire connu; puisque 1°. Josaphat envoya des Prêtres & des Lévites avec les Livres de la Loi, pour enseigner & instruire les peuples. Or, Josaphat fut le septième Roi des Juifs, & Josias ne fut que le dix-neuvième. 2°. David fit suivre de point en point les ordonnances de Moyse, lorsqu'il fit transporter l'Arche du Seigneur à Jérusalem; les Livres de Moyse étoient donc alors connus. 3°. Les Prêtres & les Lévites devoient tous les sept ans relire toute la Loi devant tout le peuple; & l'exemplaire original de Moyse lui-même, étoit gardé dans l'Arche d'alliance. Que notre homme a bonne grace à dire que le Livre de la Loi n'a été connu que du tems de Josias! 2 Paral. 17. 1 Paral. 15. Deut. 31.

Il est faux que ce Livre soit resté inconnu

jusqu'au retour de la captivité ; puisque les
Baruch. 2. Juifs de la captivité même, écrivant à ceux qui étoient restés dans la Judée après la prise de Jérusalem, citent dans leur lettre divers en-
Ezéch. 44. droits de la Loi de Moyse, puisqu'Ezechiel, qui étoit du nombre des captifs, présente un grand détail des points de la Loi ; & qu'il est
Daniel 13. dit des parens de la chaste Suzane, qu'ils éléverent leur fille dans le respect & la crainte de la Loi de Moyse.

Il est faux qu'il soit dit dans l'Ecriture que ce fut Esdras qui mit en lumières les Livres Saints. L'Ecriture nous dit au contraire, qu'Esdras étoit un Docteur très-instruit dans la Loi de Moyse ; elle nous apprend qu'un des successeurs de Cyrus, l'envoya en Judée pour instruire les peuples de la Loi qu'on y avoit déja remis en vigueur depuis 80 ans, sous Zorobabel. Voila donc nos Savans convaincus d'être des faussaires ou des ignorans.

II.

De l'Examen important de Bolingbroke.

Je conjecture qu'Esdras forgea tous ces contes de peau d'âne au retour de la captivité. Il les écrivit en lettres Caldéennes dans le jargon du Pays. Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la composition de ce Roman.

Remarquez d'abord l'absurdité & la révoltante indécence de ce conjectureur. 1°. L'absurdité : Il prétend qu'Esdras est l'auteur des Livres attribués à Moyse, & que Jérémie put l'aider dans cette composition. Or, Jérémie étoit mort en Egypte, il y avoit plus de cent ans, lorsqu'Esdras arriva à Jérusalem. 2°. L'indécence révoltante : Toutes les Nations Chrétiennes depuis dix-sept siécles, regardent les Livres de l'Ecriture Sainte comme Divins ; & un misérable qui se cache sous un nom em-

prunté, les traite de *contes de peau d'âne.* Remarquez en second lieu sa modestie. Il donne son ouvrage pour *le plus éloquent, le plus profond, & le plus fort qui ait été fait contre le fanatisme*, c'est-à-dire, contre la Religion Chrétienne. Et toute l'éloquence y consiste dans la brutalité des injures; la force, dans la hardiesse des mensonges; & la profondeur, dans l'impiété toute nouvelle des blasphêmes, & dans l'extravagance des raisonnemens.

Remarquez enfin que le prétendu Milord Bolingbroke est un homme très-aisé à reconnoître à son style & à sa manière de penser; un homme qui sait parfaitement tout ce que dit Voltaire dans ses Mêlanges & dans son Histoire générale, tout ce qui est dit dans la philosophie de l'Histoire, dans le Dictionnaire Philosophique, & dans quelques autres productions écloses plus de vingt ans après la mort du Milord de ce nom.

III.

Ne suffit-il pas du simmple sens commun pour juger qu'un livre qui commence par ces mots : Voici les paroles que prononça Moyse au-delà du Jourdain, *ne peut être que d'un faussaire maladroit, puisque le même Livre assure que Moyse ne passa jamais le Jourdain? La réponse d'Abbadie qu'on peut entendre* en-deçà *par* au-delà, *n'est-elle pas ridicule? Et doit-on croire à un prédicant mort fou en Irlande, plutôt qu'à Newton, le plus grand homme qui ait jamais été?*

Le Bolingbroke, copiste de Spinosa, a-t-il lui-même le sens commun, de décider des choses qu'il ignore entièrement? S'il avoit eu la plus légère teinture de la langue Hébraïque, il auroit su que la particule que le Traducteur Latin a rendu par *trans*, signifie *au voisinage*,

auprès, *sur*. Abbadie avoit donc raison de dire : *Il ne faut pas être fort savant en Hébreu pour savoir que le terme qui est employé dans l'original, signifie indifféremment* deçà *ou* delà, *selon qu'il est appliqué, & que notre version a traduit* deçà le Jourdain.

Abbadie, t. 2. p. 247.

Cet honnête Bolingbroke fait mourir fou en Irlande M. Abbadie. Ce savant Ministre a fait un excellent ouvrage pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne ; pouvoit-il s'attendre à autre chose qu'à des calomnies de la part du Bolingbroke ? Or, c'est une calomnie qu'il soit mort fou en Irlande, puisqu'il est mort à Sainte Mary-la-bonne près de Londres, généralement estimé & respecté.

Enfin il oppose au *prédicant Abbadie Newton, le plus grand homme qui ait jamais été*. Mais, sans se mettre en peine de ces grands termes, on lui dit que quand il s'agira de Géométrie, on préférera Newton à Abbadie, & que quand il s'agira de Religion, on préférera le Théologien Abbadie au Socinien Newton.

IV.

De l'Analyse de la Religion Chrét.

L'Auteur de l'Analyse de la Religion Chrétienne prend un autre tour pour attaquer les Livres Saints. *Si nous les examinons avec attention*, dit-il, *nous verrons que Dina n'avoit que sept ans quand elle fut violée par Sichem ; que Simeon & Levi avoient à peine onze à douze ans, lorsqu'ils passerent tous les habitans de Salem au fil de l'épée ; que les freres de Ruben, âgé à peine de treize ans, conjointement avec tous ses autres freres, tous au-dessous de dix ans, viennent ensuite piller la même ville, dont ils emmenent captifs toutes les femmes & les enfans.*

Pf. 5.

Cette *Analyse de la Religion* sent autant le faussaire que *l'examen important*. Un moment d'attention va mettre la fausseté en évidence.

L'Ecriture Sainte marque expressément que Jacob demeura vingt ans chez Laban, dont il épousa les deux filles Lia & Rachel ; que Dina étoit le septième enfant de Lia, laquelle avoit été mariée sept ans avant sa sœur ; que Jacob, à son retour de chez Laban, s'établit d'abord à Sœcoth, & y bâtit une maison ; qu'il abandonna ensuite cet établissement pour s'approcher de Salem, & que ce fut pendant son séjour près de Salem qu'arriva le malheur de Dina. Tous ces différens séjours, voyages, établissemens, donnent une suite de plus de vingt-cinq ou de trente ans. Dina devoit donc alors être dans sa quinzième ou seizième année au moins, & Ruben dans sa vingt-troisième. On doit par-là juger encore de l'âge de ses freres : & le faussaire affirme que Dina n'avoit que sept ans & Ruben treize, lorsque l'outrage fut fait à sa sœur ! Gen. 33. 34.

V.

L'histoire de Judas mérite qu'on y fasse attention. On verra que pendant l'espace de 22 ans Judas eut trois enfans l'un après l'autre d'une même femme ; que l'aîné fut marié à Thamar, & mourut ; Thamar épousa le second qui mourut aussi ; que dans la suite Judas eut de sa bru Thamar deux jumeaux, l'un desquels fut marié & eut des enfans. On voit quelle vraisemblance il y a, que tout cela se soit passé dans l'espace de vingt-deux ans.

Dans le chapitre de la Genese, où les avantures de Thamar sont rapportées, il n'est pas dit un seul mot du mariage d'un des jumeaux que Judas eut de Thamar. Il n'est parlé que de sa naissance. C'est ce mariage cependant qui fait ici toute la difficulté. Voilà donc l'imposture découverte. Voilà donc le titre de faussaire dûment acquis à Monsieur le faiseur d'Analyse. Gen. 38.

VI.

Les autres Livres ne fournissent pas moins d'exemples de pareilles fautes. Il est dit au Livre des Rois, que Salomon édifia le Temple 480 ans après la sortie d'Egypte. Qu'on en fasse le calcul soi-même suivant la durée du gouvernement des Juges & des Rois, on trouvera plus du six cens ans.

Que l'on compte les cinquante-huit ans des regnes de Saül & de David, les quatre premières années de Salomon, les trois cens trente-huit ans que les Juges, depuis Josuê jusqu'à Samuel, ont gouverné la Nation, les quarante ans que le peuple resta dans le désert, enfin une quarantaine d'années d'intervalle entre différens Juges ; on aura le nombre juste de 480 ans, & une nouvelle preuve que le titre de faussaire est justement donné.

VII.

Au premier Livre d'Esdras il y a une erreur de calcul qui saute aux yeux. Dans le total des Israélites revenus de la captivité, il les fait monter à 42360 ; & en additionnant chaque somme en particulier, il ne s'en trouve que 29819. Troisième preuve du droit qu'à l'Auteur au titre de faussaire. Esdras dit que le nombre total des Israélites revenus de la captivité fut de 42360. Il compte d'abord ceux dont la généalogie fut bien prouvée, & dont le nombre alla à 29819 ;
1 Esdræ. 2. & il ajoute ces paroles : *ceux qui vinrent des villes de Thelmela, de Thelbarsa, de Cherub, d'Adon & d'Emer, ne purent pas prouver de quelle maison ils étoient, & quelle étoit leur origine.* Esdras n'en fait point le dénombrement, comme il l'avoit fait des autres. Ils prirent cependant comme les autres le chemin de Jérusalem. Leur nombre dut être de 12541. Ce nom-

bre ajouté à 29819, fait précisément celui de 42360. Où est donc cette erreur de calcul qui saute aux yeux ?

VIII.

On trouve dans le Pentateuque Samaritain, des contradictions sans nombre avec la Vulgate & avec les Septante. La Vulgate ne compte que 1656 ans depuis la création du monde jusqu'au déluge, & suivant les Septante il y en a 2262; le Pentateuque Samaritain va encore plus loin, & en compte 2309.

1°. On défie tous les incrédules, critiques, contradicteurs, de citer un chapitre, un fait, de l'un de ces Livres, lequel ne se trouve pas également dans les autres; comment donc prouvera-t-on ces *contradictions sans nombre*? Un mot, un nombre peut être changé par une faute de copiste, soit à cause de la ressemblance qu'on trouve entre plusieurs lettres hébraïques, soit à cause de l'inattention naturellement presque inévitable d'un écrivain. Il n'est donc pas surprenant que l'on trouve quelque faute en ce genre dans les anciens Manuscrits. Cela n'empêche pas que l'on y retrouve toujours le même fond, la même suite de choses, la même doctrine.

2°. Pour la différence de calcul, il est très-aisé d'y suppléer. Car quand on voit que le texte Hébreu & celui des Septante s'accordent, on juge que le Samaritain a été altéré; quand l'accord se trouve entre le Samaritain & l'Hébreu, on regarde comme une erreur ce qui se trouveroit de différent dans les Septante; & alors tout rentre dans l'ordre.

Enfin cet homme affirme que suivant la Vulgate il n'y a que 1656 ans depuis la création du monde jusqu'au déluge, & que suivant le

Samaritain il y en a 2309. C'est encore-là une nouvelle fausseté. Car le Samaritain fait cet intervalle de la création au déluge encore plus court que ne le fait l'Hébreu. On peut s'en convaincre en lisant la dissertation de M. l'Abbé de Vence sur les deux premiers âges du monde.

IX.

Quelque peu importantes que soient ces remarques, elles prouvent invinciblement que les Livres sacrés sont sujets à des fautes grossières, qui se rencontrent rarement dans les autres Historiens, & que par conséquent leurs Auteurs n'étoient point inspirés de Dieu, ou qu'ils ont été altérés depuis; ce qu'on ne doit point croire, puisque s'ils sont véritablement émanés de Dieu, & qu'ils doivent faire la regle de notre créance, Dieu ne peut pas avoir permis qu'il y soit arrivé aucune altération.

On doit juger par nos réponses précédentes que les Livres sacrés sont encore bien plus sujets à des calomnies grossières, qu'à des fautes grossières.

Examinons maintenant le raisonnement singulier de cet homme. Il prétend que si ces Livres sacrés avoient été inspirés, Dieu n'auroit pas permis qu'il y arrivât jamais la moindre altération. Mais sur quoi le prétend-t-il? Mais comment prouveroit-il que Dieu auroit dû faire des miracles continuels, pour empêcher l'inattention des copistes particuliers, ou les falsifications des Hétérodoxes?

Mais Dieu n'a-t-il pas pourvu avec assez de sagesse à la conservation de ces Livres dans toute leur pureté? N'a-t-on pas eu dès le commencement du Christianisme les originaux Hébreux, la version des Septante, & l'ancienne version Italique, pour rectifier, réformer,

corriger, ou les falsifications des Hétérodoxes, ou les fautes des copistes ? Origene, né dans le second siécle, n'a-t-il pas employé tous ses talens & ses lumières à rendre aux divines Ecritures toute leur authenticité & leur intégrité? Au quatrième siécle, saint Jérôme, qui savoit toutes ces anciennes langues, l'Hébraïque, la Syriaque, la Grecque, n'a-t-il pas employé, par ordre des Souverains Pontifes, presque toute sa vie à la correction, traduction, & rétablissement entier des Livres Saints ? Les fautes des copistes n'ont-elles pas eté reconnues? Les falsifications des Hétérodoxes n'ont-elles pas été réprouvées ? Le Seigneur n'a-t-il pas pourvu à tout avec sagesse, & pourroit-on avoir encore quelque doute raisonnable & tant soit peu fondé ?

X.

La Vulgate ne compte, depuis Adam jusqu'au déluge, que 1656 ans ; les Septante en comptent 2262. Ils donnent 100 ans de vie de plus que la Vulgate à chacun des ancêtres d'Abraham, & mettent une génération de plus en introduisant un certain Caïnan dont la Vulgate ne parle pas. Si l'on examine sans prévention la cause de cette grande différence, on trouvera que ce ne fut point une erreur d'inadvertance, mais une fraude nécessaire. Ptolomée voulant faire traduire la Bible en Grec, ce Livre alloit paroître aux yeux d'une Nation éclairée. Il fallut donc en concilier la Chronologie autant qu'on pouvoit avec celle des Grecs ; & l'on fut obligé de reculer considérablement le déluge, parce que les Histoires Grecques remontant plus haut que le tems auquel il est fixé dans l'Hébreu, la fausseté en auroit été démontrée sur le champ.

On diroit que cet homme-ci a deviné juste, & qu'il a vu l'embarras des Septante, par la

différence qui se trouvoit entre la Chronologie de la Bible, & celle des Grecs Egyptiens. La Bible, selon l'Hébreu, ne met guères que cinq cens ans entre Abraham & le déluge ; & la Chronologie Egyptienne, selon le calcul de Manethon, remonte jusqu'à trente-six mille ans. C'est donc *pour se concilier autant qu'on pouvoit avec cette Chronologie Egyptienne*, que les Septante, dit-il, ont reculé de cinq à six cens ans le déluge ; & cette fraude étoit nécessaire, parce que sans cela, *la fausseté des Livres de Moyse auroit été démontrée sur le champ*.

On a vu par les articles précédens que le faiseur d'Analyse étoit un falsificateur mal-adroit: on voit par celui-ci qu'il est un bien pauvre raisonneur. Sans ce recul de la date du déluge, *la fausseté de la Bible auroit été démontrée sur le champ*, dit-il ; mais par-là est-elle bien mise à couvert ? Et cette petite addition de cinq à six cens ans qu'on trouve dans les Septante, concilie-t-elle bien les deux Chronologies ? Ne reste-t-il pas toujours entre les deux plus de trente-cinq mille ans de différence ?

Les Histoires Grecques, ajoute-t-il, *remontent plus haut que le tems du déluge*. Mais de quel front ose-t-il l'affirmer ? Ne sait-on pas bien que les rêveries ou fables Grecques, si l'on en excepte un certain Inachus, ne remontent qu'aux tems de Moyse ; que ce fut vers ce tems-là que les Colonies Phéniciennes & Egyptiennes s'établirent dans la Grece, & que les Histoires Grecques, un peu sûres, ne datent que de l'établissement des Olympiades, qui ne commencerent que mille six cens vingt-deux ans après le déluge ?

La Bible alloit paroître aux yeux d'une Nation éclairée ? Et quelle Nation a été plus décriée pour l'Histoire ? Xenophon & Hérodote se

contredisent presque toujours ; Ctésias est regardé comme un conteur de fables ; Strabon releve continuellement les fautes de Megasthenes, d'Eratosthenes, & de plusieurs autres Ecrivains Grec ; Juvenal caractérise les Grecs par le beau titre de menteurs en histoires, & *quidquid Græcia mendax audet in historiâ.* Oh que les Septante devoient redouter cette Nation éclairée !

Maintenant pour ce qui est de l'addition qui est aujourd'hui dans le texte des Septante, on l'avoue sans peine. Mais comme elle ne se trouve pas dans le texte Hébreu, auquel cette version étoit parfaitement conforme dans le commencement, on n'a pas cru devoir corriger la Vulgate sur les exemplaires de cette version, telle que nous l'avons aujourd'hui, & l'on a eu de très-fortes raisons pour se décider ainsi. Enfin pour ce qui est de Caïnan fils d'Arphaxada, on convient qu'il a été omis dans le chapitre dixième de la Genese, mais on le retrouve dans le Chapitre troisième de saint Luc ; il est donc faux que la *Vulgate n'en parle point.*

Au reste, cette différence de chronologie entre les Septante & le texte Hébreu, ou la Vulgate, ne vient point des premiers Traducteurs, puisque Philon, qui vivoit du tems des Apôtres, dit dans la vie de Moyse, qu'on ne Liv. 2.
peut pas porter plus loin la fidélité, que l'ont fait ces Interprétes. *On le reconnoît par des expériences journalières*, dit-il, *que si un Caldéen a appris la langue Grecque, ou si un Grec a appris la Caldaïque, il ne peut pas s'empêcher de regarder avec admiration & vénération l'accord parfait qu'il y a entre l'original & la traduction.*

X I.

Il est démontré que les cinq premiers Livres de la Bible ne sont point de Moyse. 1°. On y trouve la fin de sa vie, & ce qui est arrivé en Israël depuis sa mort. 2°. Il est toujours parlé de Moyse à la troisième personne. Son éloge se trouve en plusieurs endroits. Enfin il est dit dans la Genese, ce sont ici les Rois qui ont régné en Edom avant qu'aucun Roi regnât sur les enfans d'Israël ; ce qui prouve clairement que le Livre a été écrit au tems des Rois d'Israël.

Nous allons faire voir combien la démonstration de cet homme est louche. 1°. Nous avons prouvé par les témoignages des Payens & des Juifs, que Moyse avoit été le Législateur de sa Nation. Devons-nous croire le contraire sur le témoignage d'un homme venu trois mille ans après Moyse ? 2°. Tout le monde convient que le dernier Chapitre du Deutéronome, où la mort de Moyse est racontée, est une addition de son successeur Josué. Cela fait-il une grande difficulté ? 3°. Il est parlé de Moyse à la troisième personne dans le Pentateuque. Mais il est toujours parlé de César à la troisième personne dans les Commentaires. Doute-t-on pour cela que les Commentaires soient de César ? 4°. Moyse parle une seule fois de lui-même, & c'est lorsqu'il fait sentir l'injustice des murmures de son frere & de sa sœur contre lui, & il la fait sentir en leur opposant sa douceur naturelle. En peut-on raisonnablement conclure qu'il n'est pas l'auteur du Pentateuque ? 5°. Jacob, plus de trois cens ans avant Moyse, avoit annoncé que le Sceptre seroit dans la Maison de Judas, Moyse avoit lui-même annoncé dans le Deutéronome, que le peuple auroit des Rois. Ne pouvoit-il pas

bien dire aussi : *Tels furent les Rois d'Edom, avant qu'il y eût des Rois en Israël.* Que devient maintenant la démonstration ?

XII.

Nous ignorons absolument quels sont les Auteurs du Livre des Juges, de ceux des Rois, de ceux de Judith, de Thobie, de Ruth, de l'Ecclésiaste, de la Sagesse, & de la plupart des Prophêtes.

Et quand nous l'ignorerions, cela prouveroit-il que ces Livres n'ont pas été inspirés ? Nous avons déja fait voir dans l'explication de la première proposition, quels étoient les Auteurs des Livres de Josué, des Juges & des Rois. Nous ajoutons à présent que l'Ecclésiaste est de Salomon, comme il est marqué dans le premier & le deuxième Chapitre de ce Livre ; que le Livre de la Sagesse est du même Prince, comme les Chapitres sept & neuf de ce même Livre le démontrent ; qu'il est insensé de dire qu'on ignore les Auteurs des Livres des Prophêtes, puisque ces Prophêtes se nomment eux-mêmes très-souvent dans leurs Livres, & ont toujours été reconnus pour les Auteurs de ces Livres.

XIII.

La plupart des livres de la Bible ont été successivement approuvés ou rejettés par différentes Eglises ; tel a été le sort de Judith, de l'Ecclésiaste, de Daniel, d'Esdras.

Remarquez que l'Ecclésiaste & les deux premiers Livres d'Esdras, n'ont jamais été exclus du rang des Livres Canoniques, ni Daniel pour toutes les parties de son Livre, & que Judith étoit dans l'ancien Canon des Hébreux, & a été dès le quatrième siécle dans celui des Chrétiens ; ainsi l'hom-

me de l'Analyse en impose en tout point à ses Lecteurs.

XIV.

Le troisième & le quatrième Livre d'Esdras, qui avoient toujours été au nombre des Livres Canoniques, ont été rejettés par le Concile de Trente.

Voilà le mensonge le plus hardi que l'on puisse avancer. On défie l'Écrivain de citer un Concile qui ait reconnu ces Livres. Nous nous expliquerons plus au long dans la réponse suivante.

XV.

D'où tenons-nous ces Livres, qui nous les a transmis, qui les a attribués à ceux dont ils portent le nom? Je ne veux, pour répondre à toutes ces questions, que consulter ces Livres mêmes. Esdras nous apprend que dans la captivité, d'où le peuple d'Israël revint sous sa conduite, tous les Livres de la Loi furent brûlés, & que ce fut lui qui, avec cinq autres personnes, les écrivit tous. A la vérité il ajoute que l'Esprit de Dieu les lui dicta, & qu'il les refit précisément tels qu'ils étoient auparavant. Il est inconcevable qu'une aussi foible autorité soit le fondement du respect qu'on exige de nous pour cet Ouvrage merveilleux. Le Livre que nous venons de citer existe pourtant, il est entre les mains de tout le monde; il est au nombre des Livres sacrés, & il a été regardé comme Canonique jusqu'au Concile de Trente. On en sentit alors la répugnante conséquence, & les deux derniers Livres d'Esdras ne furent point insérés dans le canon publié par le Concile: mais ils se trouvent dans toutes les Bibles, soit manuscrites, soit imprimées, avant le quinzième siécle; & il est aisé d'imaginer les raisons qu'on a eu de les supprimer. Voilà donc les seuls fondemens & la seule autorité sur laquelle est établie l'autorité des Livres de l'Ancien Testament.

Saint Jérôme donne le nom de rêveries aux deux derniers Livres d'Esdras : *apocryphorum tertii & quarti somnii* ; il ajoute que ces Livres ne se trouvent point chez les Hébreux. L'Historien Joseph ne dit pas un mot de toutes ces mêmes rêveries ; & c'est cependant sur l'autorité de ces deux Livres que se fonde le Censeur, pour détruire celle des Livres Saints. Hieron. Præf. in Esdr.

Mais si ce Censeur eût été un peu plus judicieux & un peu plus pénétrant, il eût jugé que ces Livres avoient été probablement composés après la naissance du Christianisme par quelque Juif converti ; premièrement, parce qu'on y trouve le nom de *Jesus-Christ*, lequel nom n'a été connu que depuis le Christianisme ; *mon Fils Jesus se montrera, & mon Fils le Christ sera mis à mort dans quatre cens ans*, fait-on dire au Seigneur ; ensuite on trouve au même endroit des choses qui paroissent imitées de l'Evangile, sur-tout en ce qu'il est dit de la voie étroite qui conduit aux Cieux ; enfin il y a bien des choses puériles, & qui ne répondent nullement à l'idée qu'on doit avoir des lumières & de la sagesse d'Esdras. Cette réponse pourroit suffire ; mais il est bon de faire encore remarquer deux faussetés qu'avance ce Censeur. 4 Esdr. c. 7.

Il est faux que le quatrième Livre d'Esdras *soit au nombre des Livres sacrés*, puisqu'aucune Eglise, ni aucun Concile ne l'ont jamais reconnu pour tel.

Il est faux que le témoignage d'Esdras *soit la seule autorité sur laquelle est établie l'autorité des Livres de l'ancien Testament.* C'est sur l'autorité de l'Eglise Juive, laquelle étoit la dépositaire de ces Livres, & qui n'a jamais connu ce quatrième d'Esdras ; c'est sur cette autorité que l'Eglise Chrétienne les a reçus.

XVI.

Nous n'avons pas répondu en détail à bien des articles que le prétendu Milord Bolingbroke a donné sur l'ancienneté de la Fable de Bacchus, imaginée par les Arabes, & sur laquelle, dit-il, les Hébreux ont fabriqué leur Histoire de Moyse; sur l'antiquité des Tyriens, qui avoient bâti un Temple à Hercule douze cens ans avant que les Hébreux sortissent d'Egypte; sur l'ancienne Cosmogonie des Peuples dont les Juifs étoient environnés; sur le Jardin d'Eden défendu contre le grand Serpent, selon l'ancien fragment de Phérécide; sur l'aveu que fait Philon, que jusqu'au nom d'Israël les Juifs l'avoient emprunté des Chaldéens. Il ne faut qu'un mot sur chacun de ces points, pour faire sentir le mépris dont est digne cet Avanturier.

1°. La Fable de Bacchus n'a pu être fabriquée que dans des tems postérieurs à Bacchus. Or Bacchus, selon tous les Chronologistes, n'a pu naître qu'une centaine d'années après la mort de Moyse. Comment donc l'Histoire de Moyse auroit-elle été fabriquée sur des Fables très-postérieures elles-mêmes à Bacchus? Que répondra à ceci le Bolingbroke?

2°. Comment les Tyriens auroient-il bâti un Temple à Hercule douze cens ans avant Moyse? La fameuse Tyr ne fut bâtie elle-même que deux cens ans après la mort de ce Législateur, l'an du monde 2783.

Præp. Ev. L. 1. 3°. Eusebe de Césarée nous a conservé un grand morceau de la Cosmogonie Phénicienne d'après Sanchoniaton; & il ne nous l'a conservé que pour en faire voir l'absurdité. Mais il n'est parlé dans ce morceau ni de Yaho, l'ancien Dieu des Phéniciens, ni du Jardin d'Eden, ni

de la formation de l'homme par le souffle de Dieu, ni de tout ce qu'ajoute le Séducteur, pour insinuer que Moyse avoit pris sa Cosmogonie des Phéniciens.

D'ailleurs il est très-probable que le Tyrien Porphire, ennemi juré des Chrétiens, est le véritable Auteur de cette prétendue Histoire des Phéniciens, donnée sous le nom de Sanchoniaton. Le Docteur Dodwel croit l'avoir démontré.

4°. Philon dit qu'en langue Caldaïque, *Israël* signifie *celui qui voit Dieu*; & le Bolingbroke en conclut que ce mot est tiré de la langue Caldéenne. Il ne montre en cela que son ignorance. Car Philon donne toujours le nom de Caldaïque à la langue que parlerent les Hébreux depuis leur retour de la captivité.

XVII.

Dans la première objection, l'homme du Dictionnaire Philosophique attaque l'authenticité des Livres Saints. Dans celle-ci il s'efforce d'y répandre du ridicule. L'Histoire d'Abraham lui a paru propre à en recevoir le vernis. Comme il est le plus hardi & le plus intrépide menteur qui ait jamais été, & qu'il ne se met pas plus en peine de la raison & de la décence, que de la vérité, il nous présente ainsi ses observations intéressantes sur l'Histoire que Moyse, dans la Genese, nous trace du Pere des Croyans.

Abraham est un de ces noms célébres dans l'Asie mineure, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroastre dans la Perse, Hercule en Grece, Orphée dans la Thrace, Odin chez les Nations Septentrionales. Je ne parle ici que de l'Histoire profane; car pour celle des Juifs, nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons, Art. Abraham.

comme l'Histoire de ce Peuple a été visiblement écrite par le Saint-Esprit lui-même, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir.

Cet homme veut répandre du ridicule sur l'Histoire d'Abraham ; voyons si ce n'est point sur lui que le ridicule restera bien imprimé. Qu'étoit-ce que tous ces personnages que l'on met ici avec Abraham ?

Hist. du Ciel, tom. I. Le Thaut ou Thyot des Egyptiens ne fut jamais un personnage réel ; cela est comme démontré. Ce n'est que le nom donné à l'étoile de la canicule, qui avertissoit, comme un chien fidéle, de l'approche des débordemens du Nil. Ce ne fut que bien tard qu'on s'avisa d'en faire un Sage, un Législateur.

Ce qu'on dit de Zoroastre n'est qu'un ramas *d'incertitudes & de contes bigarrés*, au jugement de Bayle. On n'est d'accord ni sur le tems où il a vécu, ni sur ce qu'il a fait, ni sur ce qu'il étoit dans le monde.

Hercule est le nom d'un Brigand, embelli par les Fables ; tout le monde en convient.

Ciceron & tous ceuxqui connoissent l'Antiquité, pensent qu'il n'y a jamais eu d'Orphée, ni d'Euridice.

L'Odin ou Othen des Nations septentrionales, n'est qu'un Conte de Fées. Les Historiens Suédois & Danois conviennent qu'il n'y a point de monumens de ce prétendu Roi d'Asie venu dans le Nord. Ils disent seulement qu'il y a eu quelques vieilles chansons qui parloient des ensorcellemens d'Odin, ou Othen.

Qu'il y a de jugement & d'esprit dans cette comparaison d'Abraham, dont l'histoire est la plus authentique, avec tous ces personnages fabuleux !

XVIII.

On nous dit qu'Abraham étoit né en Caldée, & qu'il étoit fils d'un pauvre Potier, qui gagnoit sa vie à faire de petites Idoles de terre.

Ce tour ne feroit pas mal imaginé pour répandre du ridicule sur le Pere des Croyans, s'il y avoit quelque lueur de preuves ou de probabilité. Mais on ne trouve ici ni l'un ni l'autre. Il n'y a pas la moindre preuve. Qu'il parcoure tous les Historiens Grecs & Arabes, & qu'il en cite un seul qui ait parlé de ce prétendu Potier Tharé.

Il n'y a pas plus de probabilité. Car comment la famille de ce pauvre Potier feroit-elle devenue tout-à-coup aussi puissante & aussi riche que le furent Laban & Bathuel, les propres neveux d'Abraham? Il faut avouer que cet homme est bien plus hardi à débiter des faussetés, qu'adroit & heureux à les imaginer.

XIX.

La Genese rapporte qu'Abraham avoit soixante & quinze ans lorsqu'il sortit d'Aran, après la mort de son Pere. Mais la même Genese dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans, ce Tharé vécut jusqu'à deux cens cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son Pere. A ce compte il est clair, par la Genese même, qu'Abraham étoit âgé de cent trente cinq ans quand il quitta la Mésopotamie, c'est-à-dire, *lorsqu'il sortit du pays d'Aran.*

Il veut nous faire observer que Moyse se contredit lui-même, en donnant à Abraham tantôt soixante & dix ans, tantôt cent trente-cinq ans, lors de cette sortie. Mais son observation ne montre autre chose qu'ignorance, ou mauvaise foi.

Qu'on lise attentivement le Chapitre onzième de la Genese, on verra 1°. que Tharé avoit vécu soixante & dix ans avant d'avoir des enfans; 2°. qu'il eut ensuite Aran, Nachor & Abraham; 3°. que les différens tems de la naissance de ces trois fils, ne sont point marqués, & qu'il faudroit être fou pour les supposer venus tous trois dans le même jour; 4°. que Tharé étant mort à l'âge de deux cens cinq ans, il devoit en avoir cent trente lorsqu'il devint Pere d'Abraham.

Qu'on lise attentivement ce Chapitre, on conclura qu'Abraham devoit être le cadet des trois freres, puisqu'il épousa, selon Joseph, sa propre niéce fille d'Aran son aîné, & que cette fille n'avoit que dix ans de moins qu'Abraham. Enfin on jugera que si Abraham est toujours nommé le premier des trois freres dans la narration de Moyse, ce n'est que parce qu'il a été le plus célébre des trois, le Chef de la Nation choisie, & celui qui a été le plus magnifiquement distingué par le Seigneur.

X X.

Abraham, qui aimoit à voyager, alla avec sa femme dans le désert horrible de Cadez. Un Roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara, comme le Roi d'Egypte l'avoit été. Le Pere des Croyans fit le même mensonge qu'en Egypte. Il donna sa femme pour sa sœur. Comment l'habile Censeur prouveroit-il qu'Abraham avoit fait un mensonge, en disant que Sara étoit sa sœur. Ignore-t-il donc que selon l'usage du pays, on donnoit le nom de freres & de sœurs aux neveux & aux niéces, aux cousins & aux cousines? C'est ainsi qu'Abraham donne le nom
Gen. 13. de frere à Lot son neveu & frere de Sara. Il pouvoit donc aussi donner le nom de sœur à

sa niéce, qui étoit en même-tems sa femme.

Il y a encore une autre explication très-naturelle & très-satisfaisante à donner pour la justification d'Abraham. Ce seroit de dire que Sara, devenue orpheline par la mort de son pere Aran, auroit été adoptée par son grand-pere Tharé, comme on vit après Ephraïm & Manassé, fils de Joseph, adoptés par leur grand-pere Jacob. *Vos deux enfans*, dit Jacob à Joseph, *que vous avez eu avant mon arrivée en Egypte, Ephraïm & Manassé, seront à moi, & ils seront comptés parmi mes enfans, comme mes deux aînés Ruben & Simeon. Ceux que vous aurez dans la suite seront à vous.* Gen. 48.

Cette explication répandroit peut-être un beau jour sur la réponse que fit Abraham au Roi de Gerare. Ce Prince se plaignant à Abraham de ce qu'il l'avoit trompé, en disant que Sara étoit sa sœur; « J'ai pensé, dit le Patriar-» che, qu'on n'avoit peut-être pas la crainte » de Dieu dans ce pays, & qu'on pourroit » bien se défaire de moi pour avoir mon épou- Gen. 20. » se. D'ailleurs elle est véritablement ma sœur, » étant fille de mon pere, mais elle n'est pas » fille de ma mere. » *Alias autem verè soror mea est, filia patris mei, & non filia matris meæ.*

Enfin si l'on veut prendre à la lettre ces dernières paroles de l'Auteur sacré, au lieu de s'en tenir aux traditions des anciens Docteurs Juifs, rapportées par Joseph, Abraham se trouvera toujours pleinement justifié; & ceux qui voudront accuser de mensonge le Pere des Croyans, nous les supplierons de nous présenter l'arbre généalogique de Sara.

XXI.

Cet Homme, dans sa belle histoire d'Abraham, toute fabriquée de railleries & de men-

ſonges, nous dit que ce Patriarche avoit *cent quarante ans, & ſa femme ſoixante cinq*, lorſqu'il alla à *Memphis, qui étoit à deux cens lieues de Sichem, chercher de quoi vivre;* qu'*il n'eſt pas naturel d'aller demander du bled ſi loin, & dans un pays dont on n'entend point la langue;* qu'*il ſeroit aſſez difficile de croire qu'il eût été le Pere des Arabes; qu'il avoit cent ſoixante ans lorſque Dieu lui promit que ſa femme Sara lui feroit un enfant*, &c.

Mais comment Abraham avoit-il cent quarante ans, lorſque ſa femme n'en avoit que ſoixante cinq, puiſque l'Ecriture nous dit qu'il n'y avoit que dix ans de différence pour l'âge entre l'époux & l'épouſe?

Comment nous prouveroit-il qu'il y a deux cens lieues de Sichem à Memphis, puiſque tous les Géographes anciens & modernes rapprochent ces deux villes de plus de quatre-vingt lieues, & même de cent?

Comment nous prouveroit-il qu'Abraham n'entendoit pas la langue des Egyptiens, puiſque pluſieurs Savans prétendent que la langue Egyptienne n'étoit qu'une dialecte de l'ancienne langue des Chaldéens, & qu'Abraham étoit Chaldéen d'origine?

Comment prouveroit-il que tous les Hiſtoriens Arabes & Orientaux, qui reconnoiſſent Abraham & Iſmaël pour le Pere des Arabes, ſe ſont tous trompés?

Comment prouveroit-il que Moyſe ſe trompe en faiſant naître Iſaac à la centième année de la vie d'Abraham, & que c'eſt lui qui a raiſon en mettant cette naiſſance ſoixante ans plus tard?

Mais laiſſons-là cet homme avec ſes railleries auſſi impies qu'inſipides. Jugeons d'Abraham par ce que nous en diſent les Livres Divins, & par ce que nous apprennent Beroſe

le

le Chaldéen, Hécatée, Nicolas de Damas, Eupoleme, & d'autres dont on trouvera les témoignages rapportés par Eusebe de Césarée. Tous ces Auteurs, quoique Payens, nous le représentent comme un des plus grands hommes qui aient jamais été, par sa sagesse, par ses lumières, par ses vertus, & sur-tout par la connoissance du vrai Dieu.

Revenons à notre objet principal. Nous avons donné des preuves incontestables de l'authenticité des Livres saints ; nous avons fait voir, par leur caractère prophétique, leur divinité ; nous avons confondu les impostures, les mensonges, les blasphêmes des Apostats. Il ne reste plus qu'à détester ces impostures, & à plaindre leurs Auteurs sans les redouter.

ÉTERNITÉ DES PEINES.

De tous les dogmes de la Religion, il n'en est point contre lequel l'intérêt de l'homme l'indispose davantage, que contre celui des peines éternelles. Les passions en sont effrayées, le libertinage irrité, la raison interdite ; la vertu même ne peut pas y penser sans trembler. C'est contre ce dogme redoutable que l'impiété se souleve avec le plus de fureur, & fait les plus grands efforts ; parce que ce dogme une fois détruit, toutes les passions seroient à leur aise, & la Religion sans nulle autorité. Pour procéder avec ordre, & tenir une marche sûre dans la discussion d'un point si important, nous nous proposons de faire voir :

1°. Que la raison nous prépare & nous conduit à la créance de ce dogme.

2°. Que cette créance est autorisée par les traditions les plus anciennes & les plus ré-

pandues chez tous les peuples.

3°. Que les Livres saints & la Foi nous l'annoncent de la manière la plus claire & la plus précise.

4°. Que le caractère propre des dogmes de la Religion Chrétienne, nous conduit comme nécessairement à la créance de celui-ci.

5°. Que tout ce que le raisonnement humain oppose à ce dogme n'est pas capable de l'ébranler.

Après avoir établi & prouvé ces cinq propositions, nous examinerons ce que les Philosophes modernes opposent à cette redoutable vérité.

PREMIERE PROPOSITION.

La raison nous prépare & nous conduit à la créance du Dogme de l'éternité des peines.

1°. L'ame de l'homme est spirituelle, libre & intelligente. Ces dons précieux nous conduisent nécessairement à l'idée de son immortalité. Il n'y a que des desespérés qui, sur l'article d'une autre vie, mettent l'homme au rang des bêtes. Mais leur sentiment n'excite que l'horreur & le mépris de ceux qui écoutent la raison, & qui consultent le sentiment intérieur qui est dans chacun de nous.

2°. Il y a un Dieu Créateur, infiniment puissant, comme il le paroît par ses œuvres, infiniment sage & infiniment juste, comme nous l'annonce l'idée que nous avons de lui. Il doit donc aimer essentiellement la vertu, & avoir essentiellement le vice en horreur; & par une conséquence nécessaire de cette sagesse, de cette puissance & de cette justice que nous reconnoissons dans Dieu, nous devons passer à cette autre idée, qu'il viendra

un tems où il récompensera la vertu & punira le vice.

3°. Nous voyons dans ce monde des vertus respectables qui sont sans aucune considération ni récompense : nous en voyons même qui sont opprimées & cruellement persécutées. Nous y voyons aussi des crimes non-seulement impunis, mais heureux, honorés, & insultans encore à la vertu humble & maltraitée. A cette vue, la raison nous dit encore ce qu'elle disoit déja, il y a trois mille ans, au plus sage de Rois : *J'ai vu l'impiété assise sur le trône de la raison, & l'iniquité sur le trône de la justice ; & j'ai dit en moi-même : Dieu jugera le Juste & l'impie ; & chaque chose aura alors ce qui lui est dû.* Ecclé. 3.

4°. La félicité des ames vertueuses reposant dans le sein de Dieu, ne paroîtroit ni parfaite, ni digne de Dieu, si elle n'étoit pas éternelle, parce que nous ne concevons pas qu'il fût digne de Dieu d'anéantir des ames qui sont naturellement immortelles, & qui, par leur vertu, sont dignes de la continuation de son amour. Mais nous ne concevons pas mieux que Dieu doive jamais anéantir des ames qui ont été volontairement & librement criminelles, parce que ces ames sont aussi naturellement immortelles que les ames vertueuses. Criminelles & immortelles en même tems, quel doit donc être leur sort dans l'éternité ?

5°. Nous ne concevons pas qu'un péché puisse être pardonné par un Juge souverainement juste, sans repentance. Or, la repentance dans l'autre vie paroît impossible, parce que la violence des grandes peines ne laisse à l'ame d'autre sentiment que la haine de celui qui en est l'auteur ; & l'auteur étant infiniment juste, il ne peut point pardonner un crime qui n'est ni réparé, ni réparable. D'ailleurs, si la sou-

veraine Sageſſe établit un ordre pour régler le ſort des créatures libres, & que ces créatures ne daignent ni le reſpecter, ni s'y conformer; l'abus qu'elles font de leur liberté ne doit pas faire changer à la ſouveraine Sageſſe cet ordre qu'elle avoit établi.

L'homme qui penſe, qui médite, qui raiſonne, réuniſſant ſous un même point de vue toutes ces vérités, ne pourra pas s'empêcher de faire en conſéquence ce raiſonnement, qui eſt très-ſimple & très-concluant :

La raiſon nous fournit des lumières très-précieuſes ſur l'immortalité de l'ame, ſur la ſageſſe, la juſtice & la ſainteté du Créateur; ſur la néceſſité d'une autre vie pour la récompenſe de la vertu & le châtiment du crime; ſur la durée de cette autre vie.

Or, ces lumières nous préparent & nous conduiſent à la créance du dogme de l'éternité des peines.

Donc la raiſon nous prépare & nous conduit à la créance du dogme de l'éternité des peines.

Seconde Proposition.

La créance de l'Eternité des peines, eſt autoriſée par les Traditions les plus anciennes & les plus répandues.

Quelle impreſſion doit faire ſur un homme qui penſe, cette remarque ſingulière, que l'idée des peines d'une autre vie a été répandue chez tous les peuples de la terre ? Or, c'eſt là un fait qu'on ne peut conteſter. Toute la Mythologie Payenne l'a annoncé, cette idée. Les Romains la reçurent des Grecs ; les Grecs la reçurent des Egyptiens & des Philoſophes qu'ils appelloient Barbares. Tous les Livres des Auteurs Payens qui ont parlé de la Reli-

gion, en sont remplis. Diodore de Sicile nous apprend qu'Orphée, Musée, Homere, Platon, puiserent dans la Doctrine des Philosophes Egyptiens ce qu'ils en ont dit. Personne n'ignore ce qu'en ont écrit Virgile, Ovide, & les Poëtes Latins. Bibliot. lib. 1.

On dira que les Payens eux-mêmes traitoient tout cela de pures fables. D'accord. Mais on sera toujours en droit de demander quelle avoit étoit la première origine de ces fables. Mais on forcera toujours quiconque voudra raisonner, d'avouer qu'il a dû y avoir quelque tradition primitive sur les récompenses de la vertu, & sur les châtimens du crime après la mort, laquelle tradition aura ensuite été altérée & défigurée par ces fables. Mais on sera toujours obligé de convenir que tous les Sages de l'antiquité ayant admis le dogme de l'immortalité de l'ame & d'un lieu de délices, séjour des ames vertueuses après leur mort, ils ont dû également admettre un lieu de châtiment pour les ames criminelles.

Platon est un de ceux qui a le mieux senti cette conséquence, & qui s'en est expliqué le plus clairement. *Tous les morts*, dit-il, *sont conduits devant le Souverain Juge par leur démon. Ceux qui ont marché dans les sentiers de la justice, de la sagesse & de la vertu, & ceux qui ont suivi d'autres voies, apprennent également à ce Tribunal le sort qui leur est réservé. Les derniers, c'est-à-dire ceux qui se sont souillés de crimes atroces, comme de sacrileges, d'assassinats, de mépris des Loix saintes, sont précipités dans le Tartare, pour n'en sortir jamais. C'est-là*, dit-il encore, *une terrible instruction pour ceux qui voient ces malheureux souffrir des tourmens qui sont aussi horribles, & qui seront éternels. On peut, j'en conviens*, ajoute-t-il, *faire peu de cas de ce que je dis; mais après avoir mûrement* Plato in Phæd. Idem in Gorgiâ.

réfléchi, & tout bien examiné, je n'ai rien trouvé qui soit plus selon la sagesse, la raison & la vérité. C'est ainsi que Platon fait parler le sage Socrate, le plus respectable des Philosophes qui ait été chez les Payens.

Diphile de Sinope, qui vivoit environ trois siécles avant Jesus-Christ, ne s'exprime pas avec moins d'énergie & de clarté que Platon sur le même sujet. *Ne pense pas*, dit-il, *que ceux qui se livrent à tous les plaisirs de cette vie échappent aux regards de la Divinité. Il est un œil juste qui veille sur tous les mortels; & c'est pour cela que nous distinguons deux différens lieux dans les enfers: l'un qui est destiné aux justes; l'autre qui est préparé pour les méchans. Ne t'y trompes pas. Tu y trouveras un Juge qui est le Dieu, le Roi suprême, l'Auteur de toutes choses, dont je n'ose pas même prononcer le nom redoutable. Il laisse souvent prolonger les jours du criminel. Mais si en commettant le crime on croit échapper à ses regards, on est dans une erreur bien funeste. La main de Dieu est encore suspendue, que le criminel profite des momens, ou qu'il s'attende aux châtimens les plus horribles.* Ne diroit-on pas que ces Payens avoient déja été, trois ou quatre siécles avant Jesus-Christ, éclairés des lumières évangéliques, & qu'ils ne faisoient que commenter par avance, & expliquer les textes évangéliques? Plutarque parle à-peu-près de même dans son ouvrage qui a pour titre: *Qu'on ne peut pas mener une vie heureuse en suivant les principes d'Epicure.* Diogéne Laerce nous apprend que Protagoras avoit fait un Livre sur le même sujet; & l'on pourroit faire une longue liste des Auteurs Payens qui ont adopté le même sentiment.

Apud Clem. Strom. lib. v.

Le plus déterminé des ennemis du Christianisme, en voulant ôter à la Religion révélée le privilége d'être la source des dogmes fonda-

mentaux de la morale, nous sert encore ici lui-même contre son intention. Il avoue que le dogme de l'immortalité de l'ame est de la plus haute antiquité, & que les peuples Orientaux ne l'ignoroient point. *Un second Zoroastre*, dit-il, *n'avoit fait que perfectionner l'ancienne Religion des Persans. C'est dans ces dogmes qu'on trouve les premières notions de l'immortalité de l'ame, & d'une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est-là qu'on voit expressément un enfer. Zoroastre, dans ses Ecrits conservés par Sadder, feint que Dieu lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans. Cette créance*, est-il dit dans le Dictionnaire Philosophique, *étoit universelle en Egypte, en Chaldée, en Perse*, du tems de Moyse. L'ouvrage de Planner, *de Gentilium Theol.* fournit un grand nombre de preuves encore plus convaincantes de la vérité & de la réalité de cette tradition.

Essai sur l'Hist. Génér. ch. 4.

On avoue sans peine que parmi les Payens, il y a eu beaucoup d'incrédules sur ce point. Mais premièrement, leur incrédulité doit moins surprendre, parce qu'ils ne connoissoient ce dogme que par une tradition qui, avec le tems, étoit devenue fort obscure; parce que cette tradition étoit défigurée par beaucoup de fictions purement imaginaires, ce qui fondoit principalement leur incrédulité; parce qu'ils n'avoient pas des déclarations de ce dogme aussi claires & aussi authentiques que celles que nous en a donné la révélation. Secondement, la plûpart de ces Payens ont été très-inconséquens dans leur manière de raisonner sur ce point; car admettre en même-tems l'immortalité de l'ame, & nier les peines d'une autre vie, c'est une inconséquence qui saute aux yeux.

De tout ce que nous venons d'exposer, il

s'ensuit qu'on doit regarder comme une vérité incontestable, que la créance de l'éternité des peines est autorisée par les traditions les plus anciennes & les plus répandues.

Troisieme Proposition.

Les Livres Saints annoncent de la manière la plus claire & la plus forte, le Dogme de l'éternité des peines.

Celui qui est la vraie lumière, & qui éclaire tous les hommes : celui au nom duquel tout doit être saisi de respect dans le ciel, sur la terre & jusqu'aux enfers, le divin Législateur du genre humain nous parle lui-même en Maître, en Juge & en Dieu, de ce Dogme redoutable. Voici comment il nous représente dans son Evangile l'appareil du jugement général, où le sort éternel de tous les hommes sera décidé : « Lorsque le Fils de l'Homme » viendra dans sa gloire, & accompagné de » tous ses Anges, il s'asseoira sur son Tribu» nal, environné de tout l'éclat de sa Majesté. » Au même tems, toutes les Nations se rassem» bleront devant lui, & il séparera tous ces » hommes les uns des autres, comme un ber» ger sépare les brebis d'avec les boucs. Il pla» cera les brebis à sa droite, & les boucs à sa » gauche. Alors, parlant en Roi & en Maître, » il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, » vous qui êtes benis de mon Pere, entrez en » possession du Royaume qui vous a été préparé » dès le commencement du monde. Ensuite, » se tournant vers ceux qui seront à sa gauche, » il leur dira : Retirez-vous de moi, hommes » maudits, allez au feu éternel, qui a été pré» paré pour le démon & pour ses anges; & » ceux-ci iront au supplice éternel, & les Jus-

Joan. 1. ad Philip. 2.

Matth. 25.

» tes à la vie éternelle. Le ver qui rongera » ces méchans sera immortel, & le feu qui les » brûlera ne s'éteindra jamais. » Marc.

Ce que le Législateur divin annonce d'une manière si effrayante, avoit déja été annoncé par divers Prophêtes. Nous ne rapporterons pas tous ces textes, & nous nous bornerons à ce que Job en disoit quinze siécles avant Jesus-Christ: « L'impie, dit cet homme inspiré, » sera puni de tous les crimes qu'il a commis. Job. 20. v. 18. » Ses supplices seront proportionnés à leur 26. 29. » nombre & à leur énormité, & cependant » ils ne lui donneront pas la mort. Le feu qui » le dévorera ne s'allume point par les hom» mes. Tel est le partage que Dieu réserve à » l'impie, & l'héritage qu'il recevra du Sei» gneur pour ses actions. »

Ces textes sont assez effrayans pour faire trembler, assez clairs pour n'avoir besoin ni de commentaires ni d'explications, assez authentiques pour convaincre. Nous n'avons donc rien à ajouter à cette preuve de notre Proposition.

QUATRIEME PROPOSITION.

Le caractère propre des Dogmes de la Religion Chrétienne nous conduit nécessairement à la créance de l'éternité des peines.

Quel est le caractère propre des Dogmes de la Religion Chrétienne? C'est que tout ce qu'elle nous apprend, tout ce qu'elle nous propose à croire, tient de l'Infini & est marqué au sceau de l'Infini. C'est ce qu'on remarque trop peu, & ce qui paroît cependant évidemment, dès qu'on examine ces différens Dogmes avec un peu d'attention.

Ainsi, dans le premier point fondamental

de cette Religion, savoir, l'Incarnation du Verbe, on voit une sagesse & une miséricorde infinie. Un Dieu qui se fait homme pour être le Législateur, le Modéle, le Chef, la Caution des Hommes, pour unir dans sa propre Personne, la nature humaine à la Divinité; pour être le principe de la vie surnaturelle des hommes. Voilà certainement le caractère d'une sagesse & d'une miséricorde infinie.

Dans la réparation du péché sur le Calvaire, on voit une justice infinie. Un Dieu, victime d'un Dieu, attaché à la Croix en réparation des péchés, expirant pour offrir une satisfaction égale à la grandeur de celui qui est offensé par le péché. Voilà le caractère d'une justice véritablement infinie.

Dans les hommages & le culte de la Religion, on voit une excellence, un prix, un mérite infini, parce que tout y est fondé sur les mérites de J. C., parce qu'aucune des pratiques de ce culte n'est digne de Dieu, si elle n'est relevée par les mérites infinis, faite au nom & en union des mérites infinis de Jesus-Christ, & que tout ce que nous faisons dans la Religion peut toujours tirer son véritable prix de ces mérites.

Dans les récompenses de la vertu, on voit une libéralité & une magnificence infinie, parce que la récompense promise aux ames justes, consiste en ce qu'elles seront transportées dans le sein de la Divinité, transformées pour toute l'éternité, en Dieu; transformées en lui par la connoissance, par l'amour, par l'impeccabilité, par la sainteté, par la gloire, par le bonheur même de Dieu.

C'est ainsi qu'en parcourant tous les dogmes de la Religion, on y trouve toujours une profondeur infinie & incompréhensible. Or, si

tout ce qu'elle nous propose, porte le caractère & est marqué au sceau de l'Infini, ne doit-on pas s'attendre que ce qu'elle annoncera de la punition des péchés le sera de même? Si elle annonce un Dieu infini dans sa sagesse, infini dans son amour, infini dans ses graces, infini dans ses récompenses, ne doit-on pas s'attendre qu'elle l'annoncera également infini dans sa justice & sa sévérité?

C'est ainsi que cette Religion sublime, en nous développant le mystère de l'Incarnation, nous apprend également à adorer un Dieu qui, par un amour infini, s'est fait homme & a donné sa vie pour nous; & à trembler devant un Dieu, dont la justice est nécessairement aussi infinie que son amour. Cependant, quelque frappé que l'on soit des profondeurs sublimes de cette Religion, & quelque ébloui que l'on soit des lumières admirables qu'elle nous présente, on est toujours effrayé de ce redoutable dogme. Mais cet effroi peut-il nous autoriser à ne le pas croire? Non certainement. Car, ou il faut renoncer à cette Religion, & ne rien croire absolument de tout ce qu'elle annonce, ou il faut croire un dogme qui est présenté avec la dernière clarté, & qui a un caractère essentiellement propre à tous les autres dogmes de cette même Religion.

Cinquieme Proposition.

Tout ce que les raisonnemens humains opposent au dogme de l'éternité des peines, n'est pas capable de l'ébranler.

Tous les raisonnemens qu'on fait contre le dogme de l'éternité des peines, sont appuyés sur l'idé qu'on se fait de la bonté infinie, & de la justice infiniment parfaite de Dieu.

Or tous ces raiſonnemens ne ſont pas capables d'ébranler le dogme de l'éternité des peines.

Donc, tout ce que les raiſonnemens humains oppoſent à ce dogme, n'eſt pas capable de l'ébranler.

Tout ce que les incrédules oppoſent à ce dogme, aboutit à ce qu'affirme la première propoſition; & à nous dire, tantôt qu'il répugne à une bonté infinie de laiſſer éternellement malheureuſes des créatures qu'elle a elle-même tiré du néant; tantôt, qu'il n'y a point de proportion entre une durée interminable de peines horribles, & des crimes qui, quelque énormes & quelque multipliés qu'on les ſuppoſe, n'ont eu que des degrés bornés de malice & n'ont après tout duré qu'un tems; & que ce feroit-là plutôt une cruauté infinie, qu'une juſtice infinie. Ainſi, nous ſuppoſons qu'on admet comme bien ſûre cette première Propoſition.

Toute la difficulté eſt donc dans la ſeconde Propoſition. Mais il n'eſt rien de plus aiſé que de démontrer que tous ces raiſonnemens des incrédules ſur la bonté & la juſtice infinie de Dieu, ſont très-vicieux & très-défectueux. Pour cela, commençons par éclaircir cette idée de la bonté infinie de Dieu, & de la concevoir telle, qu'elle ſoit véritablement digne de Dieu. C'eſt le point le plus capable de déconcerter les impies & les incrédules, & auquel il eſt abſolument néceſſaire de les toujours ramener.

Quelle eſt donc l'idée que nous devons nous faire de la bonté de Dieu? C'eſt que c'eſt une volonté infinie de faire du bien, telle qu'elle peut être, & telle qu'elle doit être dans un Etre qui eſt en même tems infiniment ſage,

infiniment juste, infiniment Saint.

Cette volonté infiniment bienfaisante, doit être réglée par la sagesse, parce que sans cela elle seroit plutôt foiblesse que bonté; elle doit être compatible avec la Justice, parce que sans cela ce ne feroit qu'une tolérance des désordres; elle doit s'accorder avec la sainteté, qui est un amour infini de l'ordre, parce que sans cela elle détruiroit dans Dieu un de ses plus essentiels attributs. Toute autre idée qu'on se feroit de la bonté de Dieu seroit vicieuse.

Or, cette volonté infinie de faire du bien, éclate admirablement dans toute la conduite & les dispositions de Dieu à l'égard de l'homme. Elle éclate dans la fin sublime pour laquelle il a créé l'homme, & dans les moyens qu'il lui donne pour arriver à sa fin. Elle éclate dans le don qu'il a fait aux hommes de son Fils Eternel, pour être leur Rédempteur, leur Victime, leur Modèle, leur Législateur. Elle éclate dans les secours, les lumiéres, les graces, les instructions, les moyens de salut que fournit la Religion. Elle éclate dans la patience avec laquelle elle soutient la vue des crimes des hommes, attend les pécheurs, les presse, les sollicite de rentrer dans les voies de la justice & de la vertu. Elle éclate dans la variété & la profusion des biens & des agrémens que la nature nous présente, & dont elle nous enrichit. Mais éclateroit-elle dans la tolérance éternelle & l'impunité générale de tous les crimes, les désordres, les horreurs, les abominations? L'impie lui-même n'oseroit pas le dire.

La bonté de Dieu paroît donc véritablement infinie par le bien qu'il fait aux hommes. Il est libre à l'homme d'en profiter ou d'en abuser. Mais s'il en abuse, il ne doit pas être surpris

que sa bonté l'abandonne ensuite à la justice ; parce qu'il est aussi essentiel à Dieu d'être infiniment juste, que d'être infiniment bon.

Enfin cette bonté ne paroîtroit pas digne de Dieu, s'il devoit y avoir un terme à la félicité des ames justes, & si cette félicité devoit un jour finir, ou par l'anéantissement de ces ames justes, ou par leur retour à une nouvelle vie d'épreuves, de dangers & de souffrances ; de même nous ne retrouverions point dans lui une sagesse digne de lui, si après avoir donné à tous les hommes le tems & les secours pour se décider, & pour choisir entre le vice & la vertu, entre la sainteté & l'iniquité, il n'y avoit pas un état fixe & immuable de récompenses & de châtimens, selon le choix qu'ils auroient fait ; & si les justes pouvoient encore devenir criminels, & les criminels devenir justes.

L'argument des incrédules, tiré de la bonté infinie de Dieu contre l'éternité des peines, est donc très-vicieux, par la fausse idée qu'ils se font & qu'ils donnent de cette bonté. Nous allons faire voir maintenant, que l'argument tiré de la justice n'est pas moins défectueux.

La justice dans Dieu, n'est autre chose qu'une volonté infiniment éclairée & toute-puissante, de rendre dans le tems à chaque homme ce qui lui est dû. Elle est *infiniment éclairée*, parce qu'elle voit infiniment mieux que l'homme ce qui fait le mérite des actions vertueuses, ou le démérite des actions vicieuses. Elle est *toute-puissante*, parce que rien ne peut arrêter, ou empêcher l'exercice de ses droits. Elle les exerce *dans le tems*, c'est-à-dire, que l'action n'est pas immédiatement suivie de récompense ou de châtiment, pour laisser au bien le moyen de s'affermir ou de s'accroître, & au mal, le tems &

le moyen de se réparer. Nous avons ajouté qu'*elle rend aux hommes*; parce traitant de cette justice relativement aux hommes, nous n'entrons pas dans l'examen de celle qui s'est exercée envers les Anges. Il n'y aura certainement aucun incrédule qui ose, ou qui puisse se refuser à cette définition de la justice de Dieu.

Mais en conséquence de cette définition, comment pourra-t-on prouver qu'il y a de l'injustice dans la punition éternelle des crimes? Pour le prouver, il faudroit faire voir que la punition excede le crime. Pour faire voir que la punition excede le crime, il faudroit en connoître toute la malice & tout ce qui en caractérise l'énormité, sans quoi on ne pourra pas juger de sa proportion ou disproportion avec la peine. Pour en connoître toute la malice & l'enormité, il faudroit voir clairement tous les secours, les moyens, les graces, les lumières que l'homme a eu pour l'éviter, ou pour le réparer; il faudroit connoître tout le prix de ces graces, qui ne sont autre chose que le fruit des mérites infinis & du sang de l'Homme-Dieu; il faudroit savoir tout ce qu'il y a dans le crime, d'ingratitude, d'obstination, de mépris des Loix divines. Or, c'est ce qui est impossible à l'incrédule de déterminer. Il lui est donc également impossible de juger de la proportion, ou disproportion de la peine avec le crime, & de la justice ou injustice des peines éternelles.

Dans cette profondeur impénétrable, l'homme qui raisonne, quoiqu'atterré par ce dogme épouvantable, ne peut suivre d'autre regle de jugement que celle-ci: Je ne puis pas comprendre la proportion qu'il y a d'un crime avec des peines éternelles; je ne puis pas comprendre le dogme de l'éternité des peines; ma rai-

son, mes lumières, ne peuvent pas s'élever jusques-là. Mais la révélation, qui me montre un Dieu infiniment juste, m'annonce ce dogme; ce dogme, tout incompréhensible & tout impénétrable qu'il est, n'est donc point contraire à la justice, il est donc nécessairement vrai.

Par-là on voit toute l'évidence, la force & la justesse de cette conséquence de l'argument proposé; savoir, que *tout ce que le raisonnement oppose au dogme de l'éternité des peines, n'est pas capable de l'ébranler.* Mais quoique les principes répandus dans ces preuves, répondent par avance à toutes les difficultés des incrédules, nous allons cependant rappeller les principales, & nous finirons par un petit entretien avec le plus hardi & le plus pauvre raisonneur qu'on connoisse parmi les impies.

RÉPONSE aux Objections des Incrédules.

I.

Les mœurs, II part. art. I. §. 2.

Dieu sans doute châtie en Pere, & ses châtimens ne sont vraisemblablement que des moyens de nous améliorer : j'ose le dire de ceux même d'après cette vie, s'ils ne sont point éternels. Or, la raison, loin de m'apprendre qu'ils le soient, m'insinue tout le contraire. Je ne crois pas que, semblable à un mortel vindicatif, il afflige ses créatures, même coupables, pour le plaisir barbare de les voir souffrir. S'il les punit, c'est pour les détourner du vice par l'expérience des maux qu'il entraîne à sa suite : mais j'ai peine à concevoir qu'un Dieu juste & bon, puisse punir par esprit de vengeance ; & bien moins encore, qu'il se venge éternellement. La vengeance ne seroit point interdite à l'homme, si Dieu se la permettoit, puisque l'homme est son image.

La premiere observation que nous devons

faire sur ce beau texte, c'est que Panage s'exprime très-indécemment en employant les termes de vengeance, d'esprit vindicatif, lorsqu'il parle des peines de l'autre vie. C'est la justice, & non la vengeance, qui les ordonne. La vengeance est un sentiment qui fait rendre le mal pour le mal. La justice est l'exercice d'une autorité légitime pour punir. Diroit-il d'un Juge qui porte un arrêt de mort contre un malfaiteur, qu'il agit par esprit de vengeance ? Il ne l'oseroit pas. Pourquoi donc l'ose-t-il en parlant de Dieu ? On sent bien que la vengeance ne peut pas se trouver dans un Etre infiniment parfait. Ce n'est donc que pour rendre odieux ce dogme du Christianisme, que Panage substitue malicieusement le mot de vengeance à celui de justice, qui étoit le seul qu'il dût employer.

La seconde observation est, que Panage paroît un très-pauvre Philosophe, en disant que *la raison nous insinue que les châtimens d'après cette vie ne sont point éternels*. Nous avons démontré dans notre première proposition, que la raison nous insinue tout le contraire.

La troisième observation, sera sur ce qu'il jargonne de la bonté paternelle de Dieu. Développons ce jargon. La bonté paternelle de Dieu paroît-elle dans sa conduite envers les hommes ? La bonté paternelle des hommes, est-elle une régle applicable en tout à la bonté de Dieu ? Voilà ce qu'il faut d'abord examiner.

Pour le premier point, voici ce que nous disons. Peut-on douter de la bonté paternelle de Dieu, en voyant les biens qu'il répand sur les hommes, la tendresse avec laquelle il les invite à l'amour de la vertu, les graces qu'il leur offre, la patience avec laquelle il les supporte dans leurs égaremens, le tems qu'il laisse

aux méchans, pour qu'ils réparent leurs crimes, les menaces qu'il leur fait pour qu'ils rentrent en eux-mêmes, & se dérobent aux plus redoutables châtimens dans l'autre vie; à cette vue, peut-on douter de la bonté paternelle de Dieu?

Mais cette bonté doit-elle se régler sur celle des hommes? Non certainement; parce que la bonté paternelle, est un sentiment que l'Auteur de la nature a donné aux hommes pour ceux dont ils sont peres, mais qui n'est accompagné ni des lumières, ni du pouvoir, ni de l'autorité, dont est nécessairement accompagnée la bonté de Dieu. L'homme est une créature foible dans son pouvoir, bornée dans ses lumières, dépendante dans sa conduite; Dieu est un Etre d'une sagesse infinie, qui connoît tout ce qui convient à la dignité de ses attributs, & tout ce qui est du devoir de la créature; il est infini dans son pouvoir & son autorité, comme Etre indépendant & cause universelle. Sa Loi doit servir de régle à l'amour, au pouvoir, à l'autorité que le pere a sur ses enfans; c'est elle qui doit en fixer l'étendue & les bornes. L'amour de Dieu pour ses créatures, est réglé par une sagesse infinie, parce qu'il est aussi essentiel à Dieu d'être infiniment juste à récompenser & à punir, selon que l'exige sa sagesse, qu'il lui est essentiel d'être infiniment bon. La bonté paternelle de l'homme ne peut donc pas servir de régle à celle de Dieu, & la comparaison qu'en fait Panage, ne peut donc pas être juste en tous ses points.

II.

Emile, t. 3. p. 83. *Ne me demandez pas si les tourmens des méchans seront éternels; je l'ignore, & je n'ai point la vaine*

curiosité d'éclaircir des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans ? Je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourmens sans fin. Si la suprême Justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô Nations, êtes ses ministres. Elle emploie les maux que vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice, d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités, les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? Il est dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Qui le croiroit ! que le grand Philosophe Rousseau ne peut pas passer d'une page à une autre, sans se contredire de la manière la plus expresse ! *Que m'importe ce que deviendront les méchans*, dit-il ici, *je prends peu d'intérêt à leur sort*. Tournez le feuillet, il vous dira : *si les maux des méchans doivent finir, je t'en loue, ô Etre clément & bon ! Le méchant n'est-il pas mon frere ? Combien de fois ai-je été tenté de lui ressembler ? Qu'il soit heureux, ainsi que moi ; son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.*

Ici il met au nombre des questions inutiles, celle des peines de l'autre vie ; & dans le même volume, il la regarde comme d'une nécessité absolue. *Philosophe, tes loix morales sont fort belles*, dit-il ; *mais montre-m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du Poul Serrho*, c'est-à-dire de l'enfer. Enfin si cette question est si inutile, pourquoi les Philosophes s'échauffent-ils tant, lorsqu'on la propose ? Ibid. p. 187.

Ensuite il ne connoît d'autre enfer, que les agitations des passions dans cette vie. Les Tiberes, les Nérons, les Cromwels, les plus hor-

ribles monstres de cruauté, de débauche, de rapacité, en seront donc quitte pour les maux que leurs passions leur auront causé dans ce monde? Les payens ne traitoient pas si doucement les fameux scélérats. Ils enchaînoient dans les enfers les Sysiphes, les Ixions, les Tantales, les Salmonées. Jean-Jacques Rousseau est plus humain. *Les méchans sont ses freres; leur bonheur ajoutera au sien.*

Enfin, il dit qu'*il ignore si les tourmens des méchans seront éternels*, & qu'*il a de la peine à le croire.* Tous les méchans ont la même peine que Rousseau. Mais son ignorance, ou son infidélité, sont-elles excusables, s'il a pû s'instruire, s'il a dû s'instruire, ou s'il n'a pas apporté à l'instruction la bonne foi, la candeur, la docilité? Ce dogme a toujours été l'épouvantail des libertins, parce que l'impunité, comme dit Ciceron, étant le plus doux attrait
Offic. lib. 1. du crime; *impunitas, peccandi maxima illecebra*, la crainte des peines en est aussi le frein le plus puissant. Ce que Ciceron sentoit si bien, nos Philosophes modernes le sentent également. Ils n'osent pas en convenir, parce qu'ils en voient la conséquence.

Entretien entre un Mécréant & un Chrétien, dans lequel le Mécréant rapporte tout ce qui est dit dans le Dictionnaire Philosophique sur le dogme de l'Enfer.

LE MÉCRRÉANT.

Vous croyez un enfer:

LE CHRÉTIEN.

Oui je le crois, parce que la raison me conduit à cette créance, que la tradition générale me l'apprend, & que la foi me l'enseigne.

LE MÉCRÉANT.

Il est évident que votre tradition générale n'a eu sa source que dans l'imagination. Car dès que les hommes vécurent en société, ils dûrent s'appercevoir que plusieurs coupables échapoient à la sévérité des loix. Ils punissoient les crimes publics; il falloit établir un frein pour les crimes secrets. La Religion seule pouvoit être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginerent des punitions après la vie; & de tous les peuples que nous connoissons, les Juifs furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Voilà toute l'histoire du dogme de l'enfer.

LE CHRÉTIEN.

Voilà bien des choses que vous avancez, & que vous tranchez en très-peu de mots. Vous supposez qu'il y a eu un tems, où les hommes se sont avisés de se mettre en société, & de se faire une Religion & des loix. Vous supposez donc aussi qu'avant ce tems-là ils n'avoient ni société, ni loix, ni Religion.

Vous supposez que ce furent les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, qui imaginerent les peines de l'autre vie. On ne les connoissoit donc pas avant eux.

Vous supposez enfin, que les anciens Juifs n'ont pas même eu l'idée de ce dogme. Toutes ces assertions & suppositions, meriteroient bien d'être soutenues par quelques preuves.

LE MÉCRÉANT.

Monsieur, Monsieur, cela ne se prouve pas, cela n'a pas besoin de preuves.

LE CHRÉTIEN.

Votre ton décidé n'en imposera pas, & votre autorité ne tiendra pas lieu de preuves. Mais vous avez raison de dire que cela ne se prouve pas, puisque le contraire non-seulement se prouve, mais ce démontre.

1°. Qu'il y ait eu des tems où les hommes aient vécu comme les brutes, & sans aucune société, c'est une absurdité qui a déja été présentée dans le Roman, aussi ridicule qu'impie, de *la Philosophie de l'Histoire*, où le Romancier s'exprime ainsi : *Lorsqu'après un grand nombre des siécles, quelques sociétés se furent établies, il est à croire qu'il y eut quelque Religion, quelque espèce de culte grossier*. Mais on défie tous les Philosophes de citer aucun Historien de l'antiquité, qui fournisse quelque monument de ce prétendu état primitif de l'homme brute, sans société & sans loi. Au contraire, en rapportant l'origine des Nations, ils nous font toujours voir les Colonies s'étendant de proche en proche en Asie, en Egypte, en Grece, en Afrique, &c. Or, les Colonies des Nations, supposent nécessairement des sociétés. Première absurdité de votre systême.

2°. Je défie de même tous vos savans Philosophes de citer un seul Auteur ancien, qui ait marqué le tems auquel les Persans, les Chaldéens, imaginerent ce dogme, & qui en ait nommé les auteurs. Sur quoi donc est appuyée votre tranchante assertion ?

3°. Vous osez dire que *les Juifs furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels* ; & on ose vous répondre, que les Juifs sont les seuls qui nous attestent les peines & les récompenses d'une autre vie, & qui nous les attestent dans des livres qui sont plus anciens

qu'aucuns que nous connoissions dans le monde. *Craignez le Seigneur*, dit l'Eccléfiaste. *Gardez ses commandemens. C'est-là l'essentiel pour l'homme. Car tout ce qui se fait sera soumis au jugement de Dieu, soit pour le bien, soit pour le mal.* Soyez donc plus discret à affirmer; & ne trouvez pas mauvais qu'on vous démontre combien il y a loin de vos affirmations à la vérité. Ecclé. 21.

LE MÉCRÉANT.

Mais Moyse, ou le rédacteur du Pentateuque, ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On feroit donc en droit de lui dire : Vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison. Vous êtes indigne du nom de Législateur que vous vous arrogez. Quoi vous connoissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément, tandis qu'il est admis chez toutes les Nations qui vous environnent! Ou vous êtes un ignorant, qui ne savez pas que cette créance étoit universelle en Egypte, en Chaldée, en Perse, ou vous êtes un homme très-mal avisé, si étant instruit de ce dogme, vous n'en avez pas fait la base de votre Religion.

LE CHRÉTIEN.

Vous dites des injures à Moyse, au plus grand Homme que l'antiquité ait connu; cela n'est guères honnête, & ne sent point du tout son Philosophe; & ces injures sont fort hors de propos. La commission de Moyse & le sujet de sa législation, ne le conduisoit point à parler de l'enfer. Car, quelle étoit la fin de sa législation? C'étoit, 1°. d'établir dans sa Nation le culte de Religion le plus auguste, le V. art. *Moyse.*

plus magnifique, le plus capable d'annoncer la Majesté & la grandeur de l'Être suprême; 2°. De lui donner la morale la plus raisonnable, la plus équitable, la plus pure, & de régler la police & tous les devoirs de la société; 3°. De tenir cette Nation distinguée & séparée de toutes les autres, par divers usages, observances & loix particulières, à cause du grand objet de la naissance du Messie, qui devoit sortir de cette Nation, & des moyens de le reconnoître.

Quant à ce que vous dites, que Moyse auroit dû faire, du dogme réprimant de l'enfer la base de sa Religion, vous le dites sans raison & sans fondement. Car, 1°. de tous ces Législateurs & Nations que vous estimez & que vous respectez tant, nul n'a mis ce dogme pour base de sa Religion. Moyse n'est donc ni plus inconséquent, ni plus ignorant, ni plus suspect que les autres. 2°. Il n'étoit point obligé de mettre dans ses loix, des points qui n'en étoient nullement l'objet, & dont la Nation étoit d'ailleurs très-instruite. Ainsi il n'a point parlé expressément de l'immortalité de l'ame, de la résurrection future, de l'immensité de Dieu, &c. parce que tous ces dogmes étoient connus & reçus de chacun, comme on le démontre par les Livres des Juifs. C'est donc bien à tort, que vous accusez Moyse d'inconséquence, d'ignorance, & de manque de probité, au sujet de sa législation.

LE MÉCRÉANT.

Ce qui est certain, c'est que le dogme de l'enfer a passé des Grecs aux Romains, & a été adopté par les Chrétiens; voilà la source de votre créance.

LE CHRÉTIEN.

Laissons-là les Romains & les Grecs ; mais songez-vous à l'absurdité qui vous échappe ?

LE MÉCRÉANT.

Et quelle est cette absurbité ?

LE CHRÉTIEN.

C'est que vous prétendez, ou du moins, vous supposez que Jesus-Christ a étudié la Philosophie & les Livres des Grecs & des Romains. Car les Chrétiens ne croyant ce dogme que sur la parole de Jesus-Christ ; & ce dogme n'ayant fait que passer des Romains & des Grecs aux Chrétiens, il faut bien que Jesus-Christ le soit aller puiser dans leur Philosophie & dans leurs Livres. Votre idée est véritablement singulière & toute nouvelle !

LE MÉCRÉANT.

Mais plusieurs Peres de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles. Il leur paroissoit absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme, pour avoir volé une chévre.

LE CHRÉTIEN.

Cet homme qui a volé la chévre, n'a qu'à s'en répentir, satisfaire à Dieu & au prochain autant qu'il dépend de lui, & on ne le brûlera pas ; c'est une chose évidente. Mais vous accusez plusieurs Peres de l'Eglise de n'avoir pas cru les peines éternelles. Nommez-les, de grace, ceux qui ne l'ont pas cru. Je sais bien qu'on en a accusé Origene. Mais je sais aussi, qu'il est très-difficile de prouver cette accusation, & qu'il est très-aisé d'y répondre. Elle est très-difficile à prouver ; puisque saint Pam-

phyle Martyr, dans son Apologie pour Origene, & Ruffin, démontrent qu'on lui a attribué bien des sentimens qu'il n'avoit pas, & qu'on avoit altéré plusieurs de ses Ouvr[illegible] Elle est très-aisée à réfuter, puisqu'on ne p[illegible] pas s'exprimer sur ce dogme, plus clairem[illegible] qu'il le fait dans son Commentaire sur [illegible] Matthieu. Voici comment ce grand Hom[illegible] s'explique.

In Matth. Tract. 34. *Ceux qui abandonnent Jésus-Christ, sont [illegible] damnés au feu éternel, qui est bien différent [illegible] lui dont nous nous servons. C'est ce feu, d[illegible] Isaïe dit : Leur ver ne mourra point, & leur f[illegible] s'éteindra point. Ce feu est éternel & invisible; [illegible] que Job l'annonçoit en disant : Ils seront dév[illegible] par un feu qui ne s'allume point. Ce feu éternel [illegible] été préparé pour le diable & pour ses anges; [illegible] sera aussi le partage de ceux qui auront imité le [illegible] ble & ses anges.* Ainsi s'exprime ce grand Ho[illegible] me, l'un des plus admirables par le génie [illegible] par les talens, & des plus respectables par [illegible] vertus, qu'ait eu le Christianisme. C'est [illegible] petite consolation que nous ôtons aux li[illegible] tins & aux Philosophes; mais il faut ren[illegible] justice à un chacun.

ÉVANGILE.

Matth. 26. Le mot d'Evangile signifie l'*heureuse annonce*, *la bonne nouvelle*. C'est le nom que Jésus-Chr[illegible] lui-même a donné à la doctrine & à la Loi qu'[illegible] est venu annoncer aux hommes. Il la prêch[illegible] pendant trois ans, durant lesquels il instruisit plus particulièrement douze Disciples, auxquels il donna le nom d'Apôtres, c'est-à-dire, d'Envoyés, d'Ambassadeurs, de Légats, & qu'il chargea d'aller prêcher cette nouvelle Loi par toute la terre, lorsqu'il seroit retourné dans le Ciel. Ces Apôtres entreprirent avec

beaucoup de courage la commission dont ils étoient chargés, & ils s'en acquitterent avec un succès qu'on ne pouvoit pas attendre des seules forces humaines. Il se forma d'abord des Eglises assez nombreuses, puisque S. Pierre, *Act.* par son premier discours, fit trois mille Disci- *2. 4.* ples, & cinq mille peu de tems après, par un autre.

Cependant Jesus-Christ n'ayant rien laissé par écrit, & les nouveaux Chrétiens n'étant encore instruits que de vive voix, S. Matthieu, *Eusebii* l'un des douze Apôtres, écrivit en langue Hé- *Chronic* braïque ou Syriaque, l'Histoire de la vie & de la doctrine de Jesus-Christ, huit ans après la fondation de l'Eglise. Ce Livre fut ensuite traduit en Grec; & plusieurs ont cru que ce fut S. Matthieu lui-même qui fit cette version en faveur des Juifs Hellenistes, c'est-à-dire, des Juifs qui étoient Grecs d'origine. Trois ans après, S. Marc, qui étoit Disciple de S. Pierre *Hieron.* & son interprête, écrivit la même Histoire à Rome. Quelques-uns croient qu'il l'écrivit en Latin, d'autres qu'il l'écrivit en Grec, qui étoit la langue la plus commune dans l'Empire; d'autres enfin pensent qu'il l'écrivit en Grec & en Latin. Quelques années plus tard, S. Luc, l'un des soixante & douze Disciples, & le fidéle compagnon de S. Paul, écrivit aussi en langue Grecque l'Histoire de Jesus-Christ. Enfin S. Jean, surnommé le Disciple bien-aimé, écrivit encore la même Histoire sur la fin du premier siécle. Eusebe de Césarée & S. Jérôme, nous apprennent que ce qui le détermina à écrire, ce fut premièrement la prière que lui en firent les Evêques d'Asie, afin qu'avec ce secours ils fussent en état de répondre à Cerinthe & aux Ebionites, qui débitoient des erreurs sur la personne de Jesus-Christ.

Secondement, pour suppléer à certains points
que les autres Evangélistes n'avoient point
touché dans leurs écrits.

Soit que l'on considére l'Evangile rélati-
ment à celui qui en est le véritable Auteur
le sujet, & qui est la Sagesse éternelle de Di
l'Homme-Dieu; soit qu'on le considére
rapport à ceux qui l'ont écrit, & qui sont
Apôtres, ou des Disciples des Apôtres,
més par Jesus-Christ & à l'école de J
Christ; soit enfin qu'on le considére rel
ment à la Doctrine sublime qui y est ensei
& qui nous présente ce qu'il y a de plus
dans le dogme & de plus parfait dans la
rale, on verra toujours également que ce
vre ne peut être regardé, & ne doit être
gardé qu'avec la vénération la plus profo
& le respect le plus religieux.

Cependant on ne peut pas exprimer
quel point de fureur des hommes nés da
Christianisme se sont laissé aller contre ce
vre divin. Il n'est pas possible de porter
loin l'horreur des blasphêmes, des impié
des impostures, que le font le déclamateur f
nétique qui a fait l'*Examen important*, l'inf
nal Ecrivain du *Catéchisme de l'honnête-Hom*
le Blasphémateur prédicant, auteur du *Ser*
des Cinquante, le Métaphysicien extravagan
qui a pris le nom de *Militaire Philosophe*, l
Calomniateur de sang froid, qui à sa mort a
laissé pour monument de sa Religion, l'*Exa-
men critique des Apologistes du Christianisme.* Nous
ne finirions pas, si nous rappellions tous les
monstrueux ouvrages que l'impiété a enfanté
contre l'Evangile. On en trouve un grand
nombre réuni sous le beau titre de *Recueil
nécessaire.*

C'est dans ces ouvrages qu'on lit des horreurs

que l'enfer seul étoit capable d'inspirer. On y voit la Personne du divin Législateur Jesus-Christ, traitée comme on ne traiteroit pas le plus vil des hommes, les plus respectables maximes de sainteté tournées en railleries, les premiers fondateurs de la Religion représentés comme des imbécilles, ou comme des extravagans, les mystères les plus sacrés devenir le sujet d'une dérision sacrilege, tous les artifices du mensonge & de l'imposture employés pour faire passer l'histoire Évangélique pour une absurdité enfantée par l'ignorance & l'imbécillité; & ce qui fait l'opprobre de ce siécle, c'est que ces détestables ouvrages ne trouvent que trop de lecteurs & de partisans.

Pour dévoiler l'horreur de tant d'impiétés, & par-là même venger la Religion, il suffit de faire voir que l'Evangile nous vient de la Sagesse éternelle même, d'un Homme-Dieu, qui est Jesus-Chtist; que la Loi Evangélique, par ses caractères de sagesse & de sainteté, est véritablement digne de son divin Auteur; que cette Loi se retrouve dans nos quatre Evangiles avec toute sa pureté, & telle que le divin Législateur l'a lui-même annoncée. Mais comme nous avons déja donné le portrait & le caractère de ce Législateur divin, & le précis de sa Loi au commencement de l'article *Christianisme*, nous prions le lecteur de commencer par les lire, parce que nous nous bornons ici à deux points: 1°. A montrer que l'Evangile qui est entre les mains des Chrétiens, est encore aujourd'hui tel que les Apôtres les laisserent à l'Église primitive, 2°. A confondre les impiété & les blasphêmes par lesquels les Philosophes l'ont attaqué. Nous allons d'abord établir le premier point par la proposition suivante.

PROPOSITION.

L'Eglise Chrétienne a toujours reconnu les quatre Evangiles de S. Matthieu, de S. Marc, de S. Luc & de S. Jean; elle les a toujours conservé dans leur pureté essentielle, & n'en a jamais adopté d'autres.

La proposition présente trois objets, qui se démontrent tous les trois avec la même facilité & clarté, nous les allons reprendre chacun en particulier.

Premièrement, on ne peut pas douter que l'Eglise n'ait toujours reconnu les quatre Evangiles, si on les trouve cités & continuellement rappellés dans les écrits des premiers Disciples des Apôtres, & des premiers Peres de l'Eglise.

Or, ces quatre Evangiles sont cités, & continuellement rappellés dans les écrits des premiers Disciples & des premiers Peres.

En effet, S. Clément, Disciple de S. Pierre & l'un de ses successeurs, en écrivant aux Corinthiens, leur cite des passages de S. Marc & de S. Luc; S. Ignace, Disciple de S. Jean, en cite de S. Luc & de S. Matthieu, dans son Epitre aux fidéles de Smirne; S. Barnabé, qui étoit Apôtre lui-même, en rapportant divers textes de l'Evangile, marque en même tems que ces Evangiles sont entre les mains des Fidéles. Si l'on ne veut pas se donner la peine de consulter les écrits de ces Peres pour retrouver ces passages, on pourra les trouver réunis dans
L. c. 7. l'Abbé Houteville.

Continuons cete preuve en présentant la suite des témoignages, avec la suite des tems.

Il n'y avoit pas quarante ans que l'Apôtre S. Jean étoit mort, lorsque les premiers ou-

vrages de S. Justin parurent. Qu'on lise ses deux Apologies & son dialogue avec le Juif Tryphon, on y trouvera un grand nombre de textes, dont quelques-uns sont fort longs, tirés des quatre Evangélistes.

Le savant Clément d'Alexandrie étoit né avant *le martyre* de S. Justin. Qu'on lise ses Stromates, on verra qu'il ne reconnoît que quatre Evangiles qui soient admis par l'Eglise, puisqu'en parlant d'un certain fait rapporté dans un autre Evangile, il dit expressément : *Ce fait ne se trouve pas dans les quatre Evangiles que nous tenons de l'Eglise, mais seulement dans l'Evangile selon les Egyptiens.* Outre cela, en divers endroits de ses ouvrages, il cite nommément les Evangiles de S. Matthieu, de S. Marc, de S. Luc & de S. Jean.

Strom. l. 3.

Origene fut le Disciple de S. Clément. Qu'on lise sa premiere Homélie sur S. Luc, on y verra les preuves les plus démonstratives que l'Eglise ne reconnoît & n'a jamais reconnu d'autres Evangiles que les quatre que nous avons aujourd'hui. On verra la même chose dans le troisième Livre de S. Irénée *des Hérésies*, dans le Livre *des Prescriptions* de Tertullien, & dans plusieurs autres ouvrages des Peres du second & du troisième siècle.

Qu'on lise Eusebe de Cesarée, on y apprendra que c'étoit une tradition constante dans tout l'Orient, que S. Jean ayant lu les trois Evangiles de S. Matthieu, de S. Marc & de S. Luc, les approuva & qu'il composa le sien à la priere des Evêques d'Asie, comme nous l'avons déja dit.

Euseb. Hist. l. 3.

A mesure qu'on s'éloigne de ces premiers tems, l'Eglise s'étendant toujours davantage, les témoignages & les autorités se multiplient à proportion. Il seroit donc contre le bon sens

de contester sur ce point. Il est donc évident que l'Eglise a toujours reconnu les quatre Evangiles que nous révérons encore aujourd'hui. Voilà donc la première partie de notre proposition clairement démontrée.

Secondement, l'Eglise a toujours conservé ces Livres dans leur pureté essentielle. Dès le commencement du Christianisme, les Fidèles furent bien aise d'avoir, pour leur instruction & leur consolation, l'Histoire Evangélique. Plusieurs tiroient pour cela des copies des Evangiles; & ces copies, sur-tout celles des particuliers, se multipliant, il s'y glissoit quelquefois des fautes, ou bien on ajoutoit quelquefois dans quelques-uns des choses qu'on avoit apprises d'ailleurs. Mais dès le second siécle, le grand Origene travailla, avec l'application la plus courageuse & la plus constante, à rendre aux Ecritures toute leur pureté & leur intégrité. S. Jérôme, dans le quatrième, fut chargé par le Pape Damase de revoir tout le nouveau Testament, & de rendre à l'ancienne version Italique, la conformité la plus parfaite avec les originaux. Depuis lors les Evangiles sont restés à-peu-près dans le même état que nous les avons aujourd'hui. Et quand on trouveroit dans certaines versions quelques mots, quelques expressions différentes, cela n'empêcheroit pas que l'on n'y retrouvât toujours la même chose pour l'essentiel, c'est-à-dire, pour tous les faits, les dogmes & la morale. On est donc toujours sûr que les Evangiles ont été conservés dans toute leur pureté essentielle, comme nous l'avons annoncé dans la seconde partie de notre proposition.

Hier. Præf. in Evang.

Enfin l'Eglise n'en a jamais reconnu d'autres que ceux que nous reconnoissons aujourd'hui.

On ne peut pas s'exprimer d'une manière plus forte & plus décisive que le fait Origene sur ce point. Voici comment il parle dans sa première Homélie sur S. Luc. « Nous apprenons, » dit ce savant homme, par l'exorde de S. Luc, » que plusieurs se sont efforcés de composer » l'Histoire Evangélique. Ce mot, *se sont ef-* » *forcés*, est une accusation indirecte intentée » à ceux qui, sans y être poussés par l'inspi- » ration du Saint-Esprit, ont entrepris d'é- » crire des Evangiles. Matthieu, Marc, Jean » & Luc ne *se sont pas efforcés* d'écrire des Evan- » giles; mais il les ont écrit, parce qu'ils » étoient remplis de l'Esprit-Saint. On connoît » dans l'Eglise quatre Evangiles véritables; on » en connoît plusieurs de faux, parmi lesquels » il y en a un qui est intitulé, selon les Egyp- » tiens, un autre selon les douze Apôtres; » Basilides en a osé écrire un, auquel il a » donné son nom. Je connois aussi un Evan- » gile selon S. Thomas, un autre selon S. Mat- » thias. J'en ai lu plusieurs autres encore... » Mais nous nous en tenons à ce qu'a approuvé » l'Eglise, qui nous déclare qu'il n'y a que les » quatre Evangiles que l'on puisse adopter».

Un texte aussi clair est déja bien suffisant pour faire évanouir tout ce que la malignité artificieuse a imaginé pour faire suspecter les vrais Evangiles, & pour les confondre avec les Evangiles supposés. Mais pour dissiper plus efficacement tous les nuages, mettre la vérité dans le plus beau jour, & répandre dans l'ame du Lecteur des lumières qui le rassurent entièrement sur ce point, nous allons encore donner en peu de mots une idée précise de ce qu'on a appellé les Evangiles apocryphes.

Des Evangiles apocryphes.

Le mot d'*apocryphe* vient du Grec, & signifie, *caché*, *douteux*, *incertain*. C'est le nom qu'on donna à plusieurs Livres & Ecrits concernant la Religion, lesquels Livres & Ecrits étoient, les uns sous des noms supposés, les autres fabriqués par des Hérétiques, mais qui n'ont jamais été admis comme authentiques, ou qui ont toujours été rejettés comme faux par l'Eglise Chrétienne. Parmi ces Livres apocryphes il y en avoit beaucoup qui portoient le titre d'Evangile; & ce ne sera que de ces derniers que nous parlerons ici.

Dès que les saints Evangiles parurent, ils furent reçus avec le plus grand respect par les Fidèles; ils furent regardés comme le dépôt authentique des instructions, de la doctrine & de la vie de Jesus-Christ, & comme l'ouvrage du Saint-Esprit même. Les noms de leurs Auteurs, qui étoient ou des Apôtres, ou des confidens intimes & des compagnons des Apôtres, leur donnoient la plus grande autorité, & le mot d'Evangile fut, parmi ces premiers Fidèles, un mot comme sacré.

Les premiers Hérétiques, tels que furent les Cerinthiens, les Ebionites, les Gnostiques, voyant le respect qu'on avoit pour ce nom d'Evangile, s'aviserent de donner le même nom d'Evangile à quelques-uns des Livres qu'ils composerent pour établir leurs erreurs, où ils le laisserent à ceux des Evangiles qu'ils avoient défiguré, soit en y ajoutant leurs dogmes particuliers, soit en en retranchant ce qui les incommodoit. C'est-là un fait que nous apprenons de S. Papias, lequel avoit été le Disciple de l'Evangéliste S. Jean.

Eufeb. Hist. l. 4.

Basilides fut le premier des Hérétiques qui

osa composer un Evangile sous son propre nom. Les Ebionites en fabriquerent un sous le nom de Jacques & de Jean; les Gnostiques un sous le nom d'Eve, & un autre qu'ils appellerent l'Evangile de la perfection; les Marcossiens composerent une misérable histoire de l'enfance de Jesus, que S. Epiphane traite d'extravagante; Tatien forma un seul Evangile des quatre que nous avons; Marcion & les Marcionites défigurerent l'Evangile de S. Luc, qui étoit le seul qu'ils admissent. Il y eut encore beaucoup d'autres faux Evangiles, que nous ne perdrons pas le tems à nommer ici, & qui ne furent regardés qu'avec horreur, ainsi que nous l'apprennent les plus anciens Peres de l'Eglise, comme S. Irénée, S. Epiphane, Origene, Eusébe de Cesarée, & ensuite S. Jérôme & S. Augustin.

Epiph. Her. 30.

Epiph. Heres. 26.

Outre ces faux Evangiles, la plupart remplis de blasphêmes & toujours détestés, il y en a eu d'autres encore, comme l'Evangile selon les Hébreux & l'Evangile selon les Egyptiens, qui ont été originairement le pur Evangile de S. Matthieu, & dans lesquels il s'étoit peu-à-peu glissé quelques additions que l'on croit n'avoir été que des traditions des Apôtres mêmes. Ces Evangiles ont toujours été respectés, sans être cependant admis parmi les vrais Evangiles, comme on le voit par les textes de Clément d'Alexandrie & d'Origene, que nous avons déja rapporté. Ils sont mis parmi les Evangiles apocryphes, non pas comme des Evangiles faux, mais comme n'étant ni authentiques, ni conservés dans leur pureté originale. Cette observation est de conséquence, rélativement à la malignité artificieuse des adversaires de la Religion; il sera bon de s'en souvenir.

Enfin il y a eu des Evangiles d'une troisième espèce, qui avoient été faits sans aucune mauvaise intention par quelques Fidéles. Ces Evangiles étoient des compilations de divers endroits des vrais Evangiles, avec quelques additions de choses qui avoient été dites, ou que l'on croyoit avoir été dites par les Apôtres, ou par leurs premiers Disciples. Ces Livres resterent quelque tems entre les mains des Chrétiens, sans être proscrits par aucune condamnation, & sans être ni reconnus, ni autorisés par l'Eglise.

Le nombre de ces Evangiles apocryphes, soit faux, soit hérétiques, soit ceux qui n'avoient de l'Evangile que le titre seul, peut aller à une trentaine à la plus grande rigueur. Plusieurs tomberent dans le mépris aussi-tôt qu'ils parurent; d'autres ne se répandirent que parmi un très-petit nombre de Sectaires; & de la plupart il ne resta bientôt que le nom. C'est donc un mensonge grossier de la part de Messieurs les Philosophes de dire, avec les Bolingbroke & les du Marsais, que l'on compte jusqu'à cinquante Evangiles, & qu'il y en a eu beaucoup davantage. Les mensonges ne leur coûtent rien; mais les mensonges sont les armes ordinaires des ennemis de la vérité; & nous allons faire voir par nos réponses, que ces armes sont d'une bien mauvaise trempe.

Examen import. c. 10.

RÉPONSES aux objections des Philosophes, contre l'authenticité des Evangiles.

Ce sera le froid calomniateur M. Freret, qui entrera le premier en lice, parce que c'est celui qui paroît s'être le plus sérieusement appliqué à détruire l'authenticité de ces Livres divins. Voici comment il commence ses attaques.

I.

Dès les premiers siécles de l'Eglise, les Disciples de Jesus-Christ se partagerent en diverses Sectes, qui, quoi qu'opposées de sentimens, se réunissoient toutes à se dire Chrétiennes. Elles se croyoient toutes également intéressées à la gloire de leur Législateur. Plusieurs chefs de ces différens partis avoient vu Jesus-Christ. Or, parmi ces témoins si anciens, il y en avoit plusieurs qui faisoient profession de regarder comme fausse la doctrine que l'on trouve enseignée dans les Evangiles qui nous restent présentement.

Examen des Ap. de la Religion Chrét. chap. 1.

Voilà le premier mensonge de Freret; savoir, que plusieurs chefs des Sectes qui s'éleverent parmi les Chrétiens, eussent vu Jesus-Christ.

Le plus ancien de ces chefs, ou Héréfiarques, fut Cerinthe, natif d'Antioche. Or, Cerinthe commença par être disciple de Simon le Magicien, il se fit Chrétien ensuite, finit par être Héréfiarque, & mourut près de soixante & dix ans après la mort de Jesus-Christ. La Chronologie de Freret est donc ici fautive. Si le plus ancien des Héréfiarques n'a pas vu Jesus-Christ, comment ceux qui ne sont venus qu'après, auroient-ils pû le voir? Il est donc faux que plusieurs chefs des différens partis aient vu le Sauveur.

On ne compte pas Simon de Samarie parmi les Hérétiques, parce qu'il ne fut Chrétien que quelques jours, & bientôt après apostat, & ennemi déclaré de Jesus-Christ.

II.

Les plus anciens Peres de l'Eglise ne paroissent pas avoir connu les quatre Evangiles qui nous restent, tandis qu'ils citent fréquemment & avec une entière confiance, des Livres apocryphes comme

faisant autorité. Jusqu'à Justin, on ne trouve que des Livres apocryphes cités. Justin est le premier qui ai eu connoissance des quatre Evangiles que nous avons.

M. Freret, il a été démontré que les plus anciens Peres de l'Eglise, S. Clément, S. Ignace d'Antioche, S. Barnabé, citent les Evangiles qui nous restent; ils avoient donc connoissance de ces Evangiles, & votre première assertion est donc fausse. M. Freret, vous dites, que ces anciens Peres citent *fréquemment, avec confiance, & comme faisant autorité*, des Livres apocryphes, & vous ne prouvez rien de ce que vous avancez; & nous avons déja prouvé le contraire de ce que vous affirmez. Votre seconde assertion, est donc tout au moins téméraire. M. Freret, vous dites que Justin est le premier qui ait eu connoissance des quatre Evangiles; & S. Justin assure qu'on avoit coutume dans les assemblées des Chrétiens, de lire les Evangiles le jour du Dimanche. On les connoissoit donc avant lui; & par-là S. Justin vous donne un démenti formel sur votre assertion troisième. M. Freret, si vous n'aimez pas la vérité, craignez au moins la confusion.

Justini Apol. 2.

Nota, que du Marsais affirme que S. Irénée est le premier qui ait parlé des quatre Evangiles, & que Freret affirme que c'est S. Justin, lequel mourut quarante ans avant S. Irénée. Voilà comment les docteurs du mensonge s'accordent.

Analyse de la Religion Chrét. pag. 18.

III.

Il est incertain si les maximes de Jesus-Christ répétées par les premiers Peres, sont tirées de quelques Livres, ou si elles ont été retenues de vive voix, & transmises par le canal de la tradition.

Ce qui est très-certain, c'est que le mensonge de Freret va être démontré; car qu'on lise la seconde Epitre de S. Clément, on y trouvera ces propre expressions : *En effet, le Seigneur nous dit dans l'Evangile ..... Il est encore marqué dans un autre endroit de l'Ecriture, &c.* Qu'on lise l'Epitre de S. Barnabé, on y trouvera ces autres expressions : *Prenons garde que comme il est écrit, il y en a beaucoup d'appellés & peu d'élus, &c.* Il est donc très-certain que les maximes répétées par les Peres étoient tirées de l'Evangile, que les Ecritures du nouveau Testament existoient de leur tems, & par-là même il est très-certain que le savant Freret ignore, ou trahit la vérité.

IV.

Les Apologistes Chrétiens se sont imaginé avoir prouvé suffisamment l'authenticité des Evangiles, en tâchant de faire voir qu'il n'est pas possible de supposer des livres de cette nature. Cela pourroit faire impression sur ceux qui ne sauroient pas que plusieurs Evangiles ont été supposés dans le premier siécle. Mais comme on ne peut douter de ce fait, il en résulte qu'il n'étoit pas difficile de tromper les premiers Chrétiens, & de leur donner des Romans pour des livres historiques.

Admirez la droiture & la probité de Freret. 1°. Il confond malicieusement des Evangiles non canoniques avec des Evangiles faux. 2°. Il suppose que dans le premier siécle on a pu donner de purs Romans pour des histoires véritables. 3°. Il affirme qu'il n'étoit pas difficile de tromper les premiers Chrétiens par ces sortes des Romans.

Mais il est honteusement confondu lui-même sur tous ces points. Il l'est sur le premier, parce qu'un Evangile peut n'être pas canoni-

que, sans être faux & sans devoir être mis au nombre des Romans. Tel étoit l'Evangile *des Nazaréens* ou *selon les Hébreux*, dans lequel tous les traits de la vie & des instructions de Jesus-Christ, étoient très-fidélement rapportés. On peut dire la même chose de quelques autres Evangiles encore. Ces Livres pouvoient donc n'être pas canoniques, sans être faux pour cela.

Il l'est sur le second, parce qu'il n'y a eu aucun Hérétique dans le premier siécle, qui n'ait donné l'Histoire de Jesus-Christ, à-peu-près comme l'ont donné les quatre Evangélistes. Cerinthe en fournit la preuve, puisqu'il avoue la naissance, les miracles, la résurrection, l'Ascension de Jesus-Christ, comme nous la reconnoissons nous-mêmes. L'on défie le séducteur Freret de citer un Evangile du premier siécle, qui ait été un Roman, tel qu'il le suppose.

Il l'est enfin sur le troisième, puisque S. Ignace, disciple de S. Jean, nous apprend qu'il y avoit de son tems des Chrétiens si attentifs sur l'article de l'authenticité des Livres Evangéliques, qu'ils disoient qu'ils ne se fieroient qu'aux livres qu'ils trouveroient dans les archives des Eglises mêmes. Ces Chrétiens n'étoient donc pas si faciles à tromper. A quoi aboutit donc l'artificieux verbiage de Freret?

Ign. Epist. ad Philadel

V.

Les faux Evangiles qui furent reçus dans le premier siécle, n'étoient composés que dans le dessein de faire triompher la Religion de Jesus-Christ, & d'engager les hommes à lui tout sacrifier. Nous voyons tous les jours que ceux qui sont prévenus, reçoivent ordinairement tout ce qu'ils s'imaginent

être favorable à la cause qu'ils ont épousée. C'est pourquoi les premiers Chrétiens se laissoient tromper, toutes les fois que quelques fourbes vouloient prendre la peine de les séduire.

Le beau portrait que nous trace ici Freret des premiers Chrétiens, c'est-à-dire, de ces hommes qui, remplis de l'Esprit-Saint, saisis de la beauté des sublimes maximes de l'Evangile, imitateurs courageux d'un Dieu incarné, s'élevoient au-dessus de tout ce qui peut flatter, plaire, séduire, épouvanter, & n'étoient sensibles à d'autre amour qu'à celui des plus héroïques vertus! Ces premiers Chrétiens, au jugement de Freret, n'étoient que des imbécilles, des jouets des premiers fourbes qui vouloient prendre la peine de les séduire; des hommes prévenus, qui embrassoient aveuglément tout ce qui favorisoit leurs méprisables préjugés. Freret, quel démon t'inspiroit, quand tu traçois ton détestable écrit! Tu dis qu'il y avoit dans les premiers siécles des fourbes pour séduire les premiers Chrétiens: que pensera la postérité, des fourbes bien plus odieux encore, qui font tant d'efforts pour séduire aujourd'hui des Chrétiens bien moins attentifs & moins bien disposés!

VI.

C'est au sujet de la vie de Jesus-Christ, que les faussaires ont le plus exercé leurs talens. A peine étoit-il crucifié, que les Chrétiens inonderent le Public d'Histoires, dans lesquelles ils n'avoient d'autre but que d'inspirer de l'admiration pour leur Législateur, & d'autoriser leurs sentimens particuliers, sans se mettre en peine de consulter même la vraisemblance. Saint Luc nous apprend que plusieurs Auteurs assez mal instruits, avoient entrepris de faire la Vie de Jesus-Christ, & il nous fait entendre qu'il

n'étoit pas content des écrits qui avoient paru jusqu'alors sur ce sujet, quoique cependant on convienne que son Evangile n'a été publié qu'après ceux de S. Matthieu & de S. Marc.

C'est bien ici qu'on peut s'écrier à l'esprit d'imposture & de séduction. A peine, dit Freret, Jesus-Christ étoit-il crucifié, que les Chrétiens inonderent le public de fausses histoires. Mais on le défie, lui & toute sa cabale, de citer aucune de ces histoires faite d'abord après la mort de Jesus-Christ, & avant les Evangiles de saint Marc & de saint Matthieu. Le plus ancien des faux Evangiles est celui de Cerinthe, qui ne parut qu'un demi-siècle après ceux de nos premiers Evangélistes. Les autres ne parurent que vers la fin du premier siècle, & beaucoup plus tard encore. Comment ose-t-on donc dire que le public fut inondé de fausses histoires d'abord après la mort de Jesus-Christ?

Ensuite, il nous représente saint Luc comme mécontent de tout ce qui avoit paru avant lui sur l'histoire de Jesus-Christ, & même des Evangiles de saint Matthieu & de saint Marc; & cependant il n'y a pas dans saint Luc un mot qui insinue les sentimens & les soupçons que Freret lui prête. Qu'on en juge par les paroles de saint Luc lui-même. *Comme plusieurs,*
Luc. 1. dit cet Evangéliste, *ont entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont passées parmi nous, conformément à ce que nous ont appris ceux qui en ont été les témoins oculaires, & qui les ont annoncées, j'ai aussi jugé à propos de composer & de vous adresser, Théophile, l'histoire de ces mêmes choses, parce que je m'en suis instruit avec soin, en remontant jusqu'à leur première origine, afin que vous connoissiez parfaitement la vérité de la doctrine qu'on vous a enseignée.*

Qu'on lise ce texte avec attention, on y verra premièrement, qu'il n'y a pas un mot qui indique que ceux qui avoient entrepris d'écrire l'Histoire Evangélique avant saint Luc, aient été des *Auteurs assez mal instruits*. On y verra ensuite que loin de témoigner du mécontentement de ces histoires, saint Luc semble plutôt le approuver, puisqu'il dit qu'il a jugé à propos d'entreprendre aussi un ouvrage de la même nature: *Visum est & mihi*.

Mais pourquoi, dira-t-on, l'entreprenoit-il, puisque saint Matthieu & saint Marc avoient déja donné leurs Evangiles?

On pourroit d'abord répondre qu'il est absurde de demander pourquoi Dieu inspira à saint Luc la pensée d'écrire son Histoire Evangélique, une pareille question ne faisant point une objection raisonnable. Cependant on ne sera point en peine de donner des raisons très-satisfaisantes de l'entreprise de saint Luc. Saint Matthieu avoit déja écrit son Evangile, il est vrai. Mais il l'avoit écrit en Hébreu, & cet Evangile Hébreu ne pouvoit pas servir aux Grecs. Saint Marc écrivit le sien peu d'années avant saint Luc, mais il l'écrivit à Rome, plusieurs pensent même qu'il l'écrivit en Latin, & il passa peu de tems après en Egypte. Il pouvoit donc très-bien se faire que les Grecs n'en eussent pas encore la communication. L'entreprise de saint Luc, de donner aux Chrétiens Grecs une Histoire Evangélique, étoit donc une entreprise sage & raisonnable.

On dit ensuite que saint Matthieu & saint Marc avoient écrit avant saint Luc, & que saint Luc n'avoient pas été *content des Ecrits qui avoient paru jusqu'alors sur ce sujet*.

Mais est-il probable, est-il même concevable que saint Luc ait eu la pensée de desap-

prouver deux Evangiles, dont l'un étoit écrit par un Apôtre même, & l'autre par le premier Disciple du Chef des Apôtres? Tous ces raisonnemens, ces observations, ces soupçons de Freret, n'annoncent donc qu'artifice, mensonge & esprit séducteur.

VII.

Analyse de la Religion Chrét. pag. 29.

Nous avons déja vu qu'il y avoit autrefois un plus grand nombre d'Evangiles, qui sont mis aujourd'hui au rang des apocryphes. Pourquoi ont-ils été pendant plusieurs siècles en aussi grande vénération que les autres? & pourquoi ont-ils été rejettés dans la suite? La morale en étoit-elle différente? Non. Voici ce qui les a fait retrancher du Canon. Après la mort de Jesus-Christ, les Sectateurs, ou Disciples, publierent un grand nombre de relations de sa Vie, ou de ses Miracles. Le mot d'Evangile ne signifie autre chose que bonne nouvelle, *ou* nouvelle véritable. *Chaque Ecrivain paroit sa relation de ce titre, pour s'attirer la confiance des Lecteurs. Ces relations se contredisoient néanmoins en une infinité d'endroits. Les plus sages d'entre les Chrétiens, sentirent que cette diversité de témoignages fournissoit contr'eux un argument invincible. Ils s'assemblerent, & choisirent entre toutes ces Histoires, celles qui avoient le plus de rapport entr'elles, ou se contredisoient le moins: il les adopterent, & déclarerent les autres, apocryphes. On trouve dans plusieurs de ces apocryphes qui sont parvenus jusqu'à nous, des passages qui sont cités par les anciens Peres, parce qu'ils étoient alors au même rang que les autres, & que leur zele aveugle leur faisoit adopter tout ce qui avoit rapport à l'Histoire de Jesus.*

Tout ce que l'impiété a pu imaginer contre l'authenticité des Evangiles, du Marsais le

réunit ici avec le plus grand artifice. Et voici comment on peut lui répondre.

C'est une imposture de dire que les *Evangiles apocryphes ont été, pendant plusieurs siécles, en aussi grande vénération que les autres.* On a démontré par les témoignages de saint Justin, de saint Clément d'Alexandrie, de saint Irénée, de Tertullien, d'Origene, que l'Eglise n'a jamais reconnu pour vrais Evangiles que ceux que nous révérons aujourd'hui. Outre cela, on trouve dans plusieurs textes de ces Peres, les expressions les plus fortes pour montrer l'horreur qu'on avoit pour plusieurs de ces apocryphes.

C'est une imposture de dire que les *Evangiles apocryphes ont été retranchés du Canon.* On défie du Marsais, & toute sa cabale, de citer un Canon où ces apocryphes aient été compris.

C'est une imposture de dire que les premiers Chrétiens sentirent que *cette diversité de témoignages fournissoit contr'eux un argument invincible.* Cette imposture est répétée d'après Celse; & Origene lui répond que les Chrétiens ne regardent qu'avec horreur ces faux Evangiles, & n'honorent pas même du nom de Chrétiens ceux qui les admettent.

C'est une imposture de dire qu'au Concile de Laodicée, on choisit, entre toutes ces Histoires de Jesus-Christ, celles qui se contredisoient le moins, qu'on les adopta, & qu'on déclara les autres apocryphes. Tout cela est de l'imagination de du Marsais. Dans le Concile provincial de Laodicée, il ne fut nullement question de triage d'Evangiles. Et comment cela auroit-il pu être, puisque saint Irénée, qui écrivoit plus de cent cinquante ans avant ce Concile, atteste que l'Eglise ne

reconnoît que les quatre Evangélistes; que saint Clément d'Alexandrie, Origene, Tertullien, & tant d'autres Peres antérieurs à ce Concile, déclarent la même chose. Il est donc évidemment faux que lors du Concile de Laodicée, on ait été dans le cas de faire le triage dont parle du Marsais.

C'est une imposture de dire qu'on *trouve dans ces apocryphes des passages cités par les anciens Peres, parce qu'ils étoient au même rang que les autres Evangiles*. Les anciens Peres disent expressément tout le contraire de ce qu'affirme ici du Marsais. S'ils rapportent quelquefois des passages des Evangiles apocryphes, il font toujours remarquer que ces Evangiles ne sont de nulle autorité. Ainsi Origene, en rapportant quelques mots de l'Evangile selon les Hébreux, dit : *Il est bien écrit dans un certain Evangile selon les Hébreux, si on veut bien l'admettre, non pas comme faisant autorité, mais comme pouvant servir à éclaircir la question : il est bien écrit que*, &c. Origene ne mettoit donc pas cet Evangile au même rang que les autres. Ainsi Clément d'Alexandrie, en répondant aux hérétiques Encratites, qui citoient de faux Evangiles, leur dit : *Ce que vous rapportez ne se trouve point dans les quatre Evangiles qui nous ont été transmis ; il ne se trouve que dans celui qu'on appelle selon les Egyptiens*. Il ne mettoit donc pas cet Evangile au même rang que les autres.

Tract. 8. in Matth.

Clemen. Alex. Strom. lib. 3.

Tous les anciens Peres se sont élevés de toutes leurs forces contre les faux Evangiles ; & du Marsais nous dit que les anciens Peres les citent tous comme des Evangiles véritables. Il n'est pas nécessaire de faire aucune réflexion sur cela.

Réponses aux objections contre la vérité des Faits Evangéliques.

Du Marsais, le Bolingbroke, le fanatique Prédicant dans le Sermon des Cinquante, sont ceux qui se sont le plus distingués par la hardiesse à attaquer la vérité des Faits Evangéliques. D'autres menus Ecrivains, se sont fait une gloire d'être les échos de leurs blasphêmes & de leurs impiétés. On va leur faire voir qu'il n'est pas difficile de venger la Religion outragée, & de remettre la vérité dans tous ses droits & dans tout son éclat.

I.

Quelle foule de contrariétés & d'impostures est restée dans les quatre Evangiles! N'y en eût-il qu'une seule, elle suffiroit pour démontrer que c'est un ouvrage de ténébres. N'y eût-il que le conte que l'on trouve dans Luc, que Jesus nâquit sous le Gouvernement de Cyrenius, lorsqu'Auguste fit faire le dénombrement de tout l'Empire; cette sule fausseté ne suffiroit-elle pas pour faire jetter le Livre avec mépris? 1°. Il n'y eut jamais de tel dénombrement, & aucun Auteur n'en parle. 2°. Cyrenius ne fut Gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naissance de ce Jesus. Autant de mots, autant d'erreurs dans les Evangiles; & c'est ainsi qu'on réussit avec le peuple. Examen import.

Du Marsais, en faisant la même accusation que le Bolingbroke, ajoute que *Tacite & Suétone, les plus exacts des Historiens, ne disent pas un mot du dénombrement.*

Il n'est pas possible de le prendre sur un ton plus fier & plus insultant, que le font ici ces Mrs. Bolingbroke & du Marsais; & il n'est rien de plus aisé que de leur en faire rabbattre.

Tacite & Suétone, dit du Marsais, *ne disent pas un mot du dénombrement.* Mais en parlant ainsi, du Marsais fait voir qu'il ne connoît pas seulement ces Auteurs. Comment Tacite auroit-il pû parler d'un dénombrement fait sous Auguste, puisqu'il n'a point fait l'histoire d'Auguste, & qu'il déclare au commencement de ses Annales, qu'*il ne dira que peu de mots des derniers jours de cet Empereur*? Pour Suétone, quiconque l'a lu ne sera point surpris qu'il n'ait point parlé du dénombrement. Cet Ecrivain n'a fait que donner la vie des douze Césars, en se renfermant dans le précis de leur caractère & de leur manière de se gouverner, sans faire l'histoire de leur Empire. Il n'est donc pas surprenant qu'il n'ait point parlé de ce dénombrement. Voilà ce que ne savoit pas apparemment le savant du Marsais.

Tac. Ann. l. 1.

Il faut bien cependant qu'il y ait eu un dénombrement en Judée, puisque l'Historien Joseph en parle d'une manière fort détaillée dans le premier & dans le troisième Chapitre du dix-huitième Livre de son Histoire, & que saint Luc, qui étoit de ce tems-là même, l'atteste également.

Mais, disent les Bolingbroke & du Marsais, Cyrenius ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après la naissance de Jesus-Christ. Mais on leur demande aussi de qui ils ont appris cette date du gouvernement de Cyrenius. Ce ne peut être que de Joseph. Qu'ils le lisent donc avec attention, ils trouveront bien l'année où fut achevé ce dénombrement, Joseph leur dira bien qu'il fut fini la trente-septième année depuis la bataille d'Actium, *peracto censu*; mais il ne leur dit point en quelle année il avoit commencé. On sait bien que Quirinus, ou Cyrinus, que nos savans Philosophes nomment

Joseph. l. 18.

ment, par erreur, Cyrenius, étoit en Judée la dixième année de Jesus-Christ. Mais on sait aussi qu'il y fut long-tems auparavant, avec le petit fils d'Auguste, Caïus César. Et ce fut apparemment dans ce tems-là que commença le dénombrement ordonné par ce Prince. On ne peut pas douter que ce dénombrement n'ait été fait à plusieurs reprises, puisque S. Luc, qui étoit du tems de Jesus-Christ même, dit que le premier dénombrement fut fait par Cyrinus : *Hæc descriptio prima, facta est*, &c. On y revint donc à plusieurs fois, & ce ne fut que l'an 10 de Jesus-Christ qu'il fut entièrement achevé, lorsqu'après la mort des fils d'Auguste, Lucius & Caïus, Cyrinus fut fait Gouverneur de Syrie. Luc. 2.

De cette manière, on concilie les textes de saint Luc & de l'Historien Joseph, & l'on voit comment toutes ces hardies accusations *de contrariété & d'impostures*, que le Bolingbroke prodigue si facilement, retournent à son honneur & gloire.

II.

Luc lui dresse une généalogie absolument différente de celle que Matthieu lui forge. Aucun d'eux ne songe à faire la généalogie de Marie, de laquelle seule on le fait naître. L'enthousiaste Pascal s'écrie : Cela n'est pas fait de concert. *Non, sans doute. Chacun a écrit des extravagance à sa fantaisie, pour sa petite société.*

Pascal est l'enthousiaste de la vérité, & Bolingbroke l'est des blasphêmes. L'un est un Philosophe éclairé & religieux, l'autre est un déclamateur ignorant & impie. Il y a quatorze cens ans que l'apostat Julien avoit déja fait cette objection, & le Bolingbroke n'est aujourd'hui que le foible écho de cet apostat.

Avec un peu d'attention, on éclaircit & on concilie très-aisément tout ce que disent les deux Evangélistes, & l'on en sent bientôt la justesse & la vérité. Pour cela, il n'y a qu'à observer que Jesus étoit véritablement fils de Marie par la nature, & en même tems fils de Joseph par une espèce d'adoption. Alors tout s'éclaircit, parce que c'est selon ces deux filiations différentes, que les deux Evangélistes tracent leurs généalogies, lesquelles font deux branches sorties d'une même tige. Joseph descendoit de David par Salomon; Marie descendoit aussi de David, mais par un autre fils, qui étoit Nathan. Par-là, Jesus-Christ étoit véritablement du sang de David par Marie sa mere, & il étoit censé être de la même famille de David par son pere putatif, saint Joseph.

Mais pourquoi est-ce que saint Matthieu dit, que Joseph étoit fils de Jacob, & que saint Luc dit que Joseph étoit fils d'Héli? C'est que Jacob étoit véritablement le pere de Joseph par la nature; & c'est pour cela, que dans toute la suite de cette généalogie, l'Evangéliste emploie toujours le mot, *genuit*, *il engendra*. Mais quand il vient à Joseph, il s'abstient de ce mot *genuit*, & il ne le désigne que par ces expressions: *Joseph, l'Epoux de Marie, de laquelle est né Jesus*. Saint Luc dit de même, que Joseph étoit fils d'Héli; mais il le dit dans un autre sens. Il le dit, parce que Joseph ayant épousé Marie, fille unique d'Héli, il devint le gendre & le beau fils d'Héli. Mais comme il n'étoit point son fils par génération, & qu'il l'étoit seulement par alliance, saint Luc n'emploie point le mot de *genuit*, *il engendra*; il se sert du mot de *fuit*, *il appartint*; parce que ce mot convient également pour la

généalogie de nature, & pour celle d'alliance & d'adoption.

On pourra faire encore une difficulté, en disant que Marie n'étoit point fille d'Héli, mais fille de Joachim, comme on le reconnoît dans toute l'Eglise Chrétienne. Mais cette difficulté n'en est pas une véritable. Heli, Heliacim, ou Joachim, sont des noms qui se prenoient pour le même. On en a un exemple dans le fils aîné de Josias, qui portoit le nom d'Eliacim, ou de Joachim. 4 Reg. 23.

De ce que nous venons d'exposer, il s'en suit : 1°. Qu'il n'y a ni contrariétés, ni erreurs dans les Evangiles. 2°. Que saint Matthieu donne la véritable généalogie de saint Joseph, & saint Luc celle de la Sainte Vierge ; 3°. Que les deux Evangélistes s'expriment avec toute la décence & la vérité qui convient. 4°. Que les cris du Bolingbroke ne méritent que l'horreur & le mépris. *Voyez encore la réponse à la quatrième objection de l'article* Christianisme.

III.

Dans la même généalogie, dit du Marsais, *S. Matthieu tombe encore dans une contradiction manifeste, car il dit qu'Osias étoit le pere de Joatham ; & dans les Paralipomenes, on trouve trois générations entr'eux ; savoir, Joas, Amasias & Azarias. De plus, cette généalogie ne fait rien à celle de Jesus, puisque selon notre Loi, Joseph n'avoit aucun commerce avec Marie. On verra encore qu'il y a quinze générations de plus dans l'une que dans l'autre.*

Saint Matthieu rapporte très-fidélement toutes les générations pendant une suite de deux mille ans, & il en omet trois tout de suite. Ces trois générations sont-elles omises par erreur, ou sont elles supprimées à dessein ?

La première supposition n'est pas recevable, parce que l'Historien étoit instruit, inspiré, & qu'il avoit les Archives publiques sous les yeux. Il faut donc recourir à la seconde. Or voici ce qu'il faut observer. Les trois Rois omis, sont trois rejettons de la postérité de la tyrannique Athalie. Cette Reine étoit l'exécration des Juifs, parce qu'elle avoit voulu exterminer toute la race de David, sur laquelle étoient appuyées les promesses faites par le Seigneur à la Nation. Outre cela, des trois Princes omis, deux ne furent point placés après leur mort dans le tombeau des Rois. On croit que l'horreur qu'on avoit pour la mémoire d'Athalie, & le sort flétrissant de ces Princes, furent cause, ou que l'on effaça leurs noms des régistres publics, ou que l'on ne daignoit plus en faire mention. En supprimant donc les noms de ces trois Princes, S. Matthieu n'auroit fait que suivre l'esprit de sa Nation. Voilà pour le premier point.

Joseph. lib. 9. c. 8. 11.

Pour le second, on répond que le nombre de quinze générations de plus dans S. Luc que dans S. Matthieu, n'est point une raison pour s'inscrire en faux contre l'Evangile. Premièrement, parce qu'il faut faire rentrer dans S. Matthieu les trois génerations omises pour les raisons que nous avons dites; & alors la différence n'est plus que de douze. Secondement, parce qu'il n'y a rien de surprenant, que dans l'espace de douze cens ans, il y ait douze générations de plus dans une famille que dans une autre. Qu'est-ce qu'une génération de plus dans un siécle? Il ne faut pour cela qu'un peu de retardement pour quelques mariages. Or, l'on compte douze cens ans depuis David à Jesus-Christ. Ainsi toutes les difficultés de du Marsais s'évanouissent.

IV.

S. Matthieu cite quelquefois à faux les passages de l'ancien Testament, témoin celui d'une Prophétie qu'il rapporte pour être de Jérémie, & qui ne s'y trouve point, mais dans Zacharie; ce qui prouve une altération dans le Prophête, ou dans l'Evangéliste.

C'est en imposer de dire que saint Matthieu cite à faux les passages de l'Ancien Testament. Tout ce qu'il en cite s'y trouve en effet. Si dans le Chapitre vingt-septième de saint Matthieu, on voit le nom de Jérémie pour celui de Zacharie, le texte Prophétique n'en est pas moins cité très-fidélement; & la substitution d'un nom pour un autre, peut être regardée comme une faute de copiste; & cette faute avoit déja été apperçue du tems de saint Augustin, & n'est de nulle conséquence.

V.

Une preuve bien évidente que l'Evangile attribué à Matthieu, n'a été écrit que très-long-tems après lui, par quelque malheureux demi Juif, demi Chrétien, c'est ce passage fameux : S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à vos yeux comme un Payen & un Publicain. *Il n'y avoit point d'Eglise du tems de Jesus & de Matthieu. Ce mot Eglise est Grec, & ne fut adopté par les Chrétiens que dans la suite des tems, quand il y eut quelque forme de gouvernement. Il est donc clair qu'un faussaire prit le nom de Matthieu pour écrire cet Evangile en très-mauvais Grec. J'avoue qu'il seroit assez comique que Matthieu, qui avoit été Publicain, comparât les Payens aux Publicains. Mais quel que soit l'auteur de cette comparaison ridicule, ce ne peut être qu'un écervellé de la boue du peuple, qui regarde un Chevalier Romain chargé de recouvrer les impôts, comme un homme abominable. Cette idée seule, destruc-*

tive de toute administration, est non-seulement indigne d'un homme inspiré de Dieu, mais indigne du laquais d'un honnête citoyen.

Ainsi parle un homme qui vous donne son *Important Examen* pour l'ouvrage *le plus éloquent, le plus fort, & le plus profond qui ait été fait contre le Fanatisme*; c'est le nom dont il décore la Religion Chrétienne. On en cite ce morceau, pour en faire connoître toute l'éloquence & toute la profondeur.

Parce que le mot d'Eglise vient du Grec, il en conclut que l'Evangile de saint Matthieu a été écrit par un faussaire; une parole, une sentence, prononcée par Jesus-Christ, il la traite de propos d'écervellé; il appelle ennemis de toute administration, tous ceux qui ne respectent pas les gens de maltote. On le donneroit en dix à quiconque, de réunir plus d'absurdités & de grossiéretés en moins de paroles, qu'en réunit l'éloquent Bolingbroke.

Tout ce que nous dirons au lecteur, c'est que le mot d'Eglise est aussi ancien que la Religion, & qu'il est employé par tous les Ecrivains Sacrés, contemporains de Jesus-Christ. Pour la comparaison des Payens & des Publicains, on voit bien que le Bolingbroke ne comprend pas ce qu'elle veut dire; il faut donc le lui faire sentir. Il faut donc lui apprendre que les Juifs, adorateurs de l'unique & vrai Dieu, avoient en horreur les adorateurs des méprisables divinités du Paganisme; que les Juifs, libres jusques à Pompée, avoient en horreur les Publicains, collecteurs & saute-buissons mis par les étrangers pour rançonner leur Nation. Sur cela Jesus-Christ voulant apprendre aux Fidéles jusqu'où doit aller leur respect pour l'Eglise, dit : Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé

comme la Nation regarde les Payens & les Publicains.

Cette comparaison choque ce prétendu Milord, courtisan des Maltotiers. Mais qu'y faire ? On ne peut lui dire autre chose, sinon que c'est tant pis pour lui.

V I.

Un Evangéliste prétend que le petit Jesus fut élevé en Egypte, un autre dit qu'il fut toujours élevé à Bethléem; celui-ci le fait aller une seule fois à Jérusalem, celui-là trois fois; l'un fait arriver trois Mages, que nous nommons les trois Rois, conduits par une nouvelle étoile, & fait égorger tous les petits enfans du pays par le premier Hérode, qui étoit alors près de sa fin; l'autre passe sous silence, & l'étoile, & les Mages, & le massacre des innocens. On a été obligé enfin, de faire une concordance pour expliquer cette foule de contradictions, &c.

Voici encore une manière de raisonner qui est bien digne de remarque. Cet Ecrivain *si profond & si éloquent*, trouve quelquefois dans un Evangéliste des faits qui ne se trouvent pas dans un autre, & là-dessus il se recrie à la contradiction. Ainsi selon sa pensée, il faut aussi se récrier à la contradiction sur tous les Historiens qui rapportent quelques faits, lesquels ne seront pas aussi rapportés par les autres. Ainsi il faudra affirmer hardiment, que Tacite & Suétone sont en contradiction sur l'Histoire des premiers Cesars; Mézerai, Daniel, Velly, sur l'Histoire de France; Velleius & Flore sur l'Histoire Romaine; car on trouve dans les uns de ces Historiens, des faits qui ne se trouvent point dans les autres. Quelle pitié de raisonner de la sorte, & de prendre en même tems un ton si fier & si haut.

Que cet homme apprenne ce que c'est que

l'Hiſtoire Evangélique. Tout le but des Evangéliſtes a été de nous donner l'Hiſtoire de la doctrine & des inſtructions de Jeſus-Chriſt; & ſur cela ils ſont d'un accord parfait entr'eux. Pour ce qui regarde le détail de ſa vie, les uns ſe ſont plus étendus ſur certains points que ne l'ont fait les autres, ou même ont rapportés des faits qui n'ont point été rapportés par les autres; mais ils ne ſe contrediſent jamais. Quand ce Bolingbroke affirme que l'un des Evangéliſtes fait élever le petit Jeſus en Egypte, & qu'un autre le fait élever à Bethléem; que l'un ne le fait aller qu'une fois à Jéruſalem & l'autre trois fois, il en impoſe à ſes lecteurs. Nous ne daignons pas répondre à ces menſonges. On a aſſez d'Hiſtoires Evangéliques entre les mains pour ſe convaincre aiſément que ce ſont-là autant de fauſſetés impardonnables. Sur les autres faits qu'il avance encore, & qu'il veut faire ſuſpecter, on peut conſulter les réponſes aux objections rapportées dans l'Article *Chriſtianiſme.*

VII.

Ce que les ardens promoteurs de l'impiété ont oſé dire de la perſonne, de la vie & des actions de Jeſus-Chriſt, nous ne le repréſentons pas au lecteur, parce que leurs expreſſions & leurs propos ſont trop révoltans & trop ſcandaleux. Les Payens avoient reſpecté la perſonne de Jeſus-Chriſt. L'Empereur Adrien avoit penſé à lui élever un Temple, Alexandre Severe lui offroit des ſacrifices dans ſon Palais; & les Auteurs de l'*Examen important*, du *Sermon des Cinquante*, du *Catéchiſme de l'honnête-Homme*, &c. vomiſſent contre lui tout ce que la brutalité & la rage peuvent ſe permettre de blaſphêmes, de groſſièretés & de rail-

Lamprid. in Severo.

leries. Et ce ſont-là aujourd'hui les livres recherchés, dont une jeuneſſe libertine ſe nourrit, & que le vil intérêt fait répandre & multiplie. Le payen Celſe s'étoit moins emporté contre Jeſus-Chriſt, que ces Philoſophes apoſtats. Origene ne lui dit que ces mots : *Il eſt fort inutile de repondre à des propos qui ne préſentent que des outrages, & qui ne différent en rien de ceux que des crocheteurs tiennent ſur des places.* Nous ne ferons pas non plus d'autre réponſe. Origen. in Celſ. lib. 1.

Le Livre ſacré des Evangiles n'eſt pas traité avec plus de reſpect. L'impie Bolingbroke l'appelle un livre de *déteſtables fadaiſes*, un *Ouvrage de ténèbres, un tiſſu de fables qui outragent plattement la raiſon, & de blaſphêmes qui imputent des horreurs à la Divinité.* Il n'y a point de loix ni de peines décernées contre de pareils blaſphêmes parmi les Chrétiens, comme il n'y en avoit point parmi les Athéniens contre les parricides, parce qu'on ne croyoit pas que pareils crimes puſſent jamais ſe trouver parmi les hommes. Mais il y a un Dieu; & nous ne répondrons à ces horreurs, qu'en rapportant le caractère que Jean-Jacques Rouſſeau fait de la Loi Evangélique. Cet Auteur eſt trop intraitable ſur l'article de la révélation, pour n'être pas du goût des incrédules; voici cependant comment il parle de Jeſus-Chriſt & de ſa Doctrine. Examen import. c. 8. 10. 11.

« La ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. » Voyez les livres des Philoſophes, avec toute » leur pompe; qu'ils ſont petits près de celui-» là! Se peut-il qu'un livre à la fois, ſi ſubli» me & ſi ſimple ſoit l'ouvrage des hommes ? » Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire » ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce-là le » ton d'un Enthouſiaſte, ou d'un ambitieux » ſectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans

» ses mœurs ! Quelle grace touchante dans ses
» instructions ! Quelle élévation dans ses maxi-
» mes ! Quelle profonde sagesse dans ses dis-
» cours ! Quelle présence d'esprit, quelle fi-
» nesse, & quelle justesse dans ses réponses !
» Quel empire sur ses passions ! Où est l'hom-
» me, où est le sage qui sait agir, souffrir, &
» mourir sans foiblesse & sans ostentation ? ....
» Mais où Jesus avoit-il pris parmi les siens
» cette morale élevée & pure, dont lui seul a
» donné les leçons & l'exemple ? ..... Dirons-
» nous que l'histoire de l'Evangile est inven-
» tée à plaisir ? Non, ce n'est pas ainsi qu'on
» invente, & les faits de Socrate dont personne
» ne doute, sont moins attestés que ceux de
» Jesus-Christ. Il seroit plus inconcevable que
» plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué
» ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait four-
» ni le sujet. Jamais les Auteurs Juifs n'euf-
» sent trouvé ni ce ton, ni cette morale, &
» l'Evangile a des caractères de vérité si frap-
» pans, si parfaitement inimitables, que l'in-
» venteur en seroit plus étonnant que le Hé-
» ros.

Comparez ce morceau qui élève véritable-ment l'ame, avec les horribles blasphêmes de l'Auteur très-connu de l'*Examen important*.

Enfin ces blasphémateurs n'épargnent pas plus la Mere de Jesus-Christ, que Jesus-Christ lui-même. Ce que la plus grossière canaille ose-roit dire de la créature la plus méprisable & la plus déréglée, ils le disent avec l'impu-dence la plus révoltante de l'auguste Mere du Fils de Dieu ; ce n'est pas ainsi que pensent les Mahométans ; ils ne parlent de Marie qu'avec le plus grand respect ; ils l'appellent la source de toute pureté ; ils la reconnoissent pour avoir été préservée de tout péché. On ne peut pas

Biblioth Orient. article Miriam.

s'exprimer d'une manière plus glorieuse pour elle, que le fait Mahomet lui-même dans le troisième Chapitre de son Alcoran. Ainsi c'est à Constantinople qu'il faudroit envoyer ces scélérats nés dans le Christianisme. Les Turcs leur apprendroient à respecter la Vierge, modele de toute pureté & sainteté. Faudra-t-il que des Turcs soient les vengeurs des blasphêmes vomis par des Chrétiens !

ÉZÉCHIEL.

Le Prophête Ézéchiel vivoit du tems des derniers Rois de Juda. Il étoit de race sacerdotale, & fut du nombre de ceux que Nabuchodonosor enleva de Jérusalem pour la punir de sa révolte, & qu'il transporta dans la Babylonie. Parmi ces transportés se trouverent le Roi, l'élite de la noblesse & des Magistrats, & ce qu'il y avoit de meilleur parmi les gens de guerre. Douze ans après cette ville malheureuse s'étant révoltée de nouveau, fut encore assiégée. Elle fut prise, saccagée, abandonnée aux flammes ; rien n'y fut épargné. Le Temple fut entièrement dépouillé & détruit, le reste de la Nation enlevé ; & Nabuchodonosor ne laissa dans le pays que quelques pauvres artisans, laboureurs, vignerons & autres gens de cette espèce, & qui ne pouvoient plus donner d'inquiétudes.

Quelques années avant ce dernier siége, deux Prophêtes annoncerent en même tems les affreuses extrêmités où cette ville devoit alors être réduite, & les horribles coups dont elle seroit frappée. Jérémie les prédisoit dans Jérusalem même, pour ouvrir les yeux à ses malheureux habitans, & Ezéchiel à Babylone, pour consoler les exilés, en leur apprenant que leur sort étoit encore moins funeste que

ne devoit être celui de leurs compatriotes, qui étoient restés.

Ezéchiel annonce par des figures & des allégories effrayantes, dont il est toujours lui-même le sujet ; il annonce toutes les circonstances du siége, l'investissement, les approches, les attaques ; il les dessine sur une brique ; il a ordre de tenir le bras étendu & les regards arrêtés sur la ville malheureuse, & de prophétiser contr'elle. Il annonce la durée de ce siége par les trois cens quatre-vingt dix jours qu'il est obligé de rester couché sur un même côté, ayant toujours ce dessein du siége sous les yeux. Il annonce les rigueurs de la famine par le fumier desséché dont il a ordre de couvrir le peu de nourriture dont il a la permission d'user. En faisant percer le mur de sa maison, & se faisant transporter par cette ouverture, un voile sur les yeux, il annonce les vains efforts de Sédécias pour s'enfuir & se dérober à la colère de Nabuchodonosor ; ce fut en effet de cette même manière que Sédécias sortit de Jérusalem dès qu'elle fut prise, mais il fut bientôt arrêté par les Chaldéens, & conduit devant son vainqueur.

Jérémie annonce les même désastres, mais sans figure & sans allégorie. *Je livrerai*, dit le Seigneur par la bouche du Prophête, *je livre-*
Jérém. c. 21. *rai Sédécias Roi de Juda, son peuple, & ceux qui auront échappé à la peste, à l'épée & à la famine, entre les mains de Nabuchodonosor Roi de Babylone, entre les mains de leurs ennemis, & ils les feront passer au fil de l'épée. J'arrête mes regards sur cette ville, non pour la sauver, mais pour l'accabler. Je la livrerai au Roi de Babylone qui la consumera par le feu.* Ensuite s'adressant à Sédé-
Ib. c. 34. cias lui-même, il lui parle ainsi. *Voici ce que dit le Seigneur, j'abandonnerai cette ville au Roi*

de Babylone qui la brûlera; vous-même vous ne pourrez échapper de ses mains. Vous serez pris, vos yeux verront ses yeux. Vous parlerez à lui bouche à bouche; vous entrerez dans Babylone; mais vous ne mourrez point par l'épée.

Voici comment le même Prophête nous peint les horreurs dont il avoit été témoin. *Où est le blé, où est le vin, disoient les enfans à leurs meres, en tombant au milieu des places, & en rendant l'ame entre leurs bras. Les veillards sont étendus morts le long des rues, les enfans à la mammelle meurent sur le sein de leurs meres, les vierges & les jeunes-hommes sont tombés sous l'épée. Ceux qui se nourrissoient de viandes délicates ont saisi avidement l'ordure & le fumier. Les femmes tendres & compatissantes ont fait cuire leurs propres enfans pour en faire leur nourriture. Ceux qui sont tombés sous l'épée ont été plus heureux que ceux qui sont morts par la famine. Ces beaux Nazaréens plus blancs que la neige sont devenus plus noirs que les charbons; leur peau desséchée est collée sur leurs os. Ils ne sont plus connoissables. Le Seigneur a allumé dans Sion un feu qui l'a dévorée jusqu'aux fondemens.*

Ib. c. 2. Lam.

Ib. c. 4.

Telles sont les circonstances du siége de Jérusalem, qu'annoncent de concert les deux Prophêtes, l'un à Jérusalem, l'autre à Babylone, & ce qu'ils annoncent plusieurs années avant que cette ville fût écrasée par de si terribles coups.

Les plattes bouffonneries par lesquelles un scélérat ose travestir ces prophéties respectables ne doivent être ni rapportées, ni réfutées. Un Libertin même n'y verra que de la grossièreté, un honnête homme que de l'indécence, & un Chrétien qu'une impiété horrible.

Le même Ezéchiel annonce la justice des

châtimens de Jérusalem & de Samarie, en peignant avec l'énergie la plus vive toute l'énormité de leurs crimes. Ces deux villes malheureuses sont représentées sous la personne de deux jeunes filles, qui ayant renoncé à toute pudeur & à tout sentiment d'honneur & de Religion, se sont livrées avec fureur aux derniers excès de la débauche.

Pour sentir toute la force de l'allégorie, il faut remarquer que presque tous les crimes contre la pureté & la chasteté étoient punis de mort selon la Loi de Moyse, & que ces mêmes crimes faisoient une partie des rites & des cérémonies de Religion chez les Idolâtres, comme nous l'apprenons de Lucien, de Strabon, & d'une infinité d'auteurs Payens. Par ces deux raisons la leçon allégorique devoit être de la plus grande énergie. C'est pour cela que le Prophête l'emploie pour reprocher à Jérusalem & à Samarie les abominations de leur idolâtrie & de leurs débauches, & ensuite leur punition.

Strab. lib. 16.

Luc. de D. Syr.

Comme ces horribles désordres étoient devenus extrêmement communs dans les deux Royaumes, Ezéchiel ne jette point de voile. Il étoit inutile à ceux qui étoient continuellement dans l'exercice & l'ivresse de ces sortes de crimes. L'infame Auteur du Dictionnaire se propose-t-il d'accoutumer les oreilles & les yeux à ces sales images & à ces indécentes expressions? C'est apparemment pour cela qu'il enchérit sur le texte, qu'il y ajoute, qu'il le falsifie, pour présenter des idées encore plus fortes de brutalité, & donner de nouveaux aiguillons à l'amour de la débauche & de la plus révoltante impudicité. Il dit dans son *Philosophe ignorant*, que si l'on vouloit empêcher les Philosophes de parler & d'écrire, il

faudroit leur arracher la langue & leur couper la main. Mais en seroit-ce assez pour l'auteur de tant d'infamies & de blasphêmes que nous venons de remarquer ?

Ce malheureux Ecrivain sent que le licentieux de ses expressions doit révolter. Il veut hazarder quelques mots de justification. Et cette justification est encore digne de lui. Elle n'est fondée que sur le mensonge & l'impudence. *Les expressions*, dit-il, *qui nous paroissent libres dans ce récit du Prophête ne l'étoient point alors. La même naïveté se montre sans crainte dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de Booz & de Ruth, & de Judas avec sa belle fille, ne sont point deshonnêtes en Hébreu, & le seroient dans notre langue.*

« N'écoutons point, dit Ciceron, ces impudens Cyniques, qui trouvent mauvais qu'on appelle deshonnête le nom de certaines choses qui ne sont point condamnables en elles-mêmes ; ou que l'on nomme sans crainte par leur propre nom des choses qui sont en elles-mêmes très-répréhensibles. Le brigandage, la fraude, l'adultere sont très-condamnables en eux-mêmes, & les noms n'en sont pas obscènes. L'action du mariage est honnête en elle-même, & le nom est une obscènité. Suivons la nature, & évitons tout ce qui peut blesser les oreilles ou les yeux. » Cic. de Off. l. 1.

Que cet Auteur né Chrétien apprenne donc d'un Payen à avoir de la réserve & de la pudeur. Qu'il ne donne pas le nom d'accouplement à l'union des deux sexes parmi les hommes. Ce mot n'est que pour les animaux. Qu'il ne dise pas que les termes dont se sert l'Ecriture en parlant de Booz & de Ruth, de Judas & de Thamar, ne sont point deshonnêtes en Hébreu. l'Ecriture n'annonce pas qu'il y ait

eu aucun commerce entre Booz & Ruth, & elle emploie les termes les plus décens pour la rencontre de Judas & de Thamar. Qu'il laisse à un Crocheteur à traduire le mot de *femur* par celui de *génitoires*. Le lot d'un Crocheteur est d'être impudent & ignorant. Qu'il ne cite pas le plus obscène vers d'Horace, pour prouver que les termes les plus indécens aujourd'hui, n'étoient alors ni contre la politesse, ni contre les bienséances Romaines. On sait qu'Horace étoit un des plus débauchés Epicuriens de son siécle, & que lui-même n'avoit pas honte de se nommer un cochon d'Epicure.

Avant de finir, nous ferons encore trois petites remarques sur cet Article.

1°. L'impie travestisseur des Livres Divins, dit qu'on interdisoit aux jeunes gens la lecture d'Ezéchiel, parce que ce Prophête fait dire au Seigneur, *qu'il a donné aux Juifs des préceptes qui ne sont pas bons*; ce qui pouvoit faire douter de l'irréfragabilité des Loix de Moyse. Mais il ne peut parler ainsi que par ignorance ou par mauvaise foi. Il ne s'agit dans ce texte ni de la Loi de Moyse, ni des préceptes du Seigneur. Il ne s'agit que du culte abominable dont les Israélites s'étoient fait une loi, comme si elle fût venue de Dieu; & c'est ce que le Seigneur leur reproche de la maniére la plus amere quelques versets plus bas, en leur disant: *Hé bien, maison d'Israël, voici ce que dit le Seigneur Dieu. Courez après vos Idoles; servez les, &c.* Aussi la paraphrase Caldaïque suit-elle exactement cette explication, & c'est là le vrai sens du passage: *Je leur ai donné des préceptes qui ne sont pas bons.*

Ezéch. c. 20. v. 25.

Ibid. v. 39.

2°. C'est en vain qu'il veut présenter une contradiction entre Moyse & Ezéchiel. Moyse dans l'Exode & dans le Deuteronome fait parler

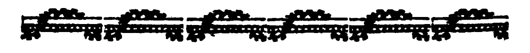
ainsi le Seigneur : *Je punis l'iniquité des Peres sur les enfans, jusqu'à la troisième & quatrième génération dans ceux qui me haïssent.* Et Ezéchiel lui fait dire : *L'ame qui péchera, mourra. Le fils ne portera point l'iniquité de son pere. Le pere ne portera point l'iniquité de son fils. La justice accompagnera l'homme juste, & l'impiété accompagnera l'impie.* Qu'on réfléchisse sur ces deux passages, qu'on examine les circonstances où ils sont énoncés, & l'on n'y verra pas la moindre apparence de contradiction. On verra évidemment que dans le premier, il s'agit des fautes qui sont générales, & qui se trouvent dans le corps de toute la Nation ; dans le second, il s'agit des fautes personnelles, & considérées rélativement à chaque particulier. Dans le premier, Moyse parle à toute la Nation assemblée, & il lui déclare de la part du Seigneur que si elle abandonne son culte, il punira sa désobéissance jusqu'à la troisième & quatrième génération. Ainsi punit-il plusieurs fois la Nation devenue idolâtre, par différentes captivités. Alors des peres purent voir leurs fils, petits-fils, & arrière-petits-fils dans la servitude. Dans le second, Ezéchiel parle à chaque particulier & pour chaque particulier; il leur parle rélativement à ce qu'ils doivent attendre de la justice du Seigneur par rapport à leur conduite personnelle. *Toutes les ames sont à moi, dit le Seigneur, l'ame du pere, comme celle du fils. L'ame qui péchera mourra ; & l'homme juste qui gardera la justice & la Loi, vivra.* L'innocence n'empêchoit pas d'être enveloppé dans les punitions générales. Ainsi le furent Tobie, Daniel, Baruch & tant d'autres. Ezéchiel parle de menaces, de justice, de punitions qui ont un tout autre objet. Il n'y a donc aucune contradiction.

Exod. 20. 25. Deut. 5. 9. Ezéch. c. 20. v. 20.

Ezéch. c. 18. v. 4. 5.

3°. L'Ecrivain donne encore une belle preuve d'ignorance & de mauvaise foi dans la manière dont il traduit le texte, où il est parlé de la nourriture du Prophête. Il ne s'agit point de paîtrir du pain avec les excrémens humains, ou avec de la fiente de vache. L'Ecriture n'en dit pas le mot. Elle dit précisément qu'il fera son pain avec du froment, de l'orge, des feves, du millet mêlés ensemble, qu'il le mangera comme on mange le pain d'orge cuit sous la cendre, (comme le cuisoient les pauvres gens de la Babylonie, où le bois étoit rare) qu'au lieu d'excrémens humains réduits en cendre, il se serviroit de fiente de vache, & que c'étoit
Ezéch. c. 4. v. 15. ainsi qu'il feroit son pain, *& facies panem tuum in eo.*

En voilà assez pour démontrer que l'esprit de blasphême, la grossièreté, l'impudence, le goût de la turpitude font, à en juger par cet article, le caractère du faiseur de Dictionnaire.



FANATISME.

Le Fanatisme est une forte impression qui est faite dans l'ame par des idées fausses & outrées de Religion, & qui rend capable des coups les plus hardis, & quelquefois les plus criminels. Je ne crois pas que nos Philosophes puissent rejetter cette définition ; je ne sais pas s'ils pourront en donner une meilleure.

Il n'est rien que ces Messieurs aient plus souvent à la bouche que les accusations de fanatisme contre la Religion Chrétienne. A les entendre, c'est le fanatisme Chrétien qui a occasionné les plus grands désastres & les plus grands crimes dont ait jamais eu à gémir l'U-

nivers. Pour toute réponse à leurs ardentes déclamations, nous leur ferons voir paisiblement & en peu de mots, que le fanatisme qu'ont inspiré les autres Religions a surpassé infiniment celui dont les peuples Chrétiens ont été quelquefois agités; & nous examinerons ensuite les grands faits, & les belles maximes dont sont remplies leurs déclamations.

ARTICLE PREMIER.

Où l'on fait voir que le Fanatisme qu'ont inspiré les autres Religions a surpassé infiniment celui dont les Chrétiens ont été quelquefois agités.

Le fanatisme consistant dans des erreurs que l'imagination saisit avec chaleur, & qu'elle croit pouvoir appuyer & défendre par toute sorte de moyens, on conçoit que chez toutes les Nations, & dans tous les climats, il a pu y avoir des hommes atteints de cette maladie. Il y en a eu même parmi les Chrétiens; mais il faut remarquer que les accès de ce mal ont été infiniment moins violens chez eux, que chez les peuples des autres Religions. On en sera convaincu, en jettant les yeux sur le court exposé que nous allons faire.

Et d'abord, le plus cruel, le plus sanguinaire, & le plus opiniâtre des Fanatismes que nous connoissions, c'est celui dont furent agités les Romains persécuteurs. Il a fait couler des fleuves de sang dans toutes les Provinces de l'Empire; il a fait massacrer, brûler, hâcher en pièces une multitude innombrable de victimes, sans aucune distinction d'âge, de sexe, de condition. On en trouve les preuves dans Suétone, Tacite, Pline, Ammiem Marcellin, Libanius, tous Auteurs Payens. Ce fanatisme a duré trois siècles entiers. Pendant ces trois

siécles, tout l'Empire Romain ne fut souvent qu'un échafaud immense, & tout couvert de cadavres & de victimes expirantes par les plus horribles supplices. On ne conçoit pas que des hommes aient été capables d'une barbarie aussi affreuse & aussi opiniâtre, pour défendre des erreurs, & pour combattre la vérité. Nos savans Philosophes semblent ignorer tout cela. Ils n'en disent pas un mot dans leurs déclamations contre le Fanatisme. C'est que ce n'est pas au Paganisme qu'ils en veulent.

Au septième siécle, dans les arides & brûlans déserts de l'Arabie, & au milieu d'un peuple encore barbare, nâquit un autre Fanatisme d'une nouvelle espèce, qui est principalement fondé sur le Fatalisme, & qui s'entretient par la soumission la plus aveugle, pour les dogmes d'un Livre le plus absurde qu'il y eût jamais, & qui fait presque par-tout frémir le bon sens. L'imposteur Mahomet en est l'Auteur. Après avoir été chef de voleurs & de brigands, il fait l'inspiré. Il excite, par l'appas des plaisirs grossiers & des richesses, quelques hommes stupides, & en fait ses premiers Sectateurs. Il leur met les armes à la main pour prêcher, avec ce secours, ses rêveries. Il leur annonce qu'ils n'ont qu'à massacrer quiconque refusera d'adopter leur sentiment & de marcher avec eux au combat. *Si vous ne regardez pas*, dit-il en parlant de son Alcoran, *ce Livre comme venu du Ciel, & si vous ne me reconnoissez pas pour le Prophête de Dieu, je vous enleverai vos biens, vos femmes, vos enfans, &c.* Alcor.

Cet esprit sanguinaire & fanatique les fait redouter de leurs voisins, étend leur puissance par la terreur, & les anime ensuite les uns contre les autres. La Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Egypte, ne voient coup sur coup que per- Bibliot. Orient.

ſidies, aſſaſſinats, renverſement de trônes. En peu de tems, huit des principaux Califes ſont maſſacrés. Le ſeul Moktar ſe vantoit d'avoir fait périr plus de cinquante mille Ommiades. Abdallah Mahomet fut ſurnommé *Saffah*, c'eſt-à-dire, celui qui répand le ſang, à cauſe du maſſacre épouvantable qu'il fit de ceux qui ne penſoient pas comme lui. Tel fut, dans le ſiécle qui ſuivit Mahomet, le fruit de ſa doctrine fanatique.

Vers le onzième ſiécle fut le fanatiſme des Aſſaſſiniens, ou Aſſaſſins. C'étoit un rejetton du Mahometiſme. Ces Aſſaſſiniens étoient un petit peuple enfermé entre les montagnes de la Syrie & de la Phénicie, & qui obéiſſoit à un Chef, ou Prince, qu'on appelloit le Vieux de la Montagne. Ses aveugles ſujets étoient toujours prêts d'aller, au premier commandement, aſſaſſiner quiconque leur étoit déſigné par leur maître. Ils ne craignoient ni la mort, Guill. ni les plus horribles tourmens, parce qu'ils Tyr. croyoient que toutes les délices du Paradis ſeroient la récompenſe de leur courageuſe obéiſſance. Cette funeſte engeance fut détruite peu de tems après les Croiſades.

Cette horrible peſte du Fanatiſme n'a regné peut-être plus cruellement nulle part que dans l'Amérique, & ſur-tout dans le Mexique, où les victimes humaines étoient immolées par milliers aux Divinités. On frémit d'horreur au récit de ce que découvrirent les Eſpagnols dans les Temples du pays, & des amas im- Conq. menſes de débris des cadavres qu'ils y virent, du Mex. lorſqu'ils en firent la conquête.

A ces fanatiſmes des Nations entières, on pourroit ajouter les fanatiſmes perſonnels, c'eſt-à-dire, les traits & les crimes que le fanatiſme a inſpiré à divers particuliers. Le plus

ancien dont il soit parlé, est celui du sacrifice d'Iphigénie, immolée solemnellement par les Princes Grecs, lorsqu'ils alloient faire le siége de Troye; & le plus ancien qu'on connoisse sûrement, est celui de Mesa, Roi des Moabites, qui, étant assiégé dans sa capitale, sacrifia lui-même à ses Dieux son fils aîné, à la vue des deux armées. Les Nations Idolâtres ont ensuite fourni un grand nombre d'exemples de ces détestables sacrifices & de ces abominables fureurs. On trouvera dans Eusebe de Césarée, le dénombrement de tous les peuples qui immoloient des victimes humaines; & les Ecrivains qu'il cite pour ses garans, sont principalement Porphyre, Philon de Biblos, *Denis* d'Halicarnasse, desquels il rapporte des morceaux très-étendus. On peut voir aussi ce qu'en disent Plutarque, dans ses Questions Romaines, Suétone, Tacite, & plusieurs autres, tous Auteurs Payens.

Præp. Ev. l. 4.

Que penser maintenant de ces prétendus Philosophes, qui, en déclamant avec tant de chaleur contre le fanatisme, & qui, en le peignant avec de si horribles couleurs, n'en accusent jamais que les Chrétiens, n'en font jamais retomber l'odieux que sur les Chrétiens? Qu'il y ait eu quelquefois des accès de cette maladie parmi eux, c'est une chose dont on convient sans peine. Il étoit moralement impossible qu'il en fût autrement, vû la nature de l'homme, l'étendue de cette Religion, & le tems depuis lequel elle est établie. Mais ces accès ne sont presque rien, en comparaison de ce qu'il y en a eu parmi ceux qui n'étoient pas Chrétiens. On ne trouvera rien qui égale ou l'extravagance des erreurs, ou la durée & l'universalité des transports, ou la barbarie des exécutions du fanatisme des Romains,

les Musulmans, des Assassiniens, des Américains.

Que le déclamateur Voltaire, dans ses menteuses histoires, dans ses vers enflés, dans ses brochures impies adroitement lâchées & hardiment reniées, crie contre le fanatisme, & les maux qu'a causé le fanatisme des Chrétiens, on sait quel est son ton. Il avance tout, il défigure tout, il ne prouve rien; il ne mérite d'être cru sur rien. On ne doit pas être embarrassé sur le jugement que l'on a à porter de lui. Achevons de dissiper les erreurs, en confondant la doctrine insensée que débitent les Philosophes sur cette matière.

ARTICLE SECOND.

Examen de ce qu'ont dit les Philosophes sur le Fanatisme.

I.

Il n'y a eu qu'une seule Religion dans le monde, qui n'ait pas été souillée par le fanatisme; c'est celle des Lettrés de la Chine. Dict. Philos.

Quelle imagination nous vient présenter cet homme, avec sa Religion des Lettrés de la Chine? En quoi consiste cette Religion? Quelles sont les lumières, le savoir, les talens de ces prétendus Lettrés? Qu'on consulte l'article *Chinois* de cet ouvrage, on pourra juger de l'extravagance de l'assertion de notre Docteur.

II.

Les Sectes des Philosophes étoient non-seulement exemptes de cette peste; mais elles en étoient le remede.

Si les Sectes des Philosophes étoient le remede de cette peste, on peut dire que le re-

mede étoit encore pire que le mal. Qu'on en juge par les Sectes d'aujourd'hui.

III.

Il n'y a d'autre remede à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes.

On nous parle beaucoup de l'esprit philosophique ; mais on ne le définit pas. Si l'on en juge par ceux qui le vantent avec le plus d'affectation, & qui s'en piquent davantage, voici ce que l'on pourra en dire de plus vrai. L'esprit philosophique est un orgueil qui ne veut reconnoître aucun genre de soumission ; un goût de libertinage qui ne sait rien se refuser ; une hardiesse impie pour laquelle il n'y a rien de sacré ; une présomption arrogante à décider de tout ; une application de méchanceté à aller chercher dans tous les Ecrivains de tous les siècles ce qui s'est dit contre la Religion, & qui est propre à la deshonorer ; enfin c'est l'ennemi né de la Religion & de la vérité.

Cet esprit n'est pas certainement propre à adoucir les mœurs. Aussi un sage a-t-il dit qu'*à mesure que l'esprit philosophique se répand, la probité, l'honneur, les vertus sociables semblent s'affoiblir toujours davantage* ; & l'expérience ne confirme tous les jours que trop la vérité de cette triste décision.

Enfin l'on demande, comment l'esprit philosophique peut-il adoucir les mœurs des hommes ? Ce ne peut être qu'en soumettant les passions à la raison. Or tous les Philosophes de nos jours se déchaînent sans cesse contre ceux qui parlent de modérer, d'arrêter, de régler les passions.

IV.

Les Loix & la Religion ne suffisent pas contre la

la peste des ames; la Religion, loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés.

Nos Philosophes mettent sans façon la sagesse de leur Philosophie au-dessus de celle de l'Evangile. Nous ne qualifions pas de pareilles propositions. Nous en laissons le soin aux lecteurs.

V.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes?

Et que faudroit-il répondre à un homme qui diroit qu'il aime mieux obéir aux hommes qu'à Dieu?

Si c'est parler en fanatique, de dire qu'on aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, S. Pierre étoit donc un fanatique, lors qu'inspiré par le S. Esprit il répondit en ces mêmes termes devant le grand Conseil des Juifs. Les Martyrs Chrétiens étoient donc des fanatiques, lorsqu'ils aimoient mieux donner leur sang & leur vie, que d'obéir aux commandemens que leur faisoient les Empereurs d'adorer les Idoles. Jesus-Christ a donc prêché le fanatisme, lorsqu'il a dit que quand il s'agissoit des devoirs de Religion, on ne devoit pas craindre ceux qui peuvent nous ôter la vie présente.

On n'accusera pas l'Auteur de parler en fanatique. Mais on dira hardiment qu'il parle comme le plus détestable de tous les impies.

V I.

Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod qui assassine Eglon, de Judith qui coupe la tête à Holopherne en couchant avec lui, de Samuel qui hâche en morceaux le Roi Agag; ils ne voient pas que ces exemples, qui sont respectables

dans l'antiquité, sont abominables dans le tems présent.

Samuel punit un Roi barbare de ses meurtres & de ses inhumanités; Aod délivra son peuple de la servitude, en tuant un injuste oppresseur; Judith sauve sa patrie de l'esclavage qui lui étoit préparé. Samuel fit un acte de justice vis-à-vis d'un prisonnier toujours sanguinaire & inhumain. Aod exécuta sur Eglon ce que Scevola, que les Romains ont tant admiré, tenta contre Porsenna. Judith pour sauver sa patrie, montre une adresse, une vertu, un courage qu'aucune des Héroïnes Grecques ou Romaines n'a jamais égalé. Samuel, Aod & Judith n'étoient donc ni injustes, ni fanatiques, ni criminels.

On peut abuser des exemples des choses les plus justes & les plus louables. Seroit-ce une raison pour blâmer ceux qui les ont faites? Ô Homme du Dictionnaire, quel abus faites-vous ici de votre raison!

Vous ajoutez que *ces exemples, qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le tems présent.* Il étoit respectable dans l'antiquité de sauver sa patrie, d'arrêter les usurpateurs, de venger & de punir le crime. Croyez-vous que tout cela seroit abominable dans le tems présent? Et ne craignez-vous pas que quelqu'un ne vous dise que ce qu'il y a de plus abominable, c'est de prendre, comme vous le faites, la défense d'un Tyran comme Eglon, d'un ivrogne impudique comme Holopherne, d'un Prince sanguinaire comme Agag? On ne vous dit rien sur la fausseté que vous avancez, en annonçant que la chaste Héroïne de Bethulie coucha avec le stupide Holopherne. On ne regardera cela que comme un fruit digne de votre luxurieuse imagination.

VII.

Barthelemi Diaz, retiré à Nuremberg, qui étoit fermement convaincu que le Pape est l'Antechrist, & qu'il a le signe de la bête, n'étoit qu'un enthousiaste. Son frere Alfonse Diaz, qui partit de Rome pour aller assassiner saintement son frere, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, étoit un des plus abominables fanatiques que la superstition ait jamais pû former.

C'est du menteur Sleidan qu'est tirée cette histoire des Diaz. Jean Diaz, & non pas Barthelemi Diaz, apostasia de la Religion Catholique, & se jetta entre les bras de Calvin & de Bucer. Alphonse Diaz son frere se transporta en Allemagne pour tâcher de le ramener à son devoir, sans pouvoir y réussir. Quelque tems après Jean fut assassiné par le valet d'Alphonse, & on ajoute que ce fut par l'ordre d'Alphonse même. Voilà ce qu'a écrit Sleidan, ce que les Protestans ont répété après lui, & ce que l'Homme du Dictionnaire répéte après eux. Sur cela nous ferons ces deux courtes observations.

1°. Il est évident que Jean Diaz fut un vrai fanatique, puisqu'il étoit convaincu que le Pape étoit l'Antechrist. Il est évident que son frere en fut un autre, s'il ordonna le meurtre. Mais le premier fait est sûr, puisque l'Homme du Dictionnaire l'annonce lui-même; & le second reste encore à prouver.

2°. Le fait d'Alphonse Diaz, quand il seroit vrai, ne seroit pas le plus abominable exemple de fanatisme. Il ne seroit pas aussi abominable que celui de la roche de Mornas, d'où l'on précipitoit les Catholiques, les Prêtres, les Religieux qui étoient reçus sur les piques des Huguenots placés au pied de la roche. Il

ne seroit pas aussi abominable que celui de tant de Payens qui ont massacré leurs propres enfans, parce qu'ils ne vouloient pas renoncer à Jesus-Christ.

VIII.

Le plus détestable exemple de fanatisme est celui des Bourgeois de Paris, qui coururent assassiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en pièces la nuit de S. Barthelemi, leurs concitoyens qui n'alloient point à la Messe.

Il paroît toujours plus que cet homme-ci ne sait pas trop bien l'histoire. Des Exemples incomparablement plus détestables de fanatisme, furent ceux que donnerent les Empereurs Dioclétien & Maximien, tantôt en faisant mettre le feu à une ville entière, dont tous les habitans étoient Chrétiens, & où tous, hommes, femmes, enfans, Magistrats furent consumés par les flammes, ainsi que le rapporte Eusebe de Cesarée auteur contemporain; tantôt en faisant remplir de Chrétiens enchaînés des vaisseaux qu'on conduisoit en haute mer, & qu'on couloit à fond, comme l'a écrit le même Auteur.

Ces spectacles étoient bien autrement horribles, que celui de cette nuit de Paris. Ces Chrétiens, victimes de la barbarie de Dioclétien, étoient des hommes soumis aux Loix, fidéles à leurs Princes, & sans aucun autre crime que celui de refuser de l'encens aux faux Dieux. Les Parisiens qui massacrerent cinq à six mille Huguenots étoient répréhensibles au tribunal de la Religion & de l'humanité. Ils se livrerent trop à l'esprit de vengeance. Mais cet esprit de vengeance, les Huguenots ne l'avoient aussi que trop excité par douze ans de rébellions, de guerres civiles, de meurtres & de profanations.

Le fanatique Auteur que nous combattons se plaît à peindre les plus grandes horreurs, & à les exagérer. Il nous en coute de les rappeller pour le confondre; mais il paroît que les plus grandes horreurs sont celles qui partent de son cœur.

FOI.

De tous les points qui appartiennent à la Religion, il n'en est aucun sur lequel les braves champions de l'incrédulité s'exercent avec plus de satisfaction, & s'escriment avec plus de vigueur que sur la Foi. La Foi est le grand objet, tantôt de leur indignation, tantôt de leurs mépris, tantôt de leurs railleries, & tantôt de leurs fureurs. Tout ce qui peut en imposer aux esprits superficiels, surprendre les ignorans, faire rire les libertins, c'est ce qui fait la matière de leurs déclamations, de leurs sophismes, & de toutes ces impiétés & blasphêmes, qu'ils donnent encore pour de bons mots.

Notre manière de procéder contr'eux sera simple, claire & précise. Pour confondre leur extravagante philosophie, nous expliquerons d'abord ce que signifie ce mot de *Foi*, dont l'usage est aussi fréquent dans les affaires de la Société, que dans les matières de Religion. Après cela nous fixerons les esprits par une définition exacte de la Foi Chrétienne, & nous montrerons combien les idées qu'elle nous donne, sont sublimes, intéressantes & dignes de notre attention. Ensuite nous ferons voir que la raison elle-même nous conduit à une soumission entière & parfaite aux vérités de la Foi. Enfin nous démontrerons que la certitude des vérités de la Foi égale la certitude des vérités métaphysiques les mieux démon-

rées. Après avoir établi toutes ces notions & ces vérités, nous dévoilerons cette multitude innombrable de sophismes, par lesquels les Philosophes combattent la Foi.

ARTICLE PREMIER.

Ce qu'on doit entendre par ce mot de Foi.

La Foi, à prendre ce mot dans toute sa signification, est la créance que l'on donne aux vérités, & aux choses que nous ne connoissons que par le témoignage & la parole d'autrui. On annonce une chose, un fait, un événement, & l'on dit que l'on tient cela d'un tel homme, & que cet homme est digne de foi, c'est-à-dire qu'il mérite d'être cru, & qu'on peut sans crainte s'en fier à sa parole. Voilà ce qu'on appelle foi ou croyance.

Cette croyance augmente de fermeté & de certitude, à mesure qu'on est plus assuré des lumières & de la probité de ceux qui attestent une chose. Plus le nombre des déposans & des témoins qui auront ces qualités de probité & de lumières sera grand, plus la croyance augmentera de fermété & de certitude. Et si la chose est encore attestée par des monumens publics, & par de très-grandes sociétés subsistantes depuis l'événement des choses attestées, alors il ne seroit pas plus permis de douter de cette chose-là, qu'il est permis de douter que la terre soit éclairée par le soleil. La croyance appuyée sur de pareils témoignages, opère dans l'ame une entière conviction; & l'on ne mettroit point au rang des hommes raisonnables & de bon sens, ceux qui contesteroient sérieusement une pareille preuve de vérité.

La Foi est le fondement de tout l'ordre Social & Civil; & sans la Foi il seroit impos-

sible qu'il y eût dans le monde aucune police, ni aucune société. Les sociétés ne sont appuyées que sur les conventions faites pour le bien réciproque de tous les membres, & l'on est obligé de s'en fier à ce que les titres annoncent avoir été stipulé & convenu. Otez la foi & la croyance aux titres, dès-lors vous détruisez toute société. Dans le civil, les droits de naissance, de possessions, des successions ne sont fondés que sur les témoignages des hommes, ou de vive voix ou par écrit. Comment prouve-t-on que tel particulier, que tel Prince est le possesseur légitime de telle terre, de tel domaine, de telle Province? Ce n'est que par les titres, lesquels ne sont autre chose que des attestations humaines. C'est donc la Foi, comme le remarque Ciceron, qui est le principe de l'ordre de la justice, de la paix dans toutes les sociétés. *Fundamentum autem justitiæ est Fides.* Cic. Off. lib. 1.

La Foi se divise en Foi humaine & en Foi divine. La Foi humaine est celle qui est appuyée sur les paroles & des témoignages humains, revêtus des conditions que nous avons mises dans les remarques précédentes. Car les témoignages de ceux dont on auroit droit de suspecter les lumières & la probité, ou qu'on pourroit regarder comme des hommes de passions & de préjugés, ne seroient point recevables. La Foi divine est celle qui est appuyée sur la parole de Dieu même. Ce qui caractérise la parole & les oracles divins, c'est la prophétie & des miracles incontestables; parce qu'il n'y a que les lumiéres divines qui puissent percer dans l'avenir, & le montrer infailliblement; & qu'il n'y a que le Maître de toute la nature qui puisse commander à la nature même, & en arrêter ou suspendre les Loix à son gré.

La Religion des Juifs & celle des Chrétiens sont les seules qui connoissent une Foi divine; parce que ce sont les seules qui soient appuyées sur des prophéties & des miracles. Les Auteurs du Poëme de la Loi naturelle, de l'Emile, des Pensées philosophiques, du Militaire Philosophe, &c. qui mettent la révélation Mahométane au même rang que celle des Juifs & des Chrétiens, nous font bien connoître jusqu'à quel point l'impiété & la haine de la Religion peuvent aveugler certains esprits. Expliquons maintenant plus en détail ce que c'est que la Foi Chrétienne.

Article second.

Ce que c'est que la Foi Chrétienne.

On ne peut pas donner de la Foi une idée plus mangifique & plus grande, que celle que nous en donne S. Paul par ces paroles : « C'est » la foi qui nous présente les biens infinis qui » nous attendent, & c'est elle qui est le flam» beau qui nous éclaire, pour nous faire con» noître ces vérités sublimes que nous ne pou» vions pas découvrir par nous-mêmes. » *Est autem Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* Par ce peu de mots il nous trace avec l'énergie la plus forte, la grandeur des objets de la Foi, les récompenses de la Foi, & les raisons victorieuses qui doivent soumettre nos esprits à la Foi. Les objets de la Foi, ce sont ces grandes vérités qui font la matière de l'enseignement dans l'Eglise. Les récompenses de la Foi, sont dès ce monde, le courage & l'assurance avec lesquels on marche dans les voies qui conduisent infailliblement à Dieu. Les raisons victorieuses qui soumettent les esprits à la Foi, sont ces preuves dé-

Paul. ad Hæbr. cap. 11.

monstratives, que Dieu a révélé ces grandes vérités.

C'est en conséquence de ces sublimes idées que les Docteurs Chrétiens définissent la Foi : un don de Dieu, par lequel nous croyons avec une fermeté inébranlable les vérités qu'il a révélées, & qui sont contenues dans les Livres Divins & enseignées par l'Eglise.

La Foi est un don de Dieu, parce que les hommes ne peuvent pas aller à lui, si lui-même n'éclaire leur esprit & ne dispose leurs cœurs par sa grace ; & c'est pour cela que Jesus-Christ dit que personne ne peut venir à lui, s'il n'y est conduit par son Pere. *Nemo potest venire ad me, nisi Pater qui misit me traxerit eum.* Joan. 6. Elle nous fait croire avec une fermeté inébranlable ; parce que Dieu, qui est la vérité même & le prin-principe de toute vérité, proposant lui-même ces objets à notre croyance, son autorité & sa parole équivalent aux plus grandes démonstrations que l'on puisse exiger, & que dès-lors l'obscurité qui reste dans les objets ne doit plus arrêter la raison.

Cette Foi est la même dans tous les hommes. Mais elle est plus développée dans les uns que dans les autres. Ceux qui sont chargés de l'enseignement, comme les Evêques & les Docteurs, & ceux qui font une étude particulière de la Religion, qui méditent avec plus d'attention sur les vérités qu'elle propose, sur les preuves qu'elle fournit, sur l'intérêt qu'elle renferme, ceux-là connoissent plus en détail les vérités de la Foi, & les preuves de ces vérités. Ceux qui ne sont pas à même de faire ces études, soit par l'âge, soit par les occupations, soit par le défaut de culture & de certains secours, ont une connoissance moins détaillée de ces vérités ; mais ils croient ce

qu'on croit dans l'Eglise, ce que leur enseignent leurs Pasteurs & leurs maîtres dans la Religion. Une sage docilité, est avec la grace, leur guide & leur regle. Leur Foi est véritable ; & elle est suffisante pour leur faire remplir leur devoir, plaire à Dieu & marcher sûrement dans la voie du salut.

Enfin cette Foi a ses secours & ses dangers. Elle se nourrit par la piété, l'innocence des mœurs, la fidélité aux devoirs de la Religion. L'homme qui est véritablement modeste, qui respecte les mœurs, qui honore la vertu, qui est modéré dans ses désirs, qui est plein de droiture & d'équité, on ne le verra point contester, disputer sur les vérités de la Foi. Il est ferme, parce qu'il est raisonnable; il est traquille, parce qu'il est vertueux.

Pour les dangers de la Foi, ils ne viennent jamais ni de l'étendue des lumières, ni de la force de l'esprit. C'est un mot bien peu réfléchi que celui qu'ont quelquefois à la bouche certaines personnes, quand elles disent que les plus beaux esprits sont les plus sujets à s'égarer. Depuis dix-sept cens ans il y a eu dans le Christianisme trop de beaux génies qui ont honoré la Foi par leur docilité, pour regarder la force de l'esprit comme un obstacle à la soumission de la Foi.

Les dangers de la Foi, viennent de l'orgueil de l'esprit qui veut s'élever au-dessus de sa sphère, qui a la présomption de vouloir juger de tout, & qui ne redoute rien tant que d'être obligé d'avouer qu'il est des choses qu'il ne peut ni concevoir, ni pénétrer, ni expliquer.

Les dangers de la Foi viennent des déréglemens du cœur, qui ne veut point souffrir de loix qui le gênent, qui ne cherche naturelle-

ment que l'indépendance & la liberté de suivre ses goûts, & qui craint tout ce qui le ramene à la regle & au devoir ; parce que cela ne se fait qu'en le tenant dans la contrainte, en l'humiliant, en le mortifiant.

Les dangers de la Foi viennent principalement de l'imprudente curiosité, qu'on a de voir & de savoir tout ce qui s'écrit & se dit contre la Religion dans ce siécle de licence. Une jeunesse dont l'imagination est vive & les passions ardentes, dont le jugement est plus impétueux que réfléchi, & plus présomptueux qu'éclairé, à qui tous les devoirs de la Religion deviennent onéreux & incommodes, cette jeunesse se repaît avec avidité de ces brochures remplies de raisonnemens captieux, dont elle n'est pas capable de pénétrer le défaut ; de faits calomnieux, dont elle ne connoît pas la fausseté ; de déclamations fougueuses, dont elle n'apperçoit pas la méchanceté & la noirceur. Empoisonnée par ses lectures funestes ; quelle prévention, quel éloignement, quelle averſion même ne doit-elle pas prendre contre les vérités les plus intéressantes, les plus nécessaires, les plus incontestables ? Tels sont les dangers de la Foi ; & c'est pour y parer que nous allons opposer quelques propositions aux détestables principes des incrédules.

PREMIERE PROPOSITION.

La raison elle-même nous conduit à une soumission entière & parfaite aux vérités de la Foi.

Preuve de la Proposition. Quelqu'obscures que soient des vérités par elles-mêmes, & quelque répugnance qu'on puisse avoir à les admettre, si cependant la raison nous démontre, 1º : Que ses vérités sont émanées de ce

lui qui est la vérité même, la vérité souveraine, éternelle, & le principe unique de toute vérité; 2°. Que ces vérités sont les sources des plus hautes & des plus sublimes idées que nous ayons de la Divinité; 3°. Que ces vérités découvrent à l'homme tout ce qu'exige de lui l'ordre immuable, c'est-à-dire, tous ses devoirs & ses véritables intérêts; alors la raison nous conduit elle-même à admettre ces vérités avec la soumission la plus entière & la plus parfaite.

Or, la raison nous démontre que les vérités de la Foi sont émanées de celui qui est la vérité même, & le principe de toute vérité; qu'elles nous donnent les idées les plus hautes & les plus sublimes de la Divinité; qu'elles découvrent à l'homme tout ce que l'ordre immuable exige de lui.

Donc la raison nous conduit elle-même à une soumission entière & parfaite aux vérités de la Foi.

La première proposition du syllogisme est trop évidente, pour laisser aucun doute dans l'esprit de quiconque en pénetre les termes. Toute notre attention doit donc être à mettre dans la même évidence, les trois parties que renferme la seconde proposition. Or, voici comment nous y procédons.

1°. *Les vérités de la Foi sont émanées de celui qui est la vérité même, & le principe de toute vérité.* Ces vérités sont renfermées dans les Livres divins, c'est-à-dire, dans les Livres qui n'ont pû être inspirés & dictés que par l'esprit de Dieu. C'est ce que nous démontrons avec la plus grande évidence dans les Articles *Ecriture* & *Révélation*; & c'est à ces Articles que nous renvoyons les Lecteurs.

2°. *Les vérités de la Foi nous donnent les plus*

hautes & les plus sublimes idées que nous puissions avoir de la Divinité.

Nous en donnons hardiment le défi à toute la cabale des prétendus Savans, Philosophes & Incrédules qui combattent la Foi. Qu'ils recherchent, qu'ils ramassent, qu'ils rapprochent tout ce que les anciens Philosophes ont pensé, dit & écrit de la Divinité. Que trouveront-ils qui soit comparable, ou qui approche de ces sublimes idées que nous en présentent les Livres divins ? Que ces grands Philosophes paroissent petits, que ces génies si vantés, réduits aux seules lumières naturelles, paroissent foibles devant les Ecrivains inspirés ! Que trouvera-t-on dans toute la Philosophie qui nous donne de Dieu une idée aussi haute, que celle que nous en donne Moyse par cette seule expression : Celui qui est, *qui est*. Petites créatures, vous n'êtes que par emprunt & par grace. Dieu seul est véritablement, essentiellement, & par lui-même. Qu'y trouvera-t-on qui approche de la majesté avec laquelle il vous met sous les yeux le grand ouvrage de la Création ? *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre. Cette Terre étoit sans activité & sans ornement, elle étoit enveloppée de ténébres, & Dieu dit que la lumière soit faite, & la lumière fut faite à l'instant, &c.* Successivement toutes les autres créatures sortent ainsi du néant au seul commandement & à la seule parole du Seigneur. Ainsi nous peint Moyse, la puissance créatrice de Dieu.

Exod. cap. 3.

Gen. 1.

Qu'on parcoure les Pseaumes, les Livres Sapientiaux, les Prophêtes, quelles magnifiques, quelles sublimes idées n'y trouvera-t-on pas de l'Eternité, de l'Immensité, de la Puissance, de la Sagesse infinie de Dieu, & de plusieurs autres attributs dont les Philosophes

ont eu à peine quelques lueurs bien légères & bien imparfaites ! Qu'on life ensuite les Ouvrages Philofophiques de Cicéron, de ce grand homme, qui transporta chez les Romains toutes les richesses de la Philofophie Grecque ; que vous apprendra-t-il de l'essence & de la nature de Dieu ? Que ses idées paroîtront petites, foibles, resserrées en comparaison de celles des Moyse, des David, des Isaïe, des Ezechiel, des Apôtres saint Jean & saint Paul ! De quelles brillantes lumières la raison n'est-elle pas éclairée par ces hommes inspirés ; & quelle foiblesse, quelles obscurités, quelles incertitudes n'apperçoit-elle pas dans les écrits des plus grands Hommes de la Gentilité !

Si nos Philosophes modernes paroissent présenter quelquefois des idées de Dieu, plus justes, plus pures & plus belles qu'en présentoient les Philosophes Payens, on ne doit pas ignorer que c'est dans le Christianisme même qu'ils viennent les puiser. Mais ils font comme ces enfans mal nés, qui, après avoir sucé le lait de leur nourrice, se servent de leurs forces pour la battre & la maltraiter.

Il est bon de remarquer en passant, qu'aucun de ces Messieurs, en parlant des attributs divins, ne dit jamais mot de la sainteté de Dieu. Ils semblent ne pas connoître cet attribut, ou ne pas le croire digne de Dieu. On devine aisément la raison de cette réticence.

3°. *Les vérités de la Foi découvrent à l'homme tout ce que l'ordre immuable exige de lui, c'est-à-dire, ses devoirs & ses véritables intérêts.* Nous ne trouvons dans aucun Systême Philosophique, ni dans aucun Code de Législation, des principes sur les devoirs, & sur les véritables intérêts de l'homme, ni aussi lumineux, ni aussi

intéressans, ni aussi feconds que ceux que nous présente la Foi.

La Foi nous conduit jusques dans le Sanctuaire auguste des Conseils de l'Eternel; elle nous découvre l'alliance & les rapports que nous avons avec Dieu; elle nous apprend que l'homme est sorti des mains de Dieu, qu'il ne doit exister que pour Dieu, que ce n'est que par l'amour pour le divin Auteur de son Etre, qu'il demeure uni à Dieu, & que cet amour ne s'exprime & ne se prouve qu'en aimant ce qu'aime Dieu lui-même. Voilà le principe très-pur & très-fécond de tous les devoirs de l'homme, de toute la morale & de toutes les véritables vertus.

Or, qu'est-ce qu'aime Dieu? Jugeons-en par ce qu'il est en lui-même & par ses divins attributs. Dieu est la vérité, la justice, la sainteté, la pureté même; sa libéralité pour ses créatures est sans bornes; sa sagesse infinie rapporte tout à lui, parce qu'il est lui seul la fin digne de lui; il s'aime infiniment lui-même, il aime dans ses créatures l'ouvrage de sa puissance, de sa sagesse & de son amour. C'est en parcourant ainsi les attributs divins, que nous apprenons à connoître ce qu'aime Dieu, & par conséquent ce que nous devons aimer nous-mêmes; & c'est ainsi que nous trouvons le principe & la regle, le motif le plus grand, & le plus intéressant de tous les devoirs, & les plus belles lumières sur toutes les vertus.

L'homme abandonné à sa seule raison, n'avoit point approfondi ces principes sublimes; on n'en voit nulle trace chez les Philosophes Payens. C'est la Foi qui a appris à l'homme ce qu'il étoit à Dieu, ce qu'il devoit à Dieu, ce qu'il avoit à attendre de Dieu. La raison éclai-

rée par ce divin flambeau, connoît infiniment mieux la dignité de l'homme, & tout ce qui peut faire son véritable mérite, sa véritable gloire & son véritable bonheur. L'homme peut aimer les passions qui le flattent, il peut en faire le panégyrique & en prendre la défense. Mais la raison ne respecte, ne loue & n'approuve que les véritables vertus.

Nous laisserons maintenant aux Philosophes à discuter notre proposition, qui les prend justement par l'endroit par lequel ils se croient les plus forts. Ils opposent sans cesse aux vérités de la Foi, les lumières de la raison ; & nous, nous leur démontrons que la raison elle-même nous conduit à une soumission entière & parfaite aux vérités de la Foi. Nous leur laissons cet os à ronger, & nous passons à la proposition suivante.

Seconde Proposition.

La certitude des vérités de la Foi est égale à la certitude des vérités Métaphysiques les mieux démontrées.

Avant de venir à la preuve de notre Proposition, il est bon de rappeller quelques notions, qui puissent aider à en reconnoître & à en sentir plus aisément la vérité.

1°. La certitude, ou l'assurance sur les choses qu'on nous propose pour des vérités, est nécessairement rélative & proportionnée aux raisons que nous avons de croire ces choses, & de les admettre comme des vérités.

2°. S'il s'agit d'une chose qu'on ne peut connoître que par le raisonnement, la certitude est proportionnée à la clarté avec laquelle nous voyons que les deux termes d'une proposition ne nous présentent que les mêmes

idées. Ainſi je ſuis aſſuré qu'un triangle eſt une figure de trois côtés & de trois angles; parce que l'idée de triangle, & l'idée d'une figure à trois côtés & à trois angles, ne font qu'une même idée.

3°. S'il s'agit d'une choſe de fait, la certitude eſt rélative à l'autorité de celui, ou de ceux qui dépoſent de la vérité du fait. Si l'on trouve donc dans les dépoſans tout ce qu'on peut ſouhaiter du côté de la probité, des lumières, de la ſincérité, du déſintéreſſement, on ne peut pas raiſonnablement douter de ce qu'ils atteſtent. Et ſi celui qui atteſte eſt la vérité même, s'il eſt eſſentiellement infaillible, de manière qu'il ſoit également impoſſible, ou qu'il ſe trompe, ou qu'il nous trompe, la certitude de ce qu'on croit ſur ſa parole, eſt égale à celle que nous donneroient les plus claires & les plus fortes démonſtrations.

4°. Il faut bien diſtinguer la perception claire, qui opére la conviction, d'avec la certitude. Nous appellons ici conviction, cette impreſſion qui ſe fait dans l'ame, lorſqu'elle apperçoit clairement que les deux termes d'une propoſition préſentent la même idée; & la certitude, eſt l'impreſſion qui ſe fait dans l'ame, lorſque n'appercevant abſolument rien qu'elle puiſſe oppoſer aux atteſtations d'une vérité, elle eſt obligée d'y adhérer auſſi fortement qu'a une vérité connue par une perception claire.

5°. La raiſon admet également ces deux ſortes de vérités. Elle voit de part & d'autre, des démonſtrations d'une égale force. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que la démonſtration des vérités du premier genre, eſt une démonſtration intrinſeque, c'eſt-à-dire, qui eſt tirée de la nature même de la vérité dé-

montrée ; & que la démonstration des vérités du second genre, est une démonstration extrinseque, c'est-à-dire, qui est tirée d'ailleurs que de la nature de la vérité démontrée. L'une a une clarté qui lui est propre, qui se fait sentir plus immédiatement & plus facilement ; l'autre a une clarté empruntée, mais qui n'agit ni moins fortement, ni moins sûrement.

Tout ce que nous venons de dire, doit être regardé comme autant de principes incontestables ; & ceux qui ne se rendroient pas à la vérité & à la solidité des explications que nous avons données, on peut les regarder hardiment comme des gens qui manquent de droiture, & qui se refusent à ce que nous dicte la droite raison. Venons maintenant à la preuve de notre proposition.

Preuve de la proposition. La certitude morale, portée au souverain degré, fait une impression aussi forte dans l'ame, que la certitude des vérités métaphysiques les mieux démontrées ; & l'homme qui use de sa raison, est aussi obligé de se rendre à une vérité de fait, lorsque la démonstration morale en est portée au souverain degré, qu'a une vérité métaphysique contradictoirement démontrée.

Or, la certitude morale des vérités de la Foi, est portée au souverain degré. Donc la certitude des vérités de la Foi, est égale à la certitude des vérités métaphysiques les mieux démontrées.

La première proposition doit être regardée comme un principe incontestable. Car, 1°. les vérités de fait qui ne sont susceptibles que de la démonstration morale, étant aussi essentielles & aussi intéressantes, souvent même plus essentielles & plus intéressantes pour l'homme, que les vérités métaphysiques, l'homme

doit avoir un moyen de parvenir à une certitude entière & parfaite de ces vérités ; sans quoi on seroit obligé de dire que la sagesse du Créateur auroit manqué à l'égard de l'homme, en lui refusant une chose aussi essentielle & aussi nécessaire ; ce qui seroit la plus grossière des absurdités. 2°. On ne regarderoit pas comme usant de sa raison, un homme qui diroit qu'il n'est pas certain qu'il y ait eu un Alexandre, conquérant de l'Asie ; un Jules-César, destructeur de la République Romaine ; un Mahomet, dont les Sectateurs se rendirent maîtres d'une partie de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe. La certitude morale est donc une vraie démonstration pour l'homme raisonnable.

Venons à la seconde proposition, qui est l'application de ce principe aux vérités de la Foi. Les vérités de la Foi sont toutes appuyées sur la mission de Jesus-Christ, laquelle nous a été annoncée par tous les Livres de l'Ancien Testament, & dont l'exécution & les grands évenemens nous sont présentés dans le Nouveau. Or, jamais la certitude d'un fait n'a été portée à un degré d'évidence égale à celui de la Mission de Jesus-Christ.

1°. Cette Mission a été annoncée par une suite de Prophéties de plus de quinze cens ans depuis Abraham jusqu'à Aggée & Zacharie, les deux derniers des Prophêtes. Nous les trouvons, ces Prophéties, dans les Livres que les Juifs conservent, les uns depuis plus de deux mille, les autres, depuis plus de trois mille ans. Si l'on ne s'en fie pas à la Bible des Chrétiens, on peut consulter les Bibles Juives, ou, pour avoir encore plutôt fait, consulter l'Historien Joseph, Juif de naissance. Cet excellent Ecrivain nous donne de grands

détails des écrits de plusieurs Prophêtes dans son Histoire, & dans ses deux Livres contre Appion. L'existence des Prophéties & des Prophêtes, est donc une chose qu'il n'est pas permis de révoquer en doute. Or, ces Prophéties & ces Prophêtes, ne nous annoncent rien qui ne soit rélatif à la Mission de Jesus-Christ.

2°. Les événemens de cette Mission ont été les plus frappans que l'on puisse concevoir & imaginer. Ils l'ont été premièrement par la sublimité & la pureté de la doctrine que Jesus-Christ a annoncée. Le plus grand ennemi de la Révélation & de la Foi, Jean-Jacques Rousseau, avoue qu'il ne lui faut point d'autre garant de la divinité du Livre de l'Evangile, que la sainteté, la sagesse, la pureté, la sublimité de la doctrine qui y est enseignée. Vous trouverez ce témoignage à l'article *Evangile*.

Ils l'ont été secondement, par les miracles que Jesus-Christ a opérés. Ces miracles avoient été prédits long-tems auparavant par les Prophêtes. Ces miracles ont été avoués par les plus fiers adversaires du Christianisme, Celse, Lucien, Porphyre, Hiérocles, Julien. Ces miracles ont été reconnus pendant une suite de dix-sept siécles, par tous ceux qui ont fait la profession de cette Religion, & ils ont été examinés, discutés, & défendus par les plus savans hommes qu'ait eu cette Religion.

V. Is. 35. &c.

Ils l'ont été troisièmement, par les prédictions dont l'événement a démontré la vérité. Jesus-Christ a prédit la destruction entière de Jérusalem, la ruine du Temple pour n'être plus rétabli, la prédication de son Evangile par toute la terre, la perpétuité de sa Religion, malgré les persécutions, les hérésies,

le libertinage, & tous les efforts de l'enfer & des passions. Tels ont été les principaux événemens de la Mission de Jesus-Christ.

3°. Les suites de cette Mission ont quelque chose de plus merveilleux encore que tout ce que nous avons présenté. Quel changement que celui qui se fait dans l'Univers! L'idolâtrie triomphante par-tout, soutenue par toutes les puissances humaines, placée sur tous les trônes: cette idolâtrie est presque tout-à-coup éteinte, proscrite, & devient méprisable pour toute la terre. Et comment s'opére ce changement? Par la Foi en Jesus-Christ, par le ministère de douze pauvres pêcheurs, par l'éclat des vertus des Chrétiens, par la prédication de la Croix, qui, après avoir été l'instrument du supplice de Jesus-Christ, est devenue l'ornement des diadêmes des Rois. Voilà un changement & des faits dont il n'est pas plus permis de douter, qu'il seroit permis de douter sa propre existence.

Or, c'est sur tous ces faits, dont la plupart portent le caractère le plus évident de la Puissance & de la Sagesse divine, tels que sont les prophéties & les miracles: c'est sur ces faits qu'est appuyée la certitude des vérités de la Foi. Il est donc évident qu'il n'est point de certitude supérieure, je dis plus, qu'il n'en est point d'égale à celle que nous donnent les vérités de la Foi.

Nous avons prié le Lecteur de bien distinguer la clarté d'avec la certitude des propositions que l'on donne pour des vérités. Avec cette distinction, que la nature des choses que nous expliquons exige nécessairement, nous donnons le défi à tous les Incrédules, Libertins, Philosophes & autres ennemis du Christianisme, d'opposer quelque chose à notre démonstration.

ARTICLE TROISIEME.

Réponses aux objections des Philosophes co[ntre] la Foi.

Le premier qui paroîtra dans la lice, c['est] ce fanatique déguisé sous le nom de Mili[taire] Philosophe, qui ne procede que par *des ar[gu]mens démonstratifs, des dilemmes sans répliq[ue]* & qui conclut son monstrueux Traité [par] avouer que ses desirs & ses voeux seroient q[ue] toute Religion fût bannie de la terre. Voy[ons] donc la force de ses prétendues démonst[ra]tions & argumens sans réplique.

I.

Milit. Philos. ch. 13. *Croire, ce n'est pas savoir, ce n'est pas voi[r]. Croire, suppose une incertitude : je sais, je suis sûr, je vois que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Il en est de même des autres propositions de Mathématique. Mais je crois qu'Alexandre a vaincu Darius, & qu'il a conquis la Perse.*

Tout porte ici sur une misérable équivo[que], & n'aboutit qu'à des ridiculités que nou[s] allons rendre sensibles par une explication claire & nette des termes.

Croire, voir & *savoir*, sont différentes manières de connoître.

Croire, c'est connoître par les témoignages de ceux qui ont vu, qui ont eu part aux évènemens, qui ont reçu, examiné, vérifié les dépositions & les preuves.

Voir, c'est connoître par l'organe de la vue.

Savoir, c'est connoître par le rapport & la ressemblance des idées que présente une proposition.

Il y a encore bien d'autres manières de connoître. On connoît par toutes les sensa-

ons : cependant *sentir* n'est pas savoir. J'ai la sensation du chaud, du froid, du doux, de l'amer, des sons, des odeurs. Mais, en tout cela, je ne vois rien, je ne fais nulle comparaison d'idées à idées ; & cependant je suis très-assuré de ce que je sens. Il est donc indubitable qu'il y a d'autres manières de connoître que celles de la vue & de la science.

A quoi aboutit donc ce grand mot, *Croire, n'est pas savoir*, &c. ?

Croire, ajoute le Sophiste, *suppose une incertitude*. Cela est très-faux. Je crois qu'il y a une ville de Rome, une ville de Constantinople ; je crois que Clovis est le fondateur de la Monarchie Françoise, que Charlemagne fut couronné Empereur l'an 800 par le Pape Léon III ; & je n'ai pas la moindre incertitude sur cela. Le reste de l'objection tombe de soi-même, & ne mérite pas qu'on s'y arrête.

II.

La conviction que les vérités métaphysiques, éternelles & nécessaires portent dans l'esprit de tout homme dont l'organe n'est point vicié, n'est point susceptible du plus & du moins. Elle est immuable ; & comme elle exclut toute espèce de doute, tous les êtres intelligens & sains voient la même chose. Mais que le Roi propose cent mille écus à qui pourra prouver que César n'a jamais été en Angleterre, il y aura là-dessus mille dissertations dans six mois.

Conviction, vérités éternelles & nécessaires, exclusion de toute incertitude, &c. Ce ne sont-là que de grands termes, par lesquels le Sophiste veut surprendre & jetter de la poussière aux yeux. Nous allons tout remettre à sa juste valeur. Nous avons déja dit qu'il falloit bien distinguer la conviction de la cer-

titude. La conviction, dans les vérités métaphysiques, vient de l'identité & ressemblance qu'on apperçoit dans les idées que présente une proposition. La certitude, dans les vérités de fait, vient de la force des témoignages; & elle est quelquefois équivalente à la plus forte conviction. Je ne puis pas plus douter qu'il y ait eu un Charlemagne, que je puis douter que les trois angles d'un triangle soient égaux à deux droits. Les principes de certitude, sur ces deux points, sont de différente nature, mais ils font la même impression.

Le projet d'une dissertation comme celle que propose ce raisonneur, prouveroit que parmi les Dissertateurs, il y a bien des Sophistes & bien des gens qui donnent à gauche, ainsi que parmi ceux qui se mêlent de raisonner sur la Religion.

III.

On voit tous les jours les opinions les plus généralement reçues, & les notions les plus enracinées, combattues & détruites. Mais on n'a jamais vu, & l'on ne verra jamais personne révoquer en doute les démonstrations d'Euclide, ni aucune autre vérité que l'esprit apperçoit clairement.

On n'a jamais vu & l'on ne verra jamais des hommes usant de leur raison, révoquer en doute des faits démonstrativement prouvés, comme la naissance, les progrès, l'étendue de puissance, & enfin la décadence de l'Empire Romain. On en est aussi certain que des démonstrations d'Euclide.

IV.

Croire, n'est pas affirmer, comme ne pas croire, n'est pas nier. Croire, signifie ne pas contester, acquiescer par provision, jusqu'à une meilleure & plus

plus ample information. Ce mot ſuppoſe du doute, & laiſſe à l'eſprit la liberté d'embraſſer une croyance contraire.

Remarquez, 1°. la force des raiſonnemens & la ſageſſe des déciſions de cet homme. *Croire*, ſelon lui, ce n'eſt ni affirmer ni nier. Or, n'affirmer ni ne nier, c'eſt ne ſavoir que croire. Ainſi, croire, ſelon lui, c'eſt ne ſavoir que croire.

Croire, ſelon lui, ſuppoſe du doute & laiſſe à l'eſprit la liberté d'embraſſer une croyance contraire. Ainſi, croire de lui qu'il eſt un homme d'eſprit, un honnête homme, cela ſuppoſe du doute & laiſſe à l'eſprit la liberté d'embraſſer une croyance contraire.

Remarquez, 2°. que ces miſérables ſophiſmes iroient à bouleverſer tout l'ordre ſocial. Je n'en donne que cet exemple. Croire que les Princes & les Magiſtrats ſont revêtus d'une autorité légitime ſur les peuples, cela ſuppoſe du doute & laiſſe à l'eſprit la liberté d'embraſſer une croyance contraire.... Les Anabaptiſtes avancerent-ils autrefois des principes plus ſéditieux?

V.

Les Religions ſe contentent de demander qu'on croie, qu'on ne diſpute pas, qu'on ait la complaiſance d'acquieſcer; en un mot, qu'on ſoumette aveuglément ſon entendement ſous l'obéiſſance de la Foi. Captivantes intellectum in obſequium Fidei.. *Voilà la formule commune de toutes les Religions.*

Nous parlerons ci-après des autres Religions. Nous nous arrêtons ici à ce qui regarde la Religion Chrétienne. Il n'y a que fauſſeté dans le caractère que fait le Sophiſte de la Foi. Elle ne conſiſte point dans un acquieſce-

ment de complaiſance, dans un éloignement de diſpute, dans une croyance de bouche. Cela pourroit paſſer pour des dogmes humains; mais cela ne ſeroit pas digne des dogmes divins. La Foi s'éleve plus haut, parce qu'elle a pour fondement la parole même de Dieu. Elle eſt intérieure; elle eſt d'une fermeté invariable & inébranlable; elle eſt ſupérieure à toutes les puiſſances de la terre, à tous les dangers, les menaces, les tourmens, la mort même. Tel eſt le caractère de la Foi Chrétienne.

N.B. La foi, ſelon le Sophiſte, *ſe contente de demander qu'on ne diſpute pas, qu'on ait la complaiſance d'acquieſcer*, c'eſt-à-dire, qu'elle ne demande nulle ſoumiſſion intérieure. Et, ſelon le même Sophiſte, *elle demande qu'on ſoumette aveuglément ſon entendement*, c'eſt-à-dire, qu'elle demande la plus grande ſoumiſſion intérieure, & ne demande aucune ſoumiſſion intérieure. La contradiction eſt aſſez ſenſible. Il eſt ſurprenant que cet homme, qui ſe pique tant de faire des argumens démonſtratifs & ſans réplique, faſſe de pareilles bévues.

V I.

Le Paganiſme des Grecs & des Romains demandoit qu'on crût que Jupiter, Neptune & Pluton avoient partagé l'Univers; que la fumée de l'encens & le ſang des animaux égorgés, gagnoient ces Dieux; qu'ils s'uniſſoient aux ſimulacres qu'on leur conſacroit; qu'ils faiſoient tous les jours des miracles.

Tout ceci ne préſente que les propos d'un ſéducteur impie, qui oſe mettre en parallele la Foi Chrétienne, avec les abſurdités du Paganiſme. Mais nous demandons à celui qui tient ces propos, 1°. quelle preuve le Paganiſme donnoit-il des choſes qu'il vouloit que

l'on crût ! Aucunes. 2°. Lorsque les premiers Peres de l'Eglise démontrerent les absurdités, l'indécence, le ridicule de la Théologie & de la Théogonie Payenne, qu'est-ce que le Paganisme eut à leur répondre ? Rien. Il se vengea par le fer & le feu de ce ridicule dont on le couvroit ; ce fut-là toute sa réponse. 3°. *Est-il* bien vrai que le Paganisme demandoit que l'on crût ? Non. Car le grand oracle des impies dit expressément lui-même, que *les Payens n'avoient point de dogmes.* Volt. Histoire Génér. ch. 7.

Le Paganisme débitoit des fables ; les croyoit, ou ne les croyoit pas qui vouloit, tout cela étoit égal & également sans conséquence. Les uns s'en moquoient, les autres les méprisoient, quelques uns les expliquoient comme des allégories sous lesquelles étoient enveloppées les connoissances physiques. On n'a qu'à consulter Ciceron, Lucien, Macrobe & la plupart des auteurs Payens, pour reconnoître la vérité de cette réponse. Cic. de Nat. Deor. Luci. Dial. Macrob Saturn.

VII.

N'est-il pas vrai que ce n'est pas la vérité qui vous fait croire, mais seulement la prévention ? Si votre Curé vous avoit dit dès l'enfance qu'il y a sept personnes en Dieu & trois Sacremens, l'auriez-vous démenti ? Non certainement. Vous auriez reçu ces articles de Foi comme vous recevez tous ceux du Catéchisme qui admet trois Personnes en Dieu & sept Sacremens.

D'une supposition absurde il ne peut s'en suivre que des absurdités. Or, la supposition qu'on fait en disant : *Si un Curé, &c.* est souverainement absurde. Car le Curé n'enseigne que ce qu'enseigne son Evêque ; son Evêque, que ce qu'enseigne la Chaire de S. Pierre ; la Chaire de S. Pierre n'enseigne que ce que S.

Pierre a appris de Jesus-Christ. Or, il est souverainement absurde de supposer que Jesus-Christ eût enseigné qu'il n'y avoit que trois Sacremens, & qu'il y a sept personnes en Dieu.

Il est également absurde de dire que le Chrétien ne croit que par prévention. Ce qu'il croit a été annoncé par les Prophéties les plus évidentes, & confirmé par les miracles les plus incontestables. Les Prophéties & les miracles étant le langage de Dieu même, il ne peut point y avoir de prévention à croire ce qui est évidemment attesté par la parole de Dieu.

VIII.

Le Sophiste conclut ainsi toutes les impiétés & absurdités de son treizième chapitre.

Argument Démonstratif.

Toutes les Religions se contentent de demander qu'on croie ; elles n'osent rien demander de plus.

Croire, n'est qu'un acquiescement conditionnel, qui suppose incertitude & doute, ce qui peut donner lieu au changement.

Donc toutes les Religions ne demandent qu'un acquiescement conditionnel, supposent incertitude & laissent lieu au changement.

Cet argument démonstatif est composé de trois propositions absurdes. Car la première est absurde, puisqu'il est démontré que le Paganisme ne demandoit, ni ne pouvoit demander qu'on crût ; la seconde, parce que nous avons fait voir que la certitude de la Foi égaloit la certitude des plus fortes démonstra-

tions; la troisième, parce qu'elle réunit les absurdités des deux premières.

IX.

Croire, n'est pas une chose libre ; la croyance est nécessairement proportionnée aux raisons de croire, ou aux motifs de crédibilité. Il en est de la vérité, comme du bien. On aime le bien nécessairement, & on se rend à la vérité intérieurement malgré qu'on en ait. Milit. Philos. ch. 14.

C'est ici le grand cheval de bataille du Militaire. Voyons si ce cheval est du Bucephale ou un Rossinante. Notre preux Chevalier y a une grande confiance. *Car la croyance*, dit-il, *étant la base de la Religion, & pour ainsi dire la première pierre de l'édifice, j'ai cru devoir discuter à fond ce point important*, savoir, *qu'aucune Religion ne peut exiger une véritable croyance.* Ch. 14. p. 120.

Pour nous, nous espérons bien lui faire voir que dans mille occasions rien n'est plus libre que de croire, & que l'on ne peut pas alors refuser de croire sans se rendre très-coupable. Pour parvenir à démontrer clairement ces deux vérités au Lecteur, nous allons lui proposer quelques questions qu'il résoudra lui-même sans peine.

1°. N'est-il pas vrai qu'on trouve tous les jours des hommes à qui il est très-libre de se donner des connoissances qui leur seroient très-utiles & très-nécessaires, & qui néanmoins ne veulent rien faire pour se les donner?

2°. N'est-il pas vrai qu'il est bien des hommes qui ne craindroient rien tant que d'être trop éclairés, trop instruits & trop pressés sur certains devoirs, & sur-tout sur certains devoirs de Religion?

3°. N'est-il pas vrai qu'il est des hommes qui

vont hardiment contre toutes les lumières de la conſcience, & qui, ſemblables aux deux vieillards dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Suſanne, ont la tête renverſée, n'écoutent plus ni raiſon, ni décenſe, détournent les yeux de la vue du Ciel, de peur que cette vue ne les confonde & ne leur rappelle les principes de vertu, de Religion, de juſtice
Dan. 13. qu'ils voudroient pouvoir étouffer? *Everterunt ſenſum ſuum & declinaverunt oculos, ut non viderent lumen Cœli, neque recordarentur judiciorum juſtorum.*

4°. N'eſt-il pas vrai que ces ſortes d'hommes, dont le nombre n'eſt que trop grand, doivent haïr & craindre extrêmement les dogmes de la Foi?

5°. N'eſt-il pas vrai que ceux qui ſont dans ces belles diſpoſitions que nous venons de repréſenter, ne feront pas les démarches néceſſaires pour être inſtruits des principes de la Foi, des connoiſſances, des moyens, des motifs qui peuvent conduire l'homme à la Foi; mais qu'au contraire ils ne ſe nourriront que des écrits qui ſe font pour ébranler, détruire & anéantir la Foi?

6°. N'eſt-il pas vrai qu'en tout cela ces hommes agiſſent très-librement? Toutes ces queſtions ſont très-ſimples & très-claires. On voit d'abord la réponſe qu'y fera l'homme qui a de la droiture & de la ſincérité. Il ne ſeroit pas néceſſaire d'en donner d'autre. Mais pour ne rien laiſſer à déſirer au Lecteur, nous en allons donner une directe & qui débrouille entièrement le Sophiſme du Militaire. Il ne faut pour cela qu'une petite diſtinction; & la voici.

Croire, n'eſt pas une choſe libre, c'eſt-à-dire, quand on a apperçu clairement & diſ-

tinctement une vérité, il n'est pas libre à l'homme d'y adhérer ou de n'y pas adhérer; c'est-là une chose dont nous convenons de tout notre cœur.

Croire, n'est pas une chose libre, c'est-à-dire, il n'est pas libre à l'homme de s'appliquer à rechercher les raisons qu'il y a de croire, de prendre les voies qui pourroient le conduire à la Foi, d'éloigner les obstacles qui empêcheroient la Foi de s'établir dans son cœur. C'est-là un point dont personne ne conviendra. Pour donner encore plus de clarté & de force à cette réponse, nous ajouterons les deux observations suivantes.

1°. La Foi est un don de Dieu; & c'est un don que Dieu ne refuse point à celui qui fait tout ce qu'il peut pour ne point mettre d'obstacle à la réception de ce don même. Cette proposition que je fais-là, n'est point un dogme qu'on mette parmi les vérités de la Foi. C'est une conclusion théologique, tirée de cet oracle de S. Paul; que Dieu *veut que tous* 2.Thi.2.
les hommes se sauvent, & parviennent à la connoissance de la vérité, & que par conséquent il leur donne tout ce qui est de sa part nécessaire au salut. Or, la foi est absolument nécessaire au salut, puisque selon le même Apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu sans la Foi.*

Si quelques Théologiens bourrus rejettent cette conclusion, on ne doit pas faire cas de leur sentiment. Il faut seulement les plaindre de ce qu'ils ne s'apperçoivent pas de l'outrage qu'ils font aux attributs divins, & des armes qu'ils prêtent aux Libertins contre la Religion.

2°. L'acte de Foi est toujours parfaitement libre, parce que, bien que je sois convaincu par les motifs de crédibilité que je

dois croire, ma Foi n'a pas pour objet les motifs de crédibilité, mais les dogmes de ces motifs de crédibilité me présentent. Or, ces dogmes sont toujours, par rapport à moi, enveloppés de ténébres; ils ne satisfont point la curiosité naturelle de l'esprit humain. Il faut donc que je fasse des efforts pour m'élever au-dessus de cette curiosité, & de cette inquiétude que me laissent les obscurités des dogmes; il faut donc que je fasse des efforts pour tout sacrifier par la soumission de mon entendement à la parole de Dieu. Or, cette force victorieuse de la curiosité naturelle de l'esprit humain, cette soumission de mon entendement à la parole de Dieu, sont des actes de la volonté, des actes très-libres, & par conséquent il y a un véritable exercice de la liberté dans les actes de Foi. Il est donc démontré qu'en matière de Religion, croire, est une chose très-libre, dans le principe & dans les actes, & que c'est une évidente fausseté de dire que la Religion ne peut exiger une véritable croyance.

X.

Les gens savans ne croient point pour la plupart; les personnes médiocrement éclairées ont des doutes; le Paysan & l'homme borné dit qu'il croit, *& ne sait ce qu'il dit par le mot de* croire.

Ne diroit-on pas en vérité que tout l'esprit & toute la science sont concentrés chez les Incrédules? Il s'en faut de beaucoup cependant. Qu'on lise avec attention leurs Ouvrages, on y trouvera beaucoup plus de présomption que de savoir véritable, beaucoup plus de sophismes que de raisonnemens justes, beaucoup plus de mensonges que de vérités. Y a-t-il bien là tant de quoi se vanter? Y a-t-il bien de quoi les tant vanter? Mais venons à la réponse.

Les gens savans, dit-on, *ne croient point pour la plupart.* Mais Justin, Athenagore, Tatien, Clément d'Alexandrie, Origene, Augustin, &c. croyoient; & qu'est-ce que sont nos fiers Incrédules devant ces grands Hommes & devant une multitude innombrable d'autres que nous pourrions nommer ? Il peut y avoir des libertins en fait de Religion parmi ceux qui s'adonnent aux sciences, & parmi ceux qui ne s'y adonnent pas. Mais ce qui est très-sûr, c'est qu'il y a aujourd'hui en Europe incomparablement plus de savans qui croient, qu'il n'y en a qui ne croient pas. Et ces savans qui font honneur à leur Religion, sont des hommes modestes, sages, & qui se vantent moins & se piquent moins de faire un grand bruit que les autres.

Les personnes médiocrement éclairées ont des doutes. Les doutes sont quelquefois une suite du défaut d'instruction; & alors c'est la faute de celui qui a ces doutes. Ils peuvent venir du déréglement des passions; & alors ils sont une juste punition des crimes. Ils peuvent venir de l'obscurité des objets de la Foi; & alors il faut prier avec ardeur & consulter avec humilité. Soit dit à nos fiers Incrédules. Parmi les dogmes il y en a dont les conséquences présentent un trop grand intérêt pour ne pas inspirer de la crainte; mais les motifs de crédibilité sont trop évidens, pour ne pas raffermir contre tous les doutes.

Le Paysan & l'homme borné dit qu'il croit, *& il ne sait ce qu'il dit par le mot* croire. Le Paysan qui a l'ame droite rendra mieux compte de sa Foi que l'homme qui veut subtiliser; il déconcertera même l'homme subtilisant. Il vous dira qu'il croit ce que croit l'Eglise. Et comment sait-il qu'il croit ce que croit l'Eglise ?

C'eſt qu'il croit, comme nous l'avons dit plus haut, ce que lui enſeignent ſon Curé & ſon Catéchiſme. Ce Catéchiſme eſt la croyance de l'Evêque; l'Evêque eſt uni de croyance avec le Souverain Pontife, le Chef de l'Egliſe, le ſucceſſeur de S. Pierre. Voilà le compte le plus juſte & le plus ſimple que l'homme puiſſe rendre de ſa foi.

X I.

Qu'eſt-ce que la Religion du commun des hommes? C'eſt un réſultat de l'éducation, & des opinions vraies ou fauſſes reçues dans le pays où ils ſont nés.

Le *commun des hommes* regarde la religion comme un joug pénible, en ſecoue ce qu'il peut, & ne ſe met gueres en peine de rechercher la vérité. Cette recherche de la vérité eſt expreſſément interdite aux Muſulmans, & ſans cela leur Religion tomberoit bien vîte. Elle eſt recommandée aux Chrétiens; mais la plupart craignent d'être trop éclairés ſur ce qui ſerviroit heureuſement à les rendre plus ſages, à rabaiſſer leur préſomption & leur orgueil, & à retenir dans la contrainte & dans la regle, leurs paſſions.

X I I.

Queſt-ce que la Religion d'un Théologien qui lit la Bible, les Peres, S. Thomas, &c? C'eſt la prévention d'un fanatique, qui s'eſt tant rebattu l'eſprit d'un ſimple fait d'éducation, qu'il en a fait une opinion; à force de s'échauffer ſur cette opinion, il s'y eſt opiniâtré juſqu'à s'en faire une eſpèce de perſuaſion.

Tous les grands Hommes qui ont été dans l'Epiſcopat, qui ont brillé dans les Conciles & dans les plus auguſtes aſſemblées, qui ont

travaillé à discuter, à expliquer les matières de Religion, étoient Théologiens. Qu'étoient un Bossuet si estimé en France, un Bellarmin si redouté de tout le Protestantisme, au témoignage de Bayle, un Tostat dont la science prodigieuse le fit appeller l'étonnement du monde, *Hic stupor est mundi?* C'étoient des Théologiens. Et un misérable faiseur de Sophismes, un frénétique Compilateur d'horreurs, de mensonges & de calomnies, ne désigne un Théologien que par le nom de fanatique! Tel est le ton de nos Sages & de nos Philosophes modernes.

XIII.

Argument Démonstratif.

On n'est pas libre de croire.

On ne peut faire un commandement de ce qui n'est pas libre. Donc on ne peut faire un commandement de croire; donc les Religions ne peuvent exiger la Foi.

Second Argument.

La Foi est nécessairement proportionnée aux raisons de croire & aux preuves.

Aucune Religion n'a des raisons solides ni des preuves convaincantes.

Donc aucune Religion ne peut-être crue d'une foi ferme & solide.

Troisieme Argument.

Il n'y a que les raisons de croire, ou les préventions de l'éducation qui puissent déterminer la Foi, ou plutôt le consentement qu'on donne aux différentes Religions.

Ce n'est pas les raisons.

Donc c'est l'éducation seule.

Il ne faut pas s'épouvanter des cris de ce Cerbere. Ils ne font que du bruit; ils ne sont pas capables de faire du mal. Ces trois argumens ne sont que trois misérables Sophismes que nous allons débrouiller en peu de mots.

Le premier argument ne porte que sur le faux, puisqu'il est démontré dans la réponse à la neuvième objection, que rien n'est plus libre que de croire.

Le second ne vaut pas mieux. Les raisons qu'ont les Chrétiens de croire, sont si convaincantes & si solides, que nous donnons hardiment le défi à toute la cabale Philosophique d'y répondre.

Le troisième ne disant rien de plus que le second, nous y arrêter ce seroit un tems perdu.

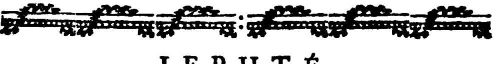
XIV.

Dict. Philos. *La Foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas.*

L'homme du Dictionnaire croit avoir dit un bon mot, & il s'en applaudit. Mais il n'est pas difficile de lui démontrer que son bon mot n'est qu'une sottise. Qu'il réponde à ce dilemme.

Ou la raison est capable de connoître par elle-même toutes les vérités, ou elle n'en est pas capable. Si elle est capable de connoître par elle-même toutes les vérités, ses lumières sont donc aussi étendues, aussi infinies que celles de Dieu. Si elle n'en est pas capable, il est donc des vérités qu'elle ne pourroit connoître que par la révélation, & qu'elle seroit aussi obligée de croire que celles qu'elle peut connoître par elle-même. C'est donc une sottise de dire que la Foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas.

Voyez les autres objections contre la Foi, à l'article Révélation.



JEPHTÉ.

JEPHTÉ étoit le fils d'un Israélite puissant, qui demeuroit dans la Province de Galaad, à l'orient du Jourdain. Il passa toute sa jeunesse dans l'exercice des armes, & fut ensuite Juge ou Chef de la République des Hébreux. Ses compatriotes étant attaqués par le Roi des Ammonites, le choisirent pour leur Général. Jephté accepta la commission qu'on lui offroit, & il envoya aussitôt demander à ce Prince les raisons de cette déclaration de guerre. Le Roi des Ammonites reçut fiérement les Envoyés, & fit dire à Jephté qu'il redemandoit tout le pays qui étoit entre les rivières du Jourdain, de Jaboc & d'Arnon, que les Israélites avoient usurpé. Jephté de son côté lui fit répondre qu'il s'y prenoit bien tard pour redemander un pays dont les Israélites étoient en possession paisible depuis trois cens ans; qu'il devoit se contenter de ce qu'il possédoit sous la protection de son Dieu Chamos; & que pour lui, il défendroit de toutes ses forces le pays que les Israélites avoient légitimement acquis par les victoires que le Seigneur leur avoit accordées; & tout de suite il se mit en chemin pour aller combattre les Ammonites. Ce fut pendant cette route qu'il fit ce vœu fameux, à l'occasion duquel nos Philosophes font tant de déclamations, comme si Jephté avoit été par religion le meurtrier de sa propre fille, & comme s'il eût trempé lui-même ses mains dans son sang, pour l'offrir en holocauste au Seigneur. C'est ce que nous allons examiner

avec attention, pour démontrer qu'il n'y a que l'ignorance & la mauvaise foi qui les fassent parler.

I.

Voilà donc les Sacrifices de sang humain clairement établis, s'écrie avec emphase le grand Oracle de la Cabale philosophique, en parlant de ce vœu de Jephté; *il n'y a aucun point d'Histoire mieux constaté; on ne peut juger d'une Nation que par ses archives, & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.*

Voilà un ton bien hardi & bien décisif, pour un fait incertain, improbable & presque démontré faux.

1°. Le fait est très-incertain. Jephté égorgea-t-il sa fille unique, ou ne fit-il que la consacrer à Dieu? Les Savans les plus célébres & les plus judicieux, le Clerc, Marsham, Vatable, Pagnin, de Lyra, & un grand nombre d'autres sont pour ce dernier parti; & ces Mrs, très-versés dans l'Ecriture & très-instruits dans la langue Hébraïque, se servent du texte original pour anéantir le sentiment de ceux qui admettent l'immolation sanglante de cette jeune vierge. Le texte Hébraïque, disent-ils, pour être rendu fidélement, doit être traduit de cette sorte: « Alors l'Esprit de Dieu fut sur Jephté,
Jud. c. 12. » & il fit un vœu à l'Eternel, & dit: Si vous » livrez entre mes mains les enfans d'Ammon, » il arrivera que quiconque que ce soit qui » sortira de ma maison pour me rencontrer, » quand je retournerai en paix, sera sûrement » à l'Eternel, & je l'offrirai (*ou bien*) ou je » l'offrirai en holocauste. » *Et erit quicumque* (ou) *quodcumque exierit de januis domûs meæ, in obviam mihi, in revertendo in pace, & erit Domino, &* (ou) *aut offeram in holocaustum.*

On met dans cette traduction, *quodcumque*, parce que dans l'Hébreu on ne trouve point le masculin mais un sens indéterminé. On met *aut* au lieu de *&*, parce que la particule *vau* peut être prise dans le sens disjonctif ou dans le conjonctif.

Ensuite en rapportant l'accomplissement du vœu, le texte continue par ces paroles de la fille de Jephté à son pere : « Si vous avez ouvert votre bouche à l'Eternel, faites-moi selon votre vœu, mais accordez-moi seulement deux mois pour pleurer ma virginité avec mes compagnes. Au bout de deux mois elle retourna auprès de son pere, qui lui fit selon son vœu, & elle resta vierge. » Ces paroles n'annoncent certainement pas une immolation sanglante ; elles ne présentent que l'idée d'une consécration qui devoit couter infiniment à une fille unique & à un tendre pere. Le fait, à ne consulter que les termes du texte, reste donc incertain. Ibid.

2°. Ce fait est absolument improbable. Il est dit que Jephté fut inspiré par l'Esprit de Dieu. Mais est-il probable qu'un homme inspiré par l'Esprit-Saint, ait fait un vœu détestable aux yeux de Dieu ? Est-il probable que les Prêtres eussent consenti à faire cet horrible sacrifice ? Est-il probable que le pere n'eût pas consulté le Seigneur, & le Grand-Prêtre Phinées, pour savoir ce que la Religion exigeoit de lui dans cette circonstance ? Est-il probable que dans toute la Nation, il n'y eût personne assez éclairée, pour savoir que la Loi défendoit expressement de pareils sacrifices, & qu'il y avoit des commutations & rachats ordonnés pour l'accomplissement de certains vœux ?

3°. La fausseté de ce fait est presque démontrée par les Loix de Moyse sur les consécra-

tions & les vœux, sur les sacrifices & les victimes, & sur les dévouemens & anathêmes, contre les Nations Idolâtres. Qu'on parcoure le vingt-septième Chapitre du Lévitique, & l'on y verra tous les différens genres de consécrations, d'hommes, de femmes, d'enfans, d'animaux, de terres, de maisons, & jamais on n'y verra un mot de sacrifices humains. En parlant des personnes qui auront été vouées à Dieu, on y marque toujours le prix du rachat; Levit. c. 27. v. 9. *& pour les animaux qui peuvent être offerts en sacrifices au Seigneur*, ajoute le texte, *ils ne pourront point être rachetés.* Animal autem quod immolari potest Domino, si quis voverit sanctum erit.

Ce qui regardoit les consécrations au service du Temple, ou à l'entretien du Culte Divin, pouvoit se racheter pour une somme d'argent réglée par la Loi, & les vingt-sept premiers versets du même Chapitre, donnent sur cela l'explication la plus détaillée : ils ne roulent même que sur cela. Mais pour ce qui regardoit une consécration personnelle à une vie plus sainte, & à des exercices de piété plus parfaite, cela ne pouvoit point se racheter. Voilà pourquoi il est dit au verset 28, que tout ce qui aura été une fois consacré au Seigneur, sera à lui comme une chose très-sainte. *Omne quod* Levit. 27. v. 28. *Domino consecratur, sive homo fuerit, sive animal, sive ager, non vendetur, nec redimi poterit. Quidquid semel fuerit consecratum sanctum sanctorum erit Domino.* Ainsi les Nazaréens ne pouvoient aucunement se dispenser d'accomplir leurs vœux, & l'on n'a point d'exemple dans toute l'Histoire des Hébreux, qu'aucun en ait été dispensé.

Toutes les consécrations n'entraînoient donc point nécessairement la mort. Auroit-on

pû tuer un champ, une terre, une maison; auroit-on pû offrir en sacrifice un animal immonde? Cependant toutes ces choses-là pouvoient être vouées. Il n'y avoit donc de sujets à la mort, que les animaux que la Loi désignoit, *comme propres à être sacrifiés à Dieu, ainsi qu'il est spécifié* par les versets 9, 10 & 11 du même Chapitre.

D'ailleurs dans les loix des sacrifices on ne trouve rien que de raisonnable, de décent, & de propre à exprimer la sainteté des hommages qu'on doit à la Divinité. Les anathêmes qui dévouoient certaines Nations à la mort, n'ont jamais regardé que les Cananéens, Amorrhéens, &c. dont les abominables superstitions outrageoint également l'humanité & la Divinité, & dont le commerce auroit été extrêmement dangereux pour les Hébreux; voilà pourquoi il y avoit ordre de les exterminer dans les guerres qu'on avoit avec eux. Enfin qu'on examine la sévérité & la sagesse des Loix de Moyse contre le meurtre & pour la conservation des citoyens; & qu'on juge cet homme, qui ose vous dire que le sacrifice de la fille de Jephté est une chose évidente, & qu'il n'y a qu'à consulter les archives Juives, pour constater que les sacrifices de sang humain étoient en usage parmi eux.

Il étoit expressément ordonné par la Loi Juive, ajoute-t-il, *d'immoler tous les hommes voués au Seigneur.* Tout homme voué ne sera point racheté, mais sera mis à mort sans rémission. *La Vulgate traduit*, non redimetur, sed morte morietur. *Lévitique, chap. 27, verset 29. C'est en vertu de cette Loi que Samuel coupa en morceaux le Roi Agag, à qui Saül avoit pardonné, & c'est même pour avoir épargné Agag, que Saül fut réprouvé du Seigneur & qu'il perdit son Royaume.*

Cet homme se donne pour Philosophe, & son texte est rempli de falsifications & de mensonges. Est-ce donc là le ton de la philosophie moderne? 1°. Il n'est aucun endroit dans toute l'Ecriture, où il soit ordonné de mettre à mort les hommes voués & consacrés au Seigneur. Nous avons excepté les Cananéens, soumis à un anathême particulier. 2°. Il y a une falsification très-indigne dans le texte cité; il n'y est aucunement parlé des hommes voués au Seigneur, & il ne peut être entendu que des animaux qu'un homme lui auroit voués. *Et omnis consecratio quæ offertur ab homine non redimetur, sed morte morietur.* 3°. Tous ces différens vœux & ces différentes consécrations son expliquées par tout ce qui précéde dans ce même Chapitre, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut. Où est donc *cette ordonnance expresse d'immoler les hommes voués au Seigneur?*

Levit. c. 27. v. 27.

C'est encore à cette prétendue ordonnance qu'il attribue la mort d'Agag, tué par Samuel. Mais rien ne coute à qui n'a nul respect pour la vérité. Il y avoit quatre cens ans que l'anathême avoit été prononcé contre les Amalécites, à cause de la perfidie dont ils userent envers les Hébreux, lors de leur sortie d'Egypte. *Souvenez-vous*, dit Moyse à tout le peuple, de la part du Seigneur, *de ce que vous a fait Amalec à votre sortie d'Egypte, comme il vint s'opposer à votre passage, avec quelle cruauté il massacrera ceux d'entre vous qui, accablés par la lassitude, marchoient les derniers, & le peu de crainte de Dieu qu'il montra lorsque vous étiez abbattus par la faim & par le travail; ainsi lorsque votre Dieu vous aura établis paisibles possesseurs du Pays qu'il vous a promis, & qu'il vous aura soumis les Nations d'alentour, exterminez le nom d'Amalec, qu'il n'en soit plus parlé sous le ciel; & prenez garde de*

Deut. 25.

manquer au commandement que je vous en fais.

Quant à l'arrêt particulier contre Agag, il fut fondé sur la cruauté de ce malheureux Prince, comme le lui déclara le Prophête avant *de le frapper* : Comme ton épée a fait couler les larmes de tant de meres, ainsi l'épée fera couler les larmes de celle qui t'a donné le jour. 1. Reg. c. 15.

Enfin la réprobation de Saül fut l'effet de ses desobéissances réitérées aux ordres de Dieu. Il porta la main à l'encensoir dans la guerre contre les Philistins, & dès-lors l'arrêt fut porté contre lui. Cet arrêt fut confirmé ensuite dans la guerre contre les Amalécites, parce qu'au mépris des ordres du Seigneur, que Samuel lui avoit intimés, il ne détruisit pas tout dans le pays des Amalécites, & avoit encore autorisé la desobéissance de toute la Nation.

La réprobation de Saül ne fut donc point fondée sur le refus d'égorger Agag.

N. B. 1°. Dans l'article de Moyse on s'efforce d'ôter l'antiquité à ses Livres ; & l'on prétend que ces Livres n'ont été écrits que du tems des Rois Juifs, ou même encore plus tard. Ici on les avoue antérieurs aux Juges mêmes, qui précéderent les Rois. C'est ainsi que l'homme inspiré par l'esprit de mensonge, s'accorde avec lui-même.

2°. On s'efforce de décréditer la Révélation consignée dans les Livres de l'Ancien Testament, & d'en inspirer de l'horreur en disant qu'elle autorisoit les sacrifices des victimes humaines. C'est ce qui est affirmé en plusieurs endroits du Dictionnaire philosophique portatif. Mais cet odieux ne doit & ne peut retomber que sur les Religions Payennes, que nos Philosophes épargnent toujours, & qu'ils sem-

blent même respecter. Car les Payens eux-mê-
mes nous font un grand dénombrement
Nations chez lesquelles ces horribles sacrifi
étoient en usage. Porphyre & Denis d'Ha
carnasse nomment plus de vingt de ces Natio
Nous ne rapportons pas ici leurs textes. On l
trouvera dans toute leur étendue, dans l
Stromates de Clément d'Alexandrie, & da
la Préparation évangélique d'Eusebe.

JOSEPH.

Antiq. Jud. lib. 18. On trouve dans Joseph le Juif, un pe Chapitre qui est très-frappant sur la person de Jesus-Christ. Comme ce Chapitre est fo propre à confondre les Philosophes & les e nemis de la Religion, ces Mrs. n'ont rien ou blié pour le faire passer pour une additio adroitement insérée par de pieux faussaires e faveur du Christianisme. Pour mettre tout l monde en état d'en juger, nous examinerons d'abord quel homme c'étoit que ce fameu Historiographe de la nation Juive; nous pré senterons ensuite le passage en question; enfi nous discuterons les difficultés que fait sur ce passage l'Homme du Dictionnaire Philosophique, dans ce tissu de calomnies & de mensonges, qu'il appelle *ses Recherches Historiques sur le Christianisme.*

§. I.

L'Historiographe Joseph tiroit son origine, comme il nous l'apprend lui-même, d'une des premières familles Sacerdotales; & sa mere étoit du sang Royal des Asmonéens ou Maccabées. Après une éducation convenable à sa naissance, il fut pourvu du Gouvernement d'une Province, commanda ensuite les armées, se distingua dans la guerre des Juifs contre les

mains, & fut fait prisonnier à la prise de
forteresse de Jotapa, qu'il défendoit contre
espasien. S'étant retiré à Rome après la ruine
Jérusalem & de toute la Judée, il composa
n Histoire de la Guerre des Juifs, & ensuite
Antiquités Judaïques, pour faire connoître
x *Grecs* & aux Romains ce que c'étoit que
Nation Juive. Il écrivit ensuite ses deux
res contre Appion, & le Martyre des Mac-
bées, dont Erasme faisoit un cas infini.
Tous ces Ouvrages ont toujours été fort
imés, parce que l'Auteur étoit très-savant
rès-instruit, qu'il écrivoit très-bien, & qu'il
oit trouvé dans une grande partie des af-
es & des événemens qu'il raconte. Les Em-
reurs le firent Citoyen Romain, lui firent
ffer à Rome une statue, & placerent ses
rits dans la Bibliothéque Impériale. Il vivoit
core sous l'Empire de Domitien, vers la fin
premier siécle de l'Ere Chrétienne, & l'on
nore l'année de sa mort.

Voici maintenant le fameux passage dont il
question, tel qu'il se trouve au dix-huitième
vre des Antiquités, Chapitre quatrième, où
Historien parle du Gouvernement de Pilate
n Judée.

« En ce tems parut Jesus, homme sage, si ce-
» pendant il faut l'appeller un homme; car il
» étoit puissant en merveilles, & étoit en même
» tems le Maître de ceux qui recherchent la
» vertu & la vérité. Il s'attacha beaucoup de
» Disciples d'entre les Juifs & les Gentils. Il
» étoit le Christ. Quoique Pilate l'eût con-
» damné au supplice de la Croix, sur les pour-
» suites des principaux de notre Nation, ceux
» qui l'avoient aimé ne lui demeurerent pas
» moins attachés. Car il leur apparut plein de
» vie trois jours après sa mort, ainsi que l'a-

» voient annoncé les divins Prophêtes, qui
» avoient aussi prédit de lui une infinité d'au-
» tres merveilles; ses Sectateurs, à qui on do
» le nom de Chrétiens, subsistent encore
» jourd'hui. »

Ce Texte est-il authentique, est-il véritable-
ment de l'Historiographe Joseph? Qu'on e
juge par la force des preuves que nous allo
donner de son authenticité, & par la foible
des raisons qu'on y oppose.

Preuves de l'authenticité du Texte.

1°. On ne connoît pas un seul Manuscr
ancien, où ce passage ne se trouve tel que no
l'avons rapporté. Comment donc se peut-
faire qu'aucun n'ait échappé à l'interpolatio

2°. On conserve dans la Bibliothéque d
Vatican, un ancien Manuscrit qui apparteno
à un Juif, lequel, en traduisant Joseph de Gre
en Hébreu, y avoit effacé le Texte dont nous
parlons. La rature y paroît encore aujourd'hui.
Que diront à cela les Critiques & les Cen-
seurs?

3°. Eusebe de Cesarée, qui vivoit cent cin-
quante ou soixante années après la mort de
Joseph, cite le même Texte, dans son grand
Ouvrage de la Démonstration Evangélique,
par lequel il prouve contre les Juifs l'accom-
plissement des Prophéties dans la Personne de
Jesus-Christ. Il le cite encore dans son Histoire
Ecclésiastique.

Or, l'Histoire de Joseph étant entre les mains
des Juifs & des Payens, un homme aussi éclairé
qu'Eusebe auroit-il osé citer un passage imagi-
naire; & tout le Judaïsme & le Paganisme ne
se seroient-ils pas récrié contre la supposition?
Cependant il n'y a pas le moindre vestige d'au-
cune réclamation.

4°. Saint Jérôme, qui étoit si exact sur l'au-
ienticité des Ouvrages, Ruffin, antagoniste
e S. Jérôme, Isidore de Pelusium, & quantité
'autres Auteurs Grecs, Syriens, Egyptiens,
lu quatrième & du cinquième siécle, rappor-
ent le même passage. Comment des hommes,
qui ne sont venus qu'onze ou douze siécles
prés eux, qui sont si éloignés des sources &
les événemens, nous prouveront-ils que tous
es Anciens étoient des hommes sans discer-
nement & sans critique, & que toute la saga-
cité étoit réservée à notre tems?

5°. M. Huet, qu'on peut regarder comme
e Varron de la France, le judicieux M. Va-
ois, Vossius, Spencer, Pagi, & une infinité
'autres Critiques très-savans & très-éclairés,
econnoissent ce Texte pour authentique. Et
uels hommes vis-à-vis de deux ou trois qui
'ont suspecté, & qui sont Cappel, Blondel &
e Fevre!

Puisque ce passage se trouve dans tous les anciens Manuscrits, qu'il a été reconnu pour authentique depuis seize cens ans, par tous les Hommes les plus savans & les plus éclairés, il faudroit avoir les raisons les plus fortes & les plus invincibles pour le rejetter aujourd'hui. Rien cependant de plus foible, & rien de plus facile à détruire que ce qu'on oppose à son authenticité, comme on va le voir.

Foiblesse des raisons qu'on oppose à l'authenticité de ce Texte.

La première raison de ces critiques pour rejetter ce Texte, c'est que saint Justin, Origene & Photius ne l'ont point cité.

Mais on répond d'abord à cela, que cette preuve étant purement négative, elle ne détruit pas les preuves positives que nous avons

données. Ensuite, nous disons que saint Justin ne pouvoit, ni ne devoit citer ce passage dans son Livre intitulé, *La Conférence avec le Juif Triphon*, parce qu'il étoit convenu entr'eux qu'on ne prouveroit rien que par l'Ecriture. Pour Origene, nulle part il n'a avancé que le Texte en question ne fût pas dans Joseph : il dit seulement que cet Ecrivain n'avoit pas reconnu le Christ. Mais il en témoigne en même tems sa surprise, ce qui suppose qu'il auroit dû le reconnoître, c'est-à-dire qu'il auroit dû croire en lui. Ainsi, si l'on prend bien la pensée d'Origene, elle suppose bien plutôt l'authenticité du Texte qu'elle ne la détruit. Enfin, on ne voit pas pourquoi on fait venir ici Photius. Cet Auteur a fait, à la vérité, quelques remarques sur quelques-uns des Livres de Joseph, mais il ne dit absolument rien des autres. Ainsi, son silence ne prouve rien.

Leur seconde raison, c'est que ce passage coupe brusquement le fil de la narration, ce qui marque bien qu'il est interposé & ajouté.

Mais cette nouvelle raison ne vaut pas mieux que la première. Car, premièrement, le passage est placé précisément à l'endroit où il doit être, puisqu'il concourt avec l'année trente de notre Seigneur, tems auquel il parut dans son plus grand éclat. Ensuite, il est si faux qu'il interrompe le fil de la narration, qu'il est placé entre deux faits qui n'ont point de liaison ensemble, dont les dates sont éloignées de plus de dix ans l'une de l'autre, & dont le premier arriva dans la Galilée, & l'autre à Rome. Il n'y a donc point d'interruption dans la narration, ni aucune suspicion à une interpolation.

La troisième raison est que par ce Texte, Joseph reconnoît Jesus-Christ pour le Messie, &

& que cependant il eſt demeuré dans le Judaïſme. Or, dit-on, c'eſt une contradiction qu'on ne peut pas ſuppoſer dans Joſeph.

Mais on répond encore à cela; qu'il n'y a rien de plus commun parmi les hommes, que des contradictions de cette eſpèce; rien de plus commun que leur entendre dire, comme à Médée :

Video meliora, proboque;
Deteriora ſequor.

Connoître la vérité & l'embraſſer, ſont deux choſes bien différentes. Elles ne vont pas toujours enſemble; & combien n'en trouve-t-on pas d'exemples parmi les hommes d'aujourd'hui?

Et ſur cela, nous ſommes très-autoriſés à dire que Joſeph, malgré ſes lumières & ſes talens, étoit comme bien d'autres hommes; qu'il n'avoit gueres que la Religion des courtiſans, leſquels dans l'occaſion ne ſe font pas beaucoup de peine de ſacrifier la vérité à leur ambition, à leur politique, à leur intérêt. Car malgré toutes ſes proteſtations de fidélité & de ſincérité, combien de fois ne manque-t-il pas à la vérité, pour ménager la délicateſſe & les préjugés des Grecs & des Romains pour leſquels il écrivoit? Quel déguiſement dans ſa narration du maſſacre des Sichimites par les enfans de Jacob, dans la deſcription du paſſage de la mer rouge, dans le récit de la Miſſion du Prophête Jonas? Quelle indigne & ſacrilege adulation, lorſqu'il applique à Veſpaſien les Oracles qui annonçoient la grandeur du régne du Meſſie, lorſqu'il ſe donne lui-même pour un Prophête & un Envoyé de Dieu, lorſqu'il fait ces magnifiques éloges de Domitien, que les Romains ne nous repréſentent que comme un monſtre déteſtable?

De Bello Jud. l. 6.

Un homme tel que celui-ci, quelque instruit qu'il fût des prodiges de Jesus-Christ, pouvoit-il avoir quelque disposition à embrasser sa Religion & sa morale ?

Enfin, pour ne rien laisser à désirer sur l'authenticité de ce fameux passage, nous ajouterons qu'on ne doit pas être surpris que Joseph ait ainsi parlé de Jesus-Christ au Livre dix-huitième, puisqu'il en fait encore mention en rapportant la mort de saint Jacques dans le Livre vingtième. D'ailleurs, pourroit-on concevoir qu'un Historien qui a parlé d'une manière si détaillée & si honorable de saint Jean-Baptiste, n'eût rien absolument dit d'un personnage qui avoit fait tant de bruit dans la Judée, dont les disciples étoient du tems de Joseph, déja si nombreux, & qui étoit déja connu des Auteurs Payens même ?

Par tout ce que nous venons de dire, qu'on juge du cas qu'on doit faire de tout ce qu'opposent à l'authenticité de ce Texte ces habiles Critiques. Mais reprenons un peu plus en détail l'objection de l'homme du Dictionnaire Philosophique.

§. II.

Plusieurs Savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'Historien Joseph aucune trace de Jesus-Christ. Car tout le monde convient aujourd'hui que le petit passage où il est question de lui dans son Histoire, est interpolé.

Nous croyons avoir assez bien prouvé l'authenticité du *petit passage en question*, & la fausseté de cette assertion, qu'*on ne trouve aucune trace de Jesus-Christ dans l'Historien Joseph*, puisqu'il en parle dans les Livres dix-huit & vingt.

Nous croyons avoir démontré évidemment

qu'il est faux que tout le monde *convienne aujourd'hui que ce petit passage soit interpolé*.

Mais pour répondre plus directement au raisonnement de ce Monsieur, nous lui dirons : Quand il seroit vrai que l'Historien Joseph n'auroit point parlé de Jesus-Christ, qu'en faudroit-il conclure ?

Le sage qui connoît les hommes, qui sait ce que c'est que le cœur humain, n'en seroit nullement surpris. Il concluroit de ce silence, que Joseph n'auroit fait en cela que ce que font la plûpart des Historiens, qui, ayant épousé un parti, pallient, dissimulent, suppriment bien des choses qui sont à l'avantage du parti opposé, & quelquefois même avancent & soutiennent les choses les plus contraires à la vérité. Qu'on lise l'Histoire de Louis XIV. par de Larrey, & celle qui a été faite par Reboulet, on trouvera que l'un semble n'écrire que pour contredire l'autre. Qu'on lise l'Histoire de Charle-Quint par Léti, ou par Ulloa, & ensuite la même Histoire par les Ecrivains François; combien apprendra-t-on dans les deux premières des choses très-importantes, dont les autres ne disent pas un mot ? Combien de fois n'arrive-t-il pas que l'esprit de parti conduit ou arrête la plume des Ecrivains ? Ainsi quand Joseph le Juif n'auroit point parlé de Jesus-Christ dans son Histoire, la surprise de ces prétendus savans sur ce silence, seroit toujours aussi mal fondée, que l'observation du faiseur de recherches est méprisable.



MARTYRS.

LE mot de Martyr ſignifie Témoin. C'eſt par ce nom qu'on a diſtingué dans l'Egliſe Chrétienne, ces grandes ames qui ont rendu le témoignage le plus généreux de leur attachement, de leur reſpect & de leur amour pour la Religion de Jeſus-Chriſt, qui l'ont ſcellé de leur ſang, & ſoutenu au milieu des plus horribles ſupplices, & juſques à la mort.

De tous les Saints qui ſont propoſés dans l'Egliſe Chrétienne à la vénération des Fidéles, les Martyrs ſont ceux qui, après les Apôtres ſes fondateurs, tiennent le premier rang; parce que ce ſont ceux qui ont fait les plus généreux ſacrifices pour la Religion, & qui lui ont rendu le témoignage le plus glorieux. Et de toutes les preuves de la ſainteté, de la divinité, & de la force invincible de cette Religion, celle-ci eſt la plus frappante, & celle qui fait les impreſſions les plus fortes; parce que les Martyrs étant des hommes ſemblables à nous, nous pouvons, en voyant leurs combats, nous mettre à leur place, nous ſuppoſer comme eux au milieu des braſiers, ſur les roues, ſous les ſcorpions, les peignes de fer, les glaives étincelans, & juger alors par nous-mêmes de la grandeur héroïque de leur courage, & de la force toute divine par laquelle ils ont été ſoutenus.

Tout ce qui peut ſervir à développer les véritables cauſes des perſécutions, à en montrer les horreurs, à nous faire juger de la multitude innombrable de ces victimes généreuſes, de leur conſtance, de leur héroïſme, de leurs

vertus, nous le représentons dans l'article quatrième, sous le mot *Christianisme*. Nous n'en répétons rien ici. Mais nous prions le lecteur de commencer par lire ce que nous établissons là, parce que ceci n'en est qu'une suite, dans laquelle nous nous proposons de confondre & de détruire tout ce que débitent les libertins pour affoiblir & obscurcir cette preuve éclatante de la divinité de la Religion.

L'Auteur du Dictionnaire des Impies, ou *Dictionnaire Philosophique*, & de l'*Examen Important* donné sous le nom de Bolingbroke, celui des *Pensées Philosophiques*, qui seroient mieux nommés les Délires Philosophiques, l'Auteur de l'*Essai sur l'Histoire Générale*, sont ceux qui ont attaqué la cause des Martyrs avec le plus de férocité. Ce qui est dit à ce sujet dans l'*Essai*, a été victorieusement détruit & confondu par l'Ouvrage qui a pour titre, *les Erreurs de Voltaire.* On ne répondra ici qu'aux autres accusateurs & calomniateurs de ces Héros Chrétiens.

OBJECTIONS des libertins contre la preuve de la Religion, tirée des combats des Martyrs.

I.

Quand les Sociétés Chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'éleverent contre le culte de l'Empire Romain, les Magistrats sévirent contr'elles, & les peuples sur-tout les persécuterent. On ne persécutoit point les Juifs, qui avoient des priviléges particuliers, & qui se renfermoient dans leurs Synagogues. Mais les Chrétiens, se déclarant ennemis de tous les cultes, & sur-tout de celui de l'Empire, furent exposés plusieurs fois à de cruelles épreuves. Diction. Philos. article *Christianisme.*

Il faut d'abord remarquer la justesse des rai-

sonnemens de cet Ecrivain, la sagesse de ses réflexions, & la scrupuleuse délicatesse de son respect pour la vérité.

Les Chrétiens, dit-il, *se déclarant ennemis de tous les cultes, furent exposés à de cruelles épreuves*. Les Chrétiens, lui répondra-t-on, étoient les ennemis de toutes les erreurs, & amis de tous les hommes. L'un devoit les faire respecter, & l'autre devoit les faire aimer. Pourquoi donc les persécuter? Qu'ils fussent les ennemis de toutes les erreurs, cela paroît évidemment par les dogmes, les maximes & les principes de leur Religion & de leur morale. Qu'ils fussent amis de tous les hommes, cela paroît également, parce que la société n'eut jamais rien à leur reprocher, ni pour leur conduite ni pour leurs mœurs. La belle apologie que saint
Justin. Justin adressa aux Empereurs Marc-Aurele &
Apol. 2. Luce-Vere, en est une preuve.

D'ailleurs, cette déclaration des Chrétiens contre des cultes absurdes, ne consistoit que dans les sages instructions qu'ils faisoient aux Payens. C'étoit un acte de vraie charité aux yeux de l'homme sage. Seroit-ce un crime aux yeux de nos Philosophes?

On ne persécutoit point, ajoute-t-on, *les Juifs qui se renfermoient dans leurs Synagogues*. Dabord, ils ne s'y renfermoient pas tant qu'ils n'eussent des Prosélites, c'est-à-dire, des Payens qu'ils formoient à la connoissance du vrai Dieu; Joseph nous en fournit des exemples dans son Histoire, & nous en trouvons également plusieurs preuves dans les Actes des Apôtres. La raison qu'on donne de la paix qu'on laissoit aux Juifs est donc fausse.

Ensuite Moyse avoit été envoyé pour donner une Loi qui préparât les Juifs à la venue de Jesus-Christ; & Jesus-Christ avoit été en-

voyé pour retirer de l'erreur & de l'aveuglement tous les peuples de la Terre. Les Juifs pouvoient donc se tenir renfermés dans leurs Synagogues, mais les Chrétiens devoient travailler à faire connoître par-tout le vrai Dieu, & à montrer l'absurdité de l'Idolâtrie. Ce zèle des Chrétiens étoit-il un crime qui méritât les horribles supplices auxquels on les condamnoit? Répondez, Mrs. les Philosophes.

Enfin, il est bon de remarquer comment cet homme s'accorde avec lui-même. Il nous dit dans un endroit, que *les Fidéles se répandirent secrétement dans la Grece & à Rome*, qu'ils *célébroient leurs Mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit, & que de-là leur vint le titre de Lucifugaces*; & il nous dit ici que ces mêmes Chrétiens, comme des déterminés, *se déclaroient ennemis de tous les cultes, & sur-tout de celui de l'Empire.*

Comment accorder ce craintif secret, qui ne se communique qu'à la faveur des ténébres, avec la hardiesse & la publicité de ces déclarations? Le faiseur de recherches ne s'écarte point de sa marche. Là, il vouloit rendre les Chrétiens méprisables. Ici il veut les faire paroître criminels.

I I.

Un des premiers & des plus célèbres Martyrs, fut Ignace, Evêque d'Antioche, condamné par l'Empereur Trajan lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome pour être exposé aux bêtes, dans un tems où l'on ne massacroit point à Rome les autres Chrétiens. On ne sait point de quoi il étoit accusé auprès de cet Empereur, renommé d'ailleurs par sa clemence. Ce qui est très-remarquable, c'est qu'on souffrit que les Chrétiens de Rome vinssent au-devant de lui, quand il fut mené dans cette Capi-

tale, ce qui prouve évidemment qu'on punissoit en lui la personne, & non la Secte.

Si on ne regarde pas saint Ignace d'Antioche comme un vrai criminel, ce ne sera pas la faute de l'homme *aux recherches*. Mais avant d'ajouter foi à ce qu'il nous débite, voyons auparavant qu'elle idée nous devons nous faire de Trajan & de cet illustre Martyr.

On ne peut pas nier que Trajan n'eût de très-grandes qualités; & on ne peut pas disconvenir non plus, que ces qualités n'aient été deshonorées par des vices très-honteux, & qui furent l'ivrognerie, les amours contre-nature, & un zèle très-superstitieux. Pour les deux premiers vices, ce sont les Auteurs Payens eux-mêmes qui nous en instruisent; & pour son caractère superstitieux, on peut en juger par sa réponse à la lettre de Pline.

Eutrop. Aurel. Vict.

Ce Seigneur étant Gouverneur de Bythinie, consulta Trajan sur la manière dont il devoit se conduire envers les Chrétiens, qu'il lui représente comme des hommes irréprochables pour les mœurs & pour les vertus sociales, & dont tout le crime est de ne point adorer les Dieux. Il lui rend compte en même tems, des arrêts de mort qu'il a porté contre les uns, & des tortures qu'il a fait souffrir aux autres. Et ce *clément* Empereur lui répond en ces termes : « Vous avez suivi dans les causes des » Chrétiens, la forme de justice qui convenoit. Il ne faut pas les rechercher, mais s'ils » sont déférés, & qu'ils avouent qu'ils sont » Chrétiens il faut les punir ».

Ce même Trajan, en marchant contre les Parthes, s'arrêta à Antioche. On lui défere Ignace qui en étoit Evêque; on l'amene à son Tribunal. Trajan l'interroge d'un ton rude & févere, comme l'ennemi de ses Dieux. On

peut voir l'interrogatoire entier dans Fleury. Hist. E. c. t. 1
Ignace répond avec beaucoup de modestie, de sagesse & de force sur la sainteté de la Religion Chrétienne, la Divinité de Jesus-Christ, l'absurde superstition de l'Idolâtrie; & ce très-*clément* Empereur le condamne à être dévoré par les bêtes.

Mais qu'est-ce que c'étoit que cet Ignace d'Antioche, qu'on s'efforce ici de faire passer pour criminel? Ses écrits & tous les monumens historiques, nous apprennent que c'étoit un des plus grands Hommes qu'ait jamais eu le Christianisme; un homme dont les sentimens étoient tout divins, pour qui tout l'univers Chrétien avoit la plus profonde vénération, qui avoit été formé par les Apôtres mêmes, dont les lettres qu'il écrivit depuis sa confession devant l'Empereur, montrent l'ame la plus grande, le cœur le plus généreux, la charité la plus ardente, la plus parfaite, la plus divine dont un cœur puisse être animé. Tel étoit ce prétendu criminel.

On dit qu'*on ne sait point dequoi Ignace étoit accusé*, & qu'en ce tems-là *on ne massacroit point à Rome les autres Chrétiens*. Pour savoir ce dont il fut accusé, il n'y a qu'à lire son interrogatoire. Il fut accusé des mêmes choses dont furent accusés ceux qui gouvernerent alors l'Eglise, Clément, Anaclet, Evariste, & quantité d'autres Evêques en divers endroits de l'Empire, & qui tous donnerent leur sang pour leur Religion. *On ne massacroit point alors à Rome les autres Chrétiens*. Voilà une assertion qui découvre bien l'homme sans pudeur, puisque dans la multitude des Chrétiens que Trajan fit sacrifier à sa superstition, on en compte de très-illustres qui furent massacrés à Rome, comme Flavie Domitille, qui étoit du sang

impérial des Vespasiens, Nérée, Achillée, Théodore, Euphrosine, &c.

Ce qui est remarquable, ajoute-t-on, *c'est qu'on souffrit que les Chrétiens de Rome vinssent au-devant d'Ignace, ce qui prouve évidemment qu'on punissoit en lui la personne & non pas la secte.* On répond à ce bel avocat de l'impiété & du mensonge : Et quand Trajan écrit qu'il faut punir les Chrétiens dès qu'ils sont déférés, est-ce la personne, ou la secte, qu'il ordonne de punir ?

Les Chrétiens allerent au-devant d'Ignace, il est vrai; mais ils le firent d'eux-mêmes. Il n'y eut point de permission pour cela. Les dix soldats avides qui conduisoient le Martyr, non-seulement ne s'opposerent pas à cette entrevue ; mais ils en furent très-contens, à cause des contributions que leur payoient les Chrétiens en ces sortes de cas. O homme de *recherches*, vous nous forcez de relever bien des horreurs & de méchancetés !

III.

Les persécutions ne furent pas continuées. Origene dans son Livre III contre Celse, dit : On peut facilement compter les Chrétiens qui sont morts pour leur Religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de tems en tems & par intervalle.

Voici un homme qui tronque hardiment les passages, ou qui les falsifie, ou qui les présente dans un sens tout opposé à celui de l'Auteur d'où ils sont tirés. Nous en trouvons ici la preuve convaincante.

Origene en répondant au calomniateur Celse, dont l'ame ressembloit beaucoup à celle de notre Ecrivain, lui fait voir jusqu'où les Chrétiens portoient la douceur, la patience & le courage dans les souffrances ; & en parlant de l'état actuel de la Religion dans l'Empire, il s'exprime en ces termes ;

Au reste, les Chrétiens en conservant, selon les préceptes de leur divin Maître, cet esprit de douceur & de patience, en ne résistant jamais aux persécuteurs, ont fait faire plus de progrès à leur Religion, que s'ils avoient eu la permission de se défendre, Dieu les protégeant à propos, & arrêtant de tems en tems les efforts des persécuteurs. Pour encourager les athlètes généreux, & qui combattoient pour la vertu, & leur inspirer le mépris de la mort, il a permis que de tems en tems & par intervalle, quelques-uns donnassent leur vie pour leur Religion. Mais il n'a pas permis que tous fussent exterminés. Pour calmer les craintes & les inquiétudes des foibles, il a rendu vains les efforts des persécuteurs, adouci l'esprit des Princes, des peuples, des Officiers répandus dans l'Empire, & pour cela il n'a eu besoin que de sa volonté.

In Cels. lib. 3.

Il est évident que cet adoucissement de l'esprit des Princes & des peuples, ne peut regarder que les regnes de Caracalla, d'Alexandre, des Gordiens & de Philippe, sous lesquels vivoit Origene. Quoique ces Princes n'eussent point fait d'édits contre les Chrétiens, cela n'empêcha pas qu'il n'y eût de tems en tems, & par intervalle, des Martyrs, comme les actes authentiques le démontrent. Mais on pouvoit les compter aisément, parce que ce n'étoit pas de ces boucheries sanglantes, telles qu'on les avoit vû auparavant sous Marc-Aurele, Trajan, Domitien & Néron. Voilà le véritable sens de la pensée d'Origene.

IV.

Dieu eut un si grand soin de son Eglise, que malgré ses ennemis il fit ensorte qu'elle tînt cinq Conciles dans le premier siécle, seize dans le second, trente dans le troisième, c'est-à-dire, des assemblées tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse prudence des Magistrats craignit

qu'elles ne devinssent tumultueuses..... Il y avoit des tems où ces assemblées étoient prohibées. C'est ainsi que parmi nous, il est défendu aux Calvinistes de s'assembler dans le Languedoc. Nous avons quelquefois fait pendre & rouer les Ministres ou Prédicans, qui tenoient des assamblées malgré les Loix.

Au ton calomniateur, notre homme fait succéder le ton hypocryte. Il parle de l'Eglise Chrétienne, comme étant l'Eglise de Dieu & l'objet de ses soins divins, & ensuite il la déchire avec fureur. Il parle de cinquante Conciles qui étoient des assemblées tolérées, & il seroit bien embarrassé de les nommer, ou de prouver que les Payens étoient instruits qu'elles se tenoient. Et s'ils n'en étoient pas instruits, comment prouvera-t-on qu'elles étoient tolérées ?

Mais ce qui mérite ici notre principale attention, c'est le parallele qu'on fait des loix des Empereurs contre les Chrétiens, avec celles de Louis XIV contre les Calvinistes, & des Martyrs de l'Eglise primitive, avec les Réformés qui ont été condamnés dans ce Royaume. Pour faire sentir l'indécence de ce parallele, nous présentons les deux observations suivantes.

Première observation. Les Loix des Empereurs ordonnoient le culte des faux Dieux, & interdisoient toute profession & exercice du Christianisme. Ces Loix étoient-elles de justes Loix ? Les Empereurs étoient-ils autorisés à les porter ? Etoit-on obligé de s'y soumettre ?

Les Loix de Louis XIV. ordonnoient le rétablissement de l'ancienne Religion prêchée par les Apôtres, & interdisoient la profession & l'exercice de la nouvelle Religion enseignée par Calvin. Ces Loix étoient-elles justes ? Louis XIV. étoit-il autorisé à les porter ?

Etoit-on obligé de s'y soumettre ? Nous attendons la réponse des Philosophes à ces deux questions.

Pour un plus grand développement des questions du premier genre, nous rapporterons un trait de la conduite des Apôtres. Les Juifs ayant fait comparoître saint Pierre & saint Jean dans leur Sanedrin, ou Grand-Conseil, & leur ayant défendu de répandre la doctrine de Jesus-Christ, ces Apôtres leur dirent, *Seroit-ce une chose juste devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu même ? Pour nous, il nous est impossible de ne pas rendre témoignage de ce que nous avons vu, & de ce qui nous a été enseigné.* Cette réponse des Apotres étoit-elle juste, étoit-elle condamnable ? Nous savons bien que les Philosophes modernes la traitent de *fanatique*. Mais nous, qui croyons que les Apôtres étoient inspirés, nous la respectons comme un oracle.

Act. 4.

Diction. Philos. article *Fraude*.

Or, cette réponse fut toujours le principe qui dirigea les premiers Chrétiens dans leur conduite. Ils furent toujours les plus soumis & les plus fidéles de tous les sujets de l'Empire pour tout ce qui étoit du civil & du politique. On n'eut jamais le moindre reproche à leur faire sur ce point. Mais ils savoient, en rendant aux Princes ce qu'ils leur devoient, rendre aussi à Dieu ce qu'ils devoient à Dieu. Les Empereurs n'étoient donc point autorisés à leur interdire l'exercice de leur Religion.

Seconde Observation. On ose mettre en parallele les Martyrs de l'Eglise, avec les Calvinistes qui ont été condamnés en France. Pour faire sentir la justesse de ce parallele, comparons la conduite des uns & des autres.

1°. Les premiers Chrétiens prioient & offroient des sacrifices pour la paix & la pros-

périté de l'Empire, & pour la personne des Empereurs. Cela est attesté par les écrits des premiers Peres de l'Eglise. Les Calvinistes se proposerent de changer la Monarchie, & d'établir en France une République à la maniere des Provinces-unies, comme il est prouvé par les Confédérations d'Anduze, de Milhau & de Montauban, & par les Mémoires de Sully.

2°. Les premiers Chrétiens n'entrerent jamais dans aucune conspiration, ne prirent jamais part à aucune rébellion, ne porterent jamais les armes contre les puissances légitimes. On en trouve les preuves bien déduites dans l'Apologétique de Tertullien, &c. Trente années de guerres & de ravages de la part des Calvinistes, outre la conspiration d'Amboise, le projet de l'enlevement de Charles IX à Monceaux, les reprises d'armes sous Louis XIII & Louis XIV, tel fut l'esprit pacifique & soumis que montrerent les Calvinistes.

Apol. c. 35. 36.

3°. Sans aucune accusation, ni plainte, ni délit contre la société, on saisissoit les Chrétiens pour le seul fait de Religion, on leur faisoit les plus flatteuses promesses, s'ils vouloient renoncer à Jesus-Christ; on ne les condamnoit que sur le refus d'adorer les Dieux de l'Empire. Pour les Calvinistes condamnés en France, ils ont été, ou pris les armes à la main, ou convaincus d'être entrés dans des conspirations, ou punis pour des crimes, indépendamment de la Religion.

L'Ecrivain sera-t-il capable de rougir de ses paralleles & de ses comparaisons?

V.

Malgré ces défenses portées par les Loix Romaimaines, Dieu inspira à plusieurs Empereurs, de l'indulgence pour les Chrétiens. Dioclétien même, qui

passe chez les ignorans pour un persécuteur, fut pendant dix-huit ans, le protecteur déclaré du Christianisme, au point même que plusieurs Chrétiens eurent des charges principales auprès de sa personne. Il souffrit même que dans Nicomédie, sa résidence, il y eût une superbe Eglise élevée vis-à-vis de son Palais. Le César Galerius ayant malheureusement été prévenu contre les Chrétiens, dont il avoit à se plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la Cathédrale de Nicomédie. Un Chrétien, plus zélé que sage, mit en pièces l'Edit de l'Empereur; & de-là vint cette persécution si fameuse dans laquelle il y eut plus de deux cens personnes condamnées à la mort dans toute l'étendue de l'Empire.

Est-ce la hardiesse du mensonge, ou l'extravagance du raisonnement, qui doit ici frapper davantage? C'est ce que nous laissons décider au Lecteur, à qui nous nous contenterons de proposer quelques courtes observations.

1°. Cet homme nous dit, avec son ton hypocrite, que ce n'est que chez les ignorans que Dioclétien passe pour persécuteur, & qu'il fut, pendant dix-huit ans, le protecteur déclaré des Chrétiens. Mais il ne fait pas attention qu'il n'y a au contraire, que les ignorans qui puissent parler comme lui, puisque tous les monumens historiques attestent qu'il y eut des Martyrs depuis les premières années de l'empire de Dioclétien, jusqu'à la dix-neuvième, qu'il publia son premier Edit contre les Chrétiens. L'Histoire Ecclésiastique d'Eusebe de Césarée, Auteur contemporain, & les Actes des Martyrs donnés par Dom Ruinart, & traduits par Mr. de Maupertuy, en fournissent les preuves. Euseb.

Outre cela, cette *protection déclarée* n'empêcha pas cet Empereur de faire expirer dans les tourmens, ses propres chambellans, son Capitaine des Gardes, une jeune Chrétienne qu'il

l. 8. Lact. de Morte persec.

destinoit pour épouse à Galere Maximien; plusieurs de ses proches, un fils du Préfet de Rome. On a des milliers de traits semblables de cette protection déclarée qu'il accorda aux Chrétiens.

Enfin, s'il résista d'abord aux emportemens de Galerius, ce fut par une timidité naturelle qui s'allioit bien dans lui avec la cruauté. *Il avoit l'adresse*, dit Eutrope, auteur Payen, *de se servir du nom d'autrui pour satisfaire sa propre cruauté, & pour contenter cette inclination horrible, sans en avoir l'odieuse réputation.* Et dès que les Edits furent publiés, il porta la barbarie encore plus loin que tous les autres. Qu'on en juge par l'horrible carnage qui se fit alors sous ses yeux mêmes à Nicomédie. Il ne peut donc y avoir que des *ignorans* qui ne mettent pas Dioclétien au nombre des persécuteurs.

2o. Il ajoute que *Galerius, ayant à se plaindre des Chrétiens, engagea Dioclétien à faire détruire la Cathédrale de Nicomédie.* Mais on n'a aucun monument qui annonce que ce Galerius, qui de pâtre devint Empereur, ait eu aucun sujet de se plaindre des Chrétiens. Ensuite, les deux Edits de Dioclétien ne disent pas un mot de la prétendue Cathédrale. Ils ordonnent en général, que dans toute l'étendue de l'Empire, les lieux d'assemblée des Chrétiens fussent rasés, leurs Livres brûlés, les hommes en charge dépouillés de leur dignité; ceux qui refuseroient de sacrifier aux Dieux, tourmentés par tous les supplices imaginables. Cet Avocat de Galérius défend donc mal son protégé.

3o. *Un Chrétien, plus zélé que sage, mit en pièces l'Edit de l'Empereur.* Ce Chrétien étoit un Seigneur de la plus haute considération, à ce qu'écrit Eusebe, Auteur contemporain. Nous convenons que cette action étoit répréhensi-

le, parce que des sujets ne doivent jamais manquer aux Princes, lors même que les Princes manquent à leurs sujets. La patience & la soumission sont les seules défenses que permette Jesus-Christ. Mais cette action étoit-elle un crime ? Mais quel étoit ici le plus grand crime, ou celui de l'Empereur, qui publie un Edit barbare & évidemment injuste & sacrilege, ou celui du Chrétien qui, dans un moment d'une juste indignation contre cette impiété & cette barbarie, arrache un pareil Edit ? Que répondront à cela les Philosophes ?

Au reste, Dieu desapprouva bien moins que ces aigres Censeurs, l'action de ce Chrétien généreux, puisqu'il lui accorda la couronne du martyre. Dioclétien, après lui avoir fait subir les plus cruelles tortures, le condamna à être brûlé à petit feu ; & ce Chrétien souffrit ces tourmens avec un courage & une joie qui étonna les Payens mêmes. Eusèb. Hist. l. 8.

4°. On dit que l'action de ce Chrétien fut la cause de la persécution. Voilà une assertion assez remarquable. L'Edit étoit la publication même de la persécution. Comment l'actionde ce Chrétien, en arrachant l'Edit, en fut-elle la cause ? Est-il possible que des Philosophes, que de si beaux génies, raisonnent d'une manière si pitoyable !

5°. On dit enfin qu'il y eut plus de deux cens personnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'Empire Romain, dans cette persécution. Nous répondrons à ce hardi mensonge, par un petit passage d'Eusebe. *Les Empereurs*, dit-il, *voulurent que tout ce qui se trouveroit dans Nicomédie d'adorateurs du vrai Dieu, pérît par le fer & par le feu. Cette ordonnance enveloppoit dans la même peine, les familles entieres, sans distinction d'âge ni de sexe. On ne peut expri-* Ibid.

mer avec quelle joie une immenſe multitude d'hommes & de femmes alloient préſenter leur tête à l'épée des bourreaux, & leurs corps aux flammes. Outre ceux-là, il y en eut un très-grand nombre qu'on enchaîna deux à deux, & dont on chargea entièrement des vaiſſeaux qu'on fit couler bas, après les avoir conduits en haute mer.

Voilà ce qui ſe paſſa en peu de jours dans une ſeule ville. Qu'on juge de ce qui dût ſe paſſer dans tout l'Empire pendant dix ans que dura la perſécution; & un homme vient vous dire qu'il y eut bien deux cens Martyrs !

V I.

Le Bénédictin Dom Ruinart, homme d'ailleurs auſſi inſtruit qu'eſtimable & zélé, auroit dû choiſir avec plus de diſcrétion ſes Actes ſinceres. Ce n'eſt pas aſſez qu'un manuſcrit ſoit tiré de l'Abbaye de S. Bénoit ſur Loire, ou d'un Couvent de Céleſtins de Paris, pour que cet Acte ſoit authentique. Il auroit pû ſe paſſer de rapporter l'avanture du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romanus avoit obtenu ſon pardon de Dioclétien, dans Antioche. Cependant il dit que le Juge Aſclepiade le condamna à être brûlé. Des Juifs, préſens à ce ſpectacle, ſe moquerent du jeune Romanus, & reprocherent aux Chrétiens, que leur Dieu les laiſſoit brûler, lui qui avoit délivré Sidrac, Miſac & Abdenago, de la fournaiſe; qu'auſſi-tôt il s'éleva, dans le tems le plus ſerein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le Juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier Médecin de l'Empereur ſe trouvant là, fit officieuſement l'office de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'auſſi-tôt le jeune homme, qui étoit bégue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'Empereur fût étonné qu'il parlât ſi bien ſans langue; que le Médecin, pour réitérer cette expérience, coupa ſur le champ la langue à un paſ-

sant, lequel en mourut subitement.

Eusebe, dont le Bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devoit respecter assez les vrais miracles opérés dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament, (desquels personne ne doutera jamais,) pour ne leur pas associer des histoires si suspectes.

Le Bénédictin Dom Ruinart est, au dire de notre critique, *un homme estimable, instruit & zélé*; &, au dire du même Critique, le Bénédictin Dom Ruinart est un homme *sans discrétion* dans le choix des Actes: il donne *des Aventures, des Contes, des Histoires suspectes*, pour des faits authentiques. Accordez tout cela s'il est possible.

On nous dit ensuite qu'il ne suffit pas qu'un manuscrit soit tiré d'un Abbaye de Bénédictins, & qu'il soit conforme à un autre manuscrit tiré d'un Couvent de Célestins ou de Feuillans, pour être authentique. Et nous, nous demandons si pour en suspecter l'authenticité, il suffit qu'un homme la nie, sur-tout si ce négatif a été mille fois convaincu d'impostures & de mensonges.

On dit enfin qu'il faut assez respecter les miracles de l'Ancien & du Nouveau Testament, desquels on ne doutera jamais, pour ne pas leur associer des histoires suspectes. Mais qu'on lise dans cet Ouvrage les articles *Miracles, Moyse, Déluge, Christianisme, &c*, & qu'on juge du respect que cet homme, également impie & hypocrite, a pour ces miracles de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Venons maintenant à l'histoire de *son jeune Romanus*. On pourroit d'abord lui demander pourquoi il le nomme gothiquement *Romanus*, au lieu de le nommer Romain, comme l'a traduit M. de Maupertuy, & selon que l'exige la langue Françoise? Ensuite pourquoi dit-il tou-

jours *le jeune Romanus*, puisque ce Martyr étoit un homme fait, & Diacre de l'Eglise de Césarée? Mais laissons tout cela, & donnons un précis fidéle de la narration d'Eusebe.

Cet Evêque, que nous devons regarder comme un des plus savans hommes non-seulement de son siécle, mais encore de toute l'antiquité, étoit contemporain de celui dont il rapporte le combat; & voici ce qu'il nous en apprend dans son second livre de la Résurrection & de l'Ascension de notre Seigneur Jesus-Christ.

S. Romain étoit un Diacre de l'Eglise de Cesarée en Palestine. Quelques affaires l'ayant obligé de faire un voyage en Asie, il passa par Antioche, ou Asclepiades, qui en étoit Gouverneur, persécutoit les Chrétiens avec la dernière cruauté, & étoit venu à bout d'en faire apostasier plusieurs. Romain l'ayant appris, alla se présenter à Asclepiades pour lui reprocher sa cruauté & son aveuglement. Cet Officier fit ce qu'il put pour gagner, ou pour intimider cet étranger. Mais ce fut toujours inutilement; & après lui avoir fait endurer les plus horribles tortures, il le condamna à être brûlé vif. L'exécution devoit se faire hors de la ville. Les Juifs, qui étoient en grand nombre à Antioche, y allerent avec empressement; & quand on commençoit à mettre le feu au bûcher, ces Juifs se mirent à insulter les Chrétiens, en leur rappellant le miracle des enfans de Babilone, & en leur disant que leur Jesus-Christ n'étoit pas assez puissant pour délivrer Romain, comme avoient été délivrés les trois Hébreux.

Tandis qu'ils parloient ainsi, il survint un orage si violent que tout le monde fut obligé de se retirer à la hâte, & que le Juge fut forcé de faire reconduire Romain en prison. Ascle-

iades rendant ensuite compte de cet événe-
ement à Dioclétien, qui étoit pour lors à An-
oche, l'Empereur lui dit qu'il n'y avoit qu'à
uisser là ce prisonnier. Mais le Juge, piqué des
eproches que Romain lui avoit fait, regagna
ientôt Diocletien, & pour premier trait de
engeance fit couper la langue au S. Martyr.
l força un Médecin Chrétien, mais qui avoit
uccombé aux tourmens, de faire cette exé-
cution. Le Médecin la fit, & par un reste de
Religion, il garda la langue du Martyr. Ro-
main après avoir eu la langue coupée n'en parla
pas avec moins de liberté. Il consoloit, exhor-
toit, instruisoit les autres prisonniers, qui
étoient dans l'étonnement d'un pareil miracle.
Le Juge en étant informé, crut que le Méde-
cin l'avoit trompé. Mais celui-ci lui représenta
la langue de Romain, & soutint qu'il n'y avoit
que la puissance de Jesus-Christ qui ait pû lui
rendre la parole, & même lui conserver la vie
après une pareille exécution. La chose fut bien-
tôt confirmée par un exemple. Car l'obstiné
Asclepiades, ayant fait venir un homme con-
damné à mort, on lui fit couper la langue à
la même profondeur qu'on l'avoit coupée à
Romain, & l'homme en mourut sur le champ.
Quelques jours après Asclepiades confus, mais
toujours plus cruel, fit étrangler le S. Martyr
dans la prison. Tel est en substance le récit
d'Eusebe de Cesarée.

Nous avons déja fait quelques questions par
manière de critique à ce falsificateur des actes
des Martyrs. On en auroit bien d'autres encore
à lui faire. On pourroit lui demander, où est-ce
qu'il a puisé toutes ces belles anecdotes qu'il
rapporte ? Où a-t-il appris que le Médecin qui
coupa la langue à S. Romain étoit le premier
Médecin de l'Empereur ? Où a-t-il appris que

Diocletien avoit accordé le pardon au Martyr, avant qu'Asclepiades le condamnât au feu! Où a-t-il appris que l'on arrêta un passant à qui on coupa la langue, pour savoir si le Médecin disoit vrai? Eusebe, qui nous a conservé cette Histoire du martyre de S. Romain, ne nous dit rien de tout cela.

Après l'Homme du Dictionnaire, s'éleve encore contre les Martyrs l'Auteur des pensées philosophiques, qui, dans son langage boursoufflé & entortillé, ne présente pas seulement la moindre lueur, ni de bon sens, ni de vérité. On peut en juger par ce que nous allons en rapporter.

VIII.

Pensées Philos. n. 38. *Celui qui mourroit pour un culte dont il connoîtroit la fausseté, seroit un enragé.*

Celui qui meurt pour un culte faux, mais qu'il croit vrai; ou pour un culte vrai, mais dont il n'a point de preuves, est un fanatique.

Il n'y a pas de bon sens à supposer qu'il puisse y avoir des hommes qui donneroient leur vie, pour attester la vérité d'un culte dont ils connoîtroient la fausseté. Cela est contre la nature.

Il faut être plus que fanatique pour affirmer qu'il n'y a de vrais Martyrs que ceux qui meurent pour un culte dont la vérité leur est démontrée *géométriquement*. Une Religion, des faits, des événemens géométriquement prouvés! Voilà ce que demande ce nouveau rêveur.

Voilà ce qu'il demande, comme il s'en déclare en mille endroits. *Si ta Religion est vraie,* dit-il, *sa vérité peut être mise en évidence, & se démontrer par des raisons invincibles. On n'a besoin pour me terrasser, que d'un sillogisme. Raisonnons. Je suis plus sûr de mon jugement que de mes yeux. Une seule démonstration me frappe plus que cinquante*

Ibid. n. 50.

uts. Y a-t-il autres que des fanatiques & des
ous qui puissent parler comme l'Auteur des
ensées philosophiques ?

IX.

Le vrai Martyr attend la mort. L'enthousiaste y ourt.

On diroit que cet homme veut penser ; & il ne débite que des paroles vuides de sens. Le mot de Martyr ne signifiant que *témoin*, ni la détermination à attendre la mort, ni le courage à lui aller au-devant ne caractérisent point e Martyr. Ce qui le caractérise, c'est la fermeté à souffrir & les tourmens & la mort, plutôt que de désavouer la vérité.

X.

Celui qui se trouvant à la Mecque, iroit insulter aux cendres de Mahomet, renverser ses Autels, & troubler toute une Mosquée, se feroit empâler à coup sûr, & ne seroit peut-être pas canonisé. Ce zéle n'est plus à la mode. Polieucte ne seroit de nos jours qu'un insensé.

Nous venons de dire ce que signifioit le mot de *Martyr*. Et quel rapport y a-t-il entre cette qualité de témoin, ou ce témoignage rendu à la Religion, avec ce verbiage de la Mecque & des cendres de Mahomet? Mais le déclamateur boursoufflé a cru présenter un grand trait par le parallele du Chrétien qui iroit insulter les cendres de Mahomet, & le Martyr Polieucte, qui brûla, dit-on, un Temple des Payens, que cet homme-ci traite d'insensé, & par lequel il semble vouloir nous faire porter le même jugement de tous les autres Martyrs. Mais nous lui demanderons sur quoi fondé, traite-t-il S. Polieucte d'insensé? Est-ce sur les actes de son Martyre? Mais ces actes ont toujours été re-

gardés comme très-incertains. Aussi Dom Ruinart ne leur a-t-il pas donné place dans son recueil, & son nom n'est pas dans le Martyrologe. Est-ce sur la belle Tragédie du grand Corneille ? Mais Corneille ne lui prête que des sentimens dignes d'un Héros Chrétien.

Cependant supposons pour vrai ce qu'on dit de S. Polieucte. Quel jugement pourrons-nous & devrons-nous en porter ? Le même que S. Gregoire de Nysse porta de S. Théodore, qui fut dans le même cas que S. Polieucte. S. Théodore étant avec d'autres soldats de sa Légion, les entendit blasphêmer contre la Religion Chrétienne, & joindre encore les railleries aux blasphêmes. Il la défendit avec beaucoup de zéle & de sagesse; les Officiers étonnés lui laisserent quelque tems pour se décider entre le Christianisme & l'Idolâtrie. Pendant ce tems-là il alla mettre le feu à un Temple de Cibele. Il fut saisi, on lui offrit sa grace, s'il vouloit renoncer à Jesus-Christ. Il eut horreur de ces offres. Il souffrit les plus horribles tortures avec une constance incroyable, & sans marquer jamais la moindre altération. Enfin il fut jetté dans les flammes, où il mourut en chantant les louanges de Jesus-Christ. Théodore étoit-il véritablement Martyr de Jesus-Christ ? Répondez, l'Homme des Pensées Philosophiques.

Fin du Tome second.

